PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA-3

---

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE
ET DE CIVILISATION BYZANTINES

---

# GEOGRAPHICA BYZANTINA

sous la direction

d'Hélène AHRWEILER

*Ouvrage publié avec le concours du*
*Centre National de la Recherche Scientifique*

1981

14, rue Cujas, 75230 Paris - Cedex 05

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 2-85944-041-0

# *PRÉFACE*

*Ce troisième volume de « Byzantina Sorbonensia » est le résultat des recherches sur la géographie historique de Byzance menées dans le cadre du Centre des Études Byzantines que je dirige, recherches entreprises par des spécialistes français et étrangers.*

*La présentation des travaux suit l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ; on remarquera toutefois que les contributions sont réparties en groupes, dont l'un se réfère à l'étude de la Cappadoce, et l'autre à la partie balkanique de l'Empire. Les contributions sur l'Asie Mineure occidentale annoncent le prochain volume, qui sera consacré à cette partie du monde byzantin, et plus particulièrement à la région de Philadelphie.*

*Dans le présent volume, nous avons en outre présenté une partie des travaux du colloque franco-soviétique (Paris 1979) dont les actes seront prochainement diffusés sous forme de publication ronéotée. Mais surtout nous avons voulu présenter ici des contributions touchant à des problèmes qui, de prime abord, semblent étrangers à la géographie historique mais dont l'étude éclaire maints aspects de cette discipline encore nouvelle: je pense aux études concernant les matériaux de construction et à celles relatives à la prosopographie.*

*De toute façon, il est évident que ce sont des questions ponctuelles qui retiennent surtout l'attention des chercheurs qui collaborent à cette publication: nous sommes encore loin de toute possibilité de synthèse de caractère scientifique. Elle viendra, espérons-le, sous forme soit de monographies régionales, soit d'instruments de travail (atlas, lexiques) dont l'élaboration peut être facilitée par les moyens modernes d'investigation (par exemple l'informatique), que nous essayons de mettre au service des byzantinistes.*

Hélène AHRWEILER.

# SUR LA LOCALISATION DU COUVENT DE TIMIOS STAUROS DE SYRICHA

La constitution et la délimitation du thème de Charsianon continuent à poser des problèmes aux spécialistes de l'administration provinciale de l'Empire byzantin[1]. Il nous semble nécessaire d'examiner l'histoire et même l'existence du thème de Charsianon en liaison avec la protection des passages du fleuve Halys (l'actuel Kizil Irmak) et dans le cadre de la défense des frontières arabobyzantines pendant le IXe siècle[2]. Sans toucher à la question épineuse de la localisation du kastron Charsianon à qui le thème-région doit son nom[3], il nous a paru utile d'essayer de clarifier le problème des limites du thème en exploitant la documentation — elle est mince mais précieuse — concernant les localités (forteresses, villes, villages, couvents, etc.) qui se trouvaient dans la circonscription de Charsianon.

Pendant sa longue existence le thème de Charsianon a subi des transformations territoriales dictées par les besoins militaires de chaque époque : les plus importantes se rapportent au règne de Léon VI, elles nous sont connues par Constantin Porphyrogénète[4] ; elles ont aussi affecté la composition des thèmes voisins

1. Sur le thème de Charsianon, cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze d. byz. Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles 1935, p. 49-52 ; A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito de Thematibus*, Studi e Testi, 160, Vatican 1952, p. 65, 123-124 ; N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, p. 348 et *s.v.* ; F. Hild, *Das byz. Strassensystem in Kappadokien*, Vienne 1977, p. 104-110.

2. Charsianon, Hypsèlè et le fleuve Halys sont cités par Théophane Continué, Bonn, p. 427, comme marquant la frontière arabobyzantine jusqu'à la première moitié du Xe siècle. Cf. J.-F. Haldon-H. Kennedy, The Arab-Byz. Frontier in the Eight and Ninth C., dans *Sbornik Radova*, t. 19, 1980, p. 79 sq.

3. Cf. l'étude d'Irène Beldiceanu (sous presse dans *Byzantion*) fondée sur les renseignements des cadastres ottomans, et ci-dessous, p. 107, Dejanira Potache, *Le thème et la forteresse de Charsianon*.

4. *De Administrando Imperio*, ed. Jenkins-Moravcsik, chap. 50, l. 100-110, p. 236 (dorénavant *DAI*).

— les détails en sont fournis par l'écrivain impérial —, c'est-à-dire les thèmes de Cappadoce, des Bucellaires et des Arméniaques ; il est probable que la formation du thème de Lykandos a provoqué des modifications dans la composition du thème de Charsianon.

C'est à la suite de la restructuration administrative du temps de Léon VI que Césarée et sa région jusqu'à Nyssa comprise ont fait partie du thème de Charsianon et non pas de celui de Cappadoce ce qui, ecclésiastiquement, ne pouvait que surprendre, Césarée restant toujours la métropole de l'éparchie de Cappadoce première. De même la tourma de Saniana qui était composée des banda de Myrioképhalon, de Timios Stauros et de Bérinoupolis (anciennement partie du thème des Bucellaires) et la tourma de Kasès (anciennement partie du thème de Cappadoce), ainsi que les banda de Kômodromou et de Tabia (anciennement partie du thème des Arméniaques) furent attachés au thème de Charsianon[1] : dans la circonscription formée par ces unités et par la tourma de Charsianon proprement dite, il faudra placer les localités connues comme appartenant au thème de Charsianon, telles Siricha, Hypsèlè, Siboron, Agranai, Spyn, etc. La présente note veut contribuer à la localisation du couvent (ou église) de Timios Strauros (ou simplement Stauros) de Sy(i, è)richa, le vocable de la fondation pieuse, Timios Stauros, n'étant pas obligatoirement en rapport avec le bandon du même nom ; sans que cette éventualité soit exclue, l'identification faite par Ramsay[2] du bandon de Timios Stauros avec le couvent (église) de Timios Stauros de Siricha reste une hypothèse vite prise comme une certitude par la bibliographie postérieure.

Nous connaissons l'existence du couvent de Timios Stauros de Siricha par le récit que les sources de l'époque consacrent à la fuite de Samônas vers son pays d'origine, vers Mélitène[3]. Prétextant une visite dans son couvent de Speira à Damatrys, Samônas fuit vers Mélitène, empruntant une route impériale puisque sur son passage et afin d'échapper à ses poursuivants il estropiait les chevaux de la poste impériale, en service dans les stations (allagai). C'est en traversant le fleuve Halys (cela est explicitement précisé par Kedrènos)[4] que Samônas a été arrêté par le drongaire Nicéphore

1. *Ibid.*, *l.c.* et t. II, *Commentary*, p. 188-189, et p. 190, sur les modifications dictées par la création du thème de Lycandos.

2. *The Historical Geography of Asia Minor*, Londres 1890, p. 218.

3. Théophane Continué, Bonn, p. 369-370 ; Syméon Magister, Bonn, p. 708 ; Georges le Moine, Bonn, p. 863-864 ; Théodose de Mélitène, éd. Tafel, p. 194 ; Kedrènos, Bonn, II, p. 263-264.

4. Bonn, II, p. 264, l. 1 ; les autres sources rapportent que lors de son arrestation Samônas s'apprêtait à traverser le fleuve.

Kaminas (d'après les autres sources Kallônas ou Kamytzès). Comme il n'a pas persuadé Nicéphore, malgré la promesse d'une riche récompense, de le laisser continuer son chemin, Samônas chercha refuge au Timios Stauros de Siricha, sous prétexte de faire ses dévotions à la Sainte-Croix ; c'est alors qu'il fut arrêté par Constantin Doux (nous savons par Porphyrogénète que Constantin Doux sera par la suite stratège de Charsianon)[1] qui le ramena à Constantinople pour y être jugé : la haine de Samônas qui, malgré sa fuite, continua à jouir des faveurs de Léon VI, contre la famille de Doux, date de ce moment.

Quoi qu'il en soit, il nous semble certain que dans sa fuite Samônas emprunta la route impériale Ancyre-Césarée-Melitène via Tzamandos[2]; il a dû traverser le Halys dans un passage se trouvant dans la circonscription du stratège de Charsianon ; c'est près de ce passage, ou plutôt dans la direction qui s'offrait par ce passage, et en tout état de cause dans le thème de Charsianon, qu'il faut chercher la fondation pieuse de Timios Stauros, et bien entendu le lieu (ville ou région) appelé Siricha. L'identification hâtive du bandon de Timios Stauros avec le couvent de Siricha, et ce à cause du fait que ce bandon appartenait jadis au thème des Bucellaires, conduirait à conclure, et c'est actuellement l'opinion générale, que Samônas franchit le Halys à l'Est d'Ancyre (à Çeşnigir Köprü), Siricha devant alors être placé tout près, disons dans la région de l'actuel Kaman. Outre le fait que cette région semble faire partie du thème de Cappadoce à la suite des réformes de Léon VI, bien que la tourma de Saniana ait pu être située à l'intérieur de la boucle du Halys — le fleuve devenant ainsi la frontière entre les thèmes de Cappadoce et de Charsianon —, il me semble nécessaire de dissocier le problème de la localisation du bandon de Timios Stauros[3] de celui de la localisation du couvent de ce vocable et

1. *DAI*, chap. 50, l. 152 et t. II, p. 190 : la datation proposée par Jenkins à la suite de Grégoire pour la carrière de Constantin Doux, notamment sa nomination comme stratège de Charsianon, demande à être rectifiée ; il me semble que Constantin Doux se trouvant à Charsianon quand Mélias se trouvait encore à Euphrateia, avait exercé les fonctions de stratège bien avant la construction par Mélias de Lycandos ; cela nous ramène au tout début du x[e] siècle. La date de la fuite de Samônas est placée en 904, par R. Janin, Un arabe ministre à Byzance : Samônas, dans *Échos d'Orient*, t. 34, 1935, p. 308 sq. De toute façon il est hors de doute que la carrière de Constantin Doux se déroule à Charsianon où il a pu servir sous Eustathe Argyros, stratège de ce thème jusqu'en 907/8 : cf. J. F. Vannier, *Familles byzantines : Les Argyroi*, Byzantina Sorbonensia, I, Paris 1975, p. 22-23.

2. F. Hild, *op. cit.*, p. 86-87, cartes n[os] 6 et 7.

3. Dans les listes épiscopales, cf. *Notitiae Episcopatum*, éd. Parthey, n[os] 3, 10, 13 (p. 104, 203, 245), Stauros est associé à Bérinoupolis de la Métropole d'Ancyre (cf. V. Laurent, *Corpus des Sceaux*, t. V, 1, p. 685 et V, 3, p. 148) ; le voisinage de ces circonscriptions-évêchés est déjà établi par Porphyrogénète (*DAI*, p. 236).

en conséquence de Siricha. Celle-ci peut être identifiée avec Saricha (d'après Étienne « ville de Cappadoce »), avec Sirica, station des itinéraires en liaison avec Komana, ou avec Sariha des sources orientales[1], mentions qui nous conduisent toutes à placer Siricha beaucoup plus à l'Est que le bandon de Timios Stauros, sans pour autant chercher à identifier le couvent de Timios Stauros de Siricha avec le couvent de Syricha qu'un acte patriarcal de 1318 situe explicitement dans le diocèse de Mélitène[2]. Notre couvent de Timios Stauros de Syricha (ou Siricha) doit être placé pas très loin des rives du Halys, et dans une région qui, à l'aube du xe siècle, faisait partie de l'Empire byzantin et plus précisément du thème frontalier à ce moment, de Charsianon. Après ces précisions, il me semble nécessaire d'examiner si le passage par lequel Samônas franchit le Halys avant de se rendre à Timios Stauros de Siricha ne se situe pas sur la partie Sud-Est de la boucle du Halys, ou plus précisément sur la zone rivière qui se trouve entre Nyssa et Césarée, partie incontestable à ce moment du thème de Charsianon, et passage obligatoire pour quelqu'un qui d'Ancyre se rend à Césarée-Mélitène, comme cela était le but initial de Samônas.

Nous connaissons dans les parages des constructions dédiées à Timios Strauros, grâce à la documentation épigraphique et archéologique d'un groupe d'églises rupestres situées au Sud de Ürgüb (Hagios Procopios) et au Nord et à l'Ouest de Mustafapachaköy (Sinasos) ; plus précisément dans la vallée qui porte aujourd'hui le nom de Uzengidere mais qui jadis était connue des Grecs de la région comme la vallée de Eleuvra ou de Timios Stauros[3]. Une église rupestre dont les peintures sont attribuées par des spécialistes au ixe siècle (seconde moitié) était en effet consacrée à Timios Stauros[4]. Si l'on croit Rizos[5] qui était originaire de la région, l'église de Timios Stauros appartenait à une agglomération importante on parlait au milieu du siècle précédent d'un village de six cents maisons) qui, par une voie souterraine, était reliée à d'autres villages des alentours : retenons de ce récit l'information concernant l'existence d'un ensemble rupestre dans le ravin qui comme

1. Pour les mentions de Saricha (Syricha) dans les sources, cf. E. Honigmann, *op. cit.*, *s.v.* et F. Hild, *op. cit.*, *s.v.*

2. Miklosich-Müller, *Acta et Diplomata Graeca*, t. I, n° 46, p. 84 ; les circonscriptions orientales étant depuis longtemps entre les mains des Turcs, toute hypothèse concernant la localisation du couvent fondée sur cet acte me semble aléatoire.

3. Voir H. Grégoire, Voyage dans le Pont et en Cappadoce, dans *Bull. de Corr. Hell.*, t. 33, 1909, p. 90-92 ; G. Jerphanion, *Les Églises rupestres de Cappadoce*, t. II, Paris 1936, p. 100 et sq.

4. Catherine Jolivet-Levy, *La Peinture byzantine en Cappadoce* (thèse dactylographiée déposée au Centre des Études byzantines en Sorbonne), t. II, p. 353-355.

5. *Kappadokika* (en grec), Constantinople 1856, p. 86 sq.

nous le confirme H. Grégoire[1], portait encore au début de notre siècle le nom de Timios Stauros. L'examen des églises, outre celle de Timios Stauros, qui se trouvent dans ce ravin ou dans son voisinage immédiat, nous permettra d'affirmer que le nom de Timios Stauros pour l'ensemble de la région, et cela à cause du nombre important des couvents ou églises dédiés à la Sainte-Croix, est assurément de l'époque de la construction de cet ensemble, en l'occurrence de la seconde moitié du IX^e siècle.

En effet, dans le même ravin, en face de la rive et au Nord de l'église de Timios Stauros, se trouve l'église connue sous le vocable de Saint-Basile particulièrement signalée par la prédominance des croix de toute nature dans sa décoration[2], ce qui a conduit les savants depuis Millet[3] à considérer l'église de Saint-Basile comme typiquement iconoclaste. Sans vouloir entrer dans la discussion concernant la provenance iconoclaste des décors dominés par la croix, il me semble nécessaire de voir, en ce qui concerne notre église (où, disons-le en passant, est mentionné le nom d'un peintre et où deux évêques sont représentés) si d'autres raisons n'expliquent pas mieux que la référence iconoclaste, la présence d'un décor quasi uniquement cruciforme : la nouvelle lecture que nous proposons de l'importante inscription transcrite par Grégoire nous permettra de répondre à cette question. Toutefois rappelons auparavant que dans l'important corpus des inscriptions de Cappadoce aucun texte n'est correctement orthographié (notamment en ce qui concerne les différents i) et que très peu obéissent aux règles de la grammaire et de la syntaxe, et cela pas seulement pour des raisons métriques, comme c'est souvent le cas en épigraphie byzantine.

Quoi qu'il en soit, il me semble que l'inscription transcrite par Grégoire et ensuite par Jerphanion et qui se développe autour de la nef nous livre le vocable de l'église à l'époque de sa construction ; en effet le texte .·. HKON ΥΠΑΡΧΗ ΤΟΥ CEBAC. ΙΟΥ ΞΥΛΟΥ doit être transcrit en οἶκον ὑπάρχῃ τοῦ σεβασμίου ξύλου, et non pas en εἰκὼν... σεβασμίου ξύλου, etc. comme l'ont fait Grégoire et Jerphanion[4]. Il me semble certain que le terme εἰκὼν (= image) ne peut pas désigner la croix qui est un symbole et non point une image ; en effet, chaque fois qu'il s'agit de signifier la croix les Byzantins utilisent les termes *Typos*, *Signon*, *Symbolon* ou même *Sèmeion*. Ainsi il est hors de doute que notre inscription nous révèle le

1. *L.c.* ; cf. aussi, G. JERPHANION, *op. cit.*, p. 105, note n° 1.
2. Cf. G. JERPHANION, *op. cit.*, p. 105 sq. ; et CATHERINE JOLIVET-LEVY, *op. cit.* p. 350 sq.
3. G. MILLET, Les iconoclastes et la croix, à propos d'une inscription de Cappadoce, dans *Bull. Corr. Hell.*, t. 34, 1910, p. 96-109.
4. H. GRÉGOIRE, *op. cit.*, p. 91 et 92 ; G. JERPHANION, *op. cit.*, p. 109.

vocable de l'église (= *oikos*) dédiée à la Sainte-Croix, les termes *Sébasmion Xylon* et *Timios Stauros*, étant équivalents. Une inscription du XVIII[e] siècle nous révèle le vocable Saint-Basile, vocable tardif qui, comme le note Jerphanion (qui pourtant n'attribue pas notre église à la Sainte-Croix), était donné par les habitants de la région de Sinassos « pour éviter la confusion avec l'église de Timios Strauros d'en face, le nom étant passé à l'ensemble de la région ». C'est justement la prolifération des décors cruciformes qui caractérisent les églises de cette vallée et de son voisinage, qui nous permet de parler d'une vraie staurophilie : elle est peut-être expliquée non seulement par des soucis d'ordre iconoclaste (la date des décors reste à préciser), mais aussi par le fait que l'endroit était consacré au culte de la Sainte-Croix, au Timios Stauros. Une inscription de l'église voisine de Saint-Théodore à Susam Bayri (Pancarli Kilisse) laisse lire clairement ὁ τιμῶν τὸν τύπον τιμᾷ τὸν τὸπον ce qui signifie que « celui qui vénère la croix *(typon)* vénère également le lieu *(topos)* » : je comprends que le *typos* et le *topos* sont homonymes, une autre manière de livrer le nom de l'endroit[1].

Ainsi il me semble établi que la région du ravin qui s'étend au Sud d'Urgub et à l'Ouest près de Sinassos était désignée au IX[e] siècle (les églises mentionnées datent de cette époque) comme Timios Stauros : faut-il chercher là le bandon de Timios Stauros ou plutôt, faut-il voir si l'emplacement de Siricha doit se situer dans le voisinage[2] ? Je me porterai plus volontiers vers cette seconde hypothèse d'autant plus que la tradition veut que près de cet ensemble rupestre se trouvât une agglomération importante dont le nom ne nous est pas donné par Rizos qui écrit, nous l'avons vu, au milieu du siècle dernier.

A ce point de mon exposé, je considère comme indispensable de rappeler que juste à côté de Saint-Théodore et à une distance de deux kilomètres au Nord de Timios Stauros et de Saint-Basile se trouve l'église (elle date d'après son décor du XI[e] siècle) connue sous le nom de Saricha[3]. Sans pouvoir entreprendre une enquête linguistique qui expliquerait l'origine de cette appellation, je ne crois pas qu'il faille retenir l'opinion que le nom est dû à l'aspect jaunâtre du rocher sur lequel se trouve l'église (hypothèse Jer-

1. Cf. CATHERINE JOLIVET-LÉVY, *op. cit.*, p. 339, avec bibliographie.

2. M. N. Beldiceanu me communique plus de dix lieux d'Asie Mineure orientale du nom de Sarika (diverses graphies), signalés dans le *Guide des localités de Turquie : Türkiyè de meskûn yerler Kilavusu*, t. II, Ankara 1947, p. 946.

3. Étudiée par JACQUELINE LAFONTAINE-DOSOGNE, Sarica Kilisse en Cappadoce, dans *Cahiers Archéologiques*, t. 12, 1962, p. 263 sq.

phanion)[1], ou à la couleur jaune de l'église elle-même (hypothèse Lafontaine-Dosogne)[2]. La réalité semble démentir cette explication — la région est de la même texture sur un rayon important — et en tout état de cause le jaune est désigné en turc comme Sari et non Saricha, une église jaune serait appelée « Sari Kilisse » (comme dans la région le Sari Han = caravansaraï jaune) et non Saricha Kilisse comme c'est le cas. En d'autre termes le rapprochement entre Siricha et Saricha me semble tentant, Samônas traversant le Halys à la hauteur de Venasa (Avanos)[3], où même plus à l'Est vers Césarée pouvait atteindre en peu de temps la région du Timios Stauros parsemée des églises et des couvents rupestres. S'il en est ainsi notre Saricha a gardé le souvenir de Siricha byzantine tout comme la vallée dite de Timios Stauros par les Grecs de la région a gardé jusqu'à notre siècle le nom de l'autre composant de l'endroit byzantin dit « Timios Stauros de Siricha » ; il ne me paraît pas nécessaire, à cette étape de notre recherche, de lier l'endroit avec le bandon de Timios Stauros, bien que l'hypothèse ne doive pas être absolument écartée. Il est certain que tout ce qui concerne la géographie du thème de Charsanion reste à refaire, les survivances dans la tradition ou dans des documents postérieurs sont précieuses en matière de toponymie ; les recherches des Beldiceanu fondées sur les informations fournies par les cadastres ottomans s'annoncent particulièrement prometteuses. Toutefois, en ce qui concerne la fondation pieuse de Timios Stauros de Siricha (couvents, églises, liés à l'incident de la fuite de Samônas) particulièrement florissante pendant la fin du IXe et le début du Xe siècles, la solution de sa localisation dans la région de Césarée, nous est aussi suggérée par la Taxis de Léon le Sage et du patriarche Nicolas (901-907), qui place, sous la métropole de Césarée, les évêchés de Siricha, de Hagios Prokopios (Ürgüb) et de Sobésos[4] : évêchés éphémères, dont la création correspond avec la période du plus grand essor de la région des églises rupestres[5].

Hélène AHRWEILER.

1. *Op. cit.*, t. II, 1, p. 47-49.
2. *Op. cit.*, p. 263.
3. Cf. ci-dessous, p. 119, la contribution de Nicole THIERRY.
4. G. JERPHANION, *op. cit.*, t. I, p. LIV; curieusement Jerphanion ne fait pas la liaison entre l'évêché de Siricha mis sous la métropole de Césarée et le Timios Strauros de Siricha qu'il met comme Ramsay et Anderson, *ibid.*, p. LXIII, au nord de Terzili Hammam. J. DARROUZÈS, compte rendu de l'ouvrage de F. Hild dans *Rev. d. Étud. byz.*, t. 37, 1977, p. 278, signale que ces évêchés sont tombés de la liste après 945 (date approximative de Nova Taktika).
5. Pour tout ce qui concerne les églises rupestres de Cappadoce, se reporter aux travaux de Nicole THIERRY.

# LA FRONTIÈRE CHEZ DEUX AUTEURS BYZANTINS : PROCOPE DE CÉSARÉE ET CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE

De l'État romain antique, l'empire de Constantinople a hérité une certaine conception de la frontière : limite de l'administration impériale effective, sur la terre subdivisée en provinces romaines ; limite englobant les pays pourvus de souverains indigènes, mais concernés par une juridiction impériale, réelle ou du moins revendiquée.

Cette conception peut être plus facilement étudiée à deux moments de l'histoire byzantine : dans le second tiers du VIe siècle, sous le règne de Justinien, avec Procope de Césarée ; au milieu du Xe siècle, avec « l'encyclopédie impériale » rédigée sous la direction de Constantin Porphyrogénète[1]. Dans les ouvrages de Procope comme dans les compilations de l'époque macédonienne, une tradition culturelle grecque côtoie la réalité politique et administrative romaine, dont la frontière constitue un élément important.

Chez les écrivains prédécesseurs de Procope, se fait sentir le manque d'un vocabulaire approprié, pour transcrire en grec la terminologie propre aux institutions romaines. Particulièrement

1. Pour définir cette section « impériale » (ou « politique ») dans l'ensemble de la compilation, nous reprenons la classification de P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin, notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au Xe siècle*, Paris, P.U.F., 1971 (Bibliothèque byzantine, Études, 6), p. 274-280. Cette section comprend le *De Administrando Imperio* (de loin le plus intéressant pour notre sujet, le *De Thematibus*, le *De Ceremoniis* et la *Vie de Basile Ier*, le fondateur de la dynastie macédonienne.

significatif à cet égard est le cas de Zosime, sous le règne d'Anastase[1]. En ce qui concerne la frontière, il faut remarquer que les classiques grecs ne pouvaient procurer des formules exactes et des termes adéquats. Hérodote, Thucydide, Xénophon, ont en vue deux sortes de limites. D'abord, limites entre cités, bornant des territoires restreints. Puis, limites entre l'hellénisme et la barbarie, forcément floues et susceptibles de varier souvent. Par ailleurs, l'enseignement rhétorique suggérait une imprécision délibérée, surtout en matière d'institutions. Il nous reste à voir dans quelle mesure ces traits « antiques » ont influencé la présentation de la frontière chez les auteurs du VIe, puis du Xe siècle.

Procope de Césarée, infiniment supérieur à Zosime comme historien, est plus proche, pour le fond et pour la forme, de la tradition grecque de l'âge classique[2]. Alors que Zosime se réclamait surtout de Polybe[3], Procope remonte plus volontiers à Thucydide. A la manière de son modèle, l'historien du VIe siècle de notre ère expose surtout des événements de son temps, en rappelant seulements des faits des périodes précédentes indispensables à la compréhension du récit. La méthode (recherche des causes et d'un enchaînement logique), tout comme le style, confirment cette filiation. D'autre part, l'histoire des guerres de Justinien concerne, pour l'essentiel, des faits que l'auteur a vécus en témoin, sur les frontières de l'empire : campagnes de 527-531 sur le *limes* perse, en Mésopotamie notamment ; reconquête de l'Afrique du Nord en 533 ; phase initiale de la reconquête de l'Italie, de 536 à 540.

Procope n'est donc pas seulement un homme de lettres, capable de mettre en œuvre des lectures et le témoignage d'autrui. A l'état-major de Bélisaire, il a pu faire de nombreuses observations sur le terrain. Il lui arrive de faire référence à des souvenirs visuels, ainsi à propos de certain paysage de Cappadoce, qu'il compare à un site analogue dans le Taurus[4]. L'apport de cet écrivain présente donc un intérêt certain dans la perspective particulière que nous devons envisager. Procope a vu beaucoup de localités et d'installa-

1. Sur l'imprécision du vocabulaire de Zosime pour la dénomination des fonctions et la terminologie militaire, cf. F. PASCHOUD, Introduction à l'édition nouvelle de l'*Histoire Nouvelle*, t. I, p. LXXII-LXXIII.

2. Sur la valeur de l'œuvre en général, le meilleur exposé reste celui de E. STEIN et J. R. PALANQUE, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, 1949, p. 709-723. Nous utiliserons l'édition de J. HAURY, *Procopii Caesariensis opera omnia*, Teubner, Leipzig, 2e éd. revue par G. WIRTH, 4 vol., 1963-1964. *Bella*, livres I-VIII = HAURY, t. I-II ; *An.* *(Anecdota*, ou *Histoire Secrète)* = HAURY, t. III ; *Aed. (de Aedificiis)*, livres I-VI = HAURY, t. IV.

3. *L'Histoire Nouvelle* s'ouvre sur la mention du nom de Polybe (I-1, t. I, p. 8, éd. PASCHOUD).

4. *Bella*, I, 17, t. I, p. 84, l. 21-26.

tions militaires de la frontière, du côté de l'empire « romain » et du côté des Perses ; il a visité une bonne part des forteresses et des fortifications qu'il décrit dans son traité des *Édifices*, où de nombreux chapitres sont consacrés à la zone frontalière.

Le témoignage de Procope permet de préciser les conceptions des habitants de l'empire, et spécialement celles des hauts fonctionnaires, à propos des questions de la frontière ; il peut éclairer aussi le vocabulaire qui était employé à ce sujet. En premier lieu, voici ce qui concerne les frontières de la partie orientale de l'empire, celle qui était demeurée, après le partage de 395, sous l'administration du gouvernement siégeant à Constantinople. On sait que ce domaine s'étendait depuis l'Illyrie et la Tripolitaine, à l'Ouest, jusqu'aux confins du Caucase et de l'Euphrate, à l'Est. L'élite dirigeante, sinon la majorité de la population, y était partout hellénophone. Néanmoins, l'ensemble de ces territoires est toujours qualifié de « romain » par l'historien du VI^e^ siècle — qui s'exprime en grec et se trouve profondément imprégné par les valeurs traditionnelles de la *paidéia*. Procope oppose invariablement aux zones situées hors des frontières la « terre des Romains » (Ῥωμαίων γῆ). L'expression apparaît pour désigner les provinces voisines de la frontière de l'Est et du Nord-Est. Elle s'applique à la région située au voisinage des Huns, et soumise aux incursions de ce peuple remuant[1]. Procope qualifie aussi de Ῥωμαίων γῆ plusieurs provinces habituellement menacées par les raids perses : l'Euphratensis, lors de l'attaque lancée en 527 par Kavadh[2] ; la région de Martyropolis, visée par l'offensive de 531[3] ; la région de Circesium, où Chosroès pénètre en force en 540[4]. Il arrive que l'expression Ῥωμαίων γῆ soit employée à propos de l'empire de Constantinople dans son ensemble : mentionnant un certain Paul, transfuge devenu interprète de Chosroès, Procope indique que cet homme était originaire de la « terre des Romains »[5].

L'expression Ῥωμαίων γῆ est également utilisée dans l'*Histoire Secrète* de Procope[6] et dans son traité *Des Édifices*[7]. L'auteur emploie plus rarement, avec un sens analogue, Ῥωμαίων χωρία[8].

1. *Bella*, I, 3, t. I, p. 11, l. 2.
2. *Id.*, I, 18, t. I, p. 91, l. 7.
3. *Id.*, I, 21, t. I, p. 113, l. 27-114, l. 1.
4. *Id.*, II, 5, t. I, p. 167, l. 4.
5. Ce Paul était originaire de la région d'Antioche et avait étudié le grec avec un *grammatistès* de cette ville, *id.*, II, 7, t. I, p. 177, l. 6-9. Paul était né ἐν γῇ τῇ Ῥωμαίων.
6. *An.*, 18, t. III, p. 115, l. 22.
7. *Aed.*, II, 1, t. IV, p. 46, l. 14 ; II, 4, p. 60, l. 4 (région d'Amida) ; II, 5, p. 61, l. 15 (région de Martyropolis) ; II, 10, p. 76, l. 6-7.
8. Ῥωμαίων χωρία : *Bella*, II, 26, t. I, p. 271, l. 4.

Parfois, le ressort de l'empire est opposé à la terre des Perses (Περσῶν γῆ)[1] du côté de l'Est.

Dans l'espace, la terre des Romains a une délimitation précise, à propos de laquelle Procope utilise les termes de ὅρια et ἐσχατίαι. On sait que les ὅρια, en grec classique, étaient les bornes sacrées qui délimitaient les domaines patrimoniaux, et que le terme désignait également les frontières des cités. Chez Procope, les frontières des grands États sont appelées ὅρια ; notamment celles de l'empire sassanide[2]. Le plus souvent, il est question des ὅρια des Romains, notamment à l'occasion d'offensives perses à l'intérieur du territoire de l'empire de Constantinople[3].

Visiblement, pour l'historien du VI[e] siècle, ces ὅρια correspondent à une frontière, sinon toujours linéaire, du moins localisée en une bande de terrain comprise entre deux rangées parallèles de bourgades ou de forteresses. Procope indique, par exemple, que « depuis la ville d'Axoum jusqu'aux ὅρια de la puissance (ἀρχή) romaine du côté de l'Égypte, il n'y a pas d'autre ville que celle qu'on nomme Éléphantine »[4].

Procope donne également bon nombre de précisions sur le secteur Nord-Est de la frontière romano-perse. Il indique que le fleuve appelé Boas dans son cours supérieur, tant qu'il coule en pays tzane, prend le nom de Phase quand il sort de Colchide ; ce fleuve délimite alors la mouvance « romaine » en Arménie, les territoires qui s'étendent au-delà, autour de la forteresse de Pharaggion, relèvent de la domination sassanide[5]. Outre les deux cas évoqués, Procope mentionne de façon plus ou moins précise les ὅρια de plusieurs régions de l'empire, du côté de l'État perse[6].

Un autre terme caractéristique, ἐσχατίαι, apparaît chez Procope avec une acception voisine de celle donnée à ὅρια. Il s'agit de « l'extrémité » de l'empire de Constantinople, de la limite au-delà de laquelle on pénètre dans un monde tout différent ; le terme revient plusieurs fois à propos de la frontière orientale. L'historien mentionne ainsi « tous les bourgs et tous les fortins situés aux limites (ἐσχατίαι) de l'Euphratensis »[7] et encore « un fortin près du

1. Περσῶν γῆ : *id.*, II, 10, p. 196, l. 11-12.
2. *Aed.*, II, 4, t. IV, p. 57, l. 24, ὅρια τῶν Μηδίκων : *Aed.*, II, 1, p. 46, l. 12.
3. *Bella*, I, 8, I, p. 38, l. 12 (offensive de Kavadh en 502-503).
4. *Id.*, I, 19, I, p. 104, l. 15-17. Ἐκ δὲ Αὐξώμιδος πόλεως ἐς τὰ ἐπ' Αἰγύπτου ὅρια τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς, οὗ δὴ πόλις ἡ Ἐλεφαντίνη καλουμένη οἰκεῖται...
5. *Id.*, I, 29, t. I, p. 291, l. 19-20.
6. Lazique : *Bella*, II, 17, t. I, p. 224, l. 13 ; *id.*, II, 29, p. 292, l. 18. Égypte : *id.*, I, 17, p. 89, l. 4-5 ; Palestine : *id.*, I, 19, p. 100, l. 26 ; Ibérie : *id.*, II, 29, p. 292, l. 10-11.
7. *Id.*, II, 9, p. 73, l. 22-23.

fleuve Euphrate, aux limites (ἐσχατίαι) de la Mésopotamie »[1]. Dans l'un et l'autre cas, c'est l'empire perse qui s'étend au-delà de ces ἐσχατίαι. Le tracé de la frontière s'appuie par endroits, traditionnellement, sur certains fleuves, qui servent de repère à l'historien : ἐντός, en deçà, dans son récit, concerne ce qui est du côté « romain » de la rivière ; ἐκτός, au-delà, désigne ce qui se trouve du côté sassanide. Ainsi en va-t-il, à plusieurs reprises, pour l'Euphrate, dans la partie mésopotamienne de son cours[2].

Autre fleuve traditionnellement regardé comme limite des deux empires : le Phase (appelé, comme on l'a vu, Boas dans son cours supérieur). Par rapport au Phase, Procope distingue les contrées situées en deçà (ἐντός), qui sont du ressort de l'empire romain, de ce qui se trouve au-delà (ἐκτός), régions dépendantes de l'empire des Sassanides[3]. Plus loin, nous apprenons que le Phase ne sépare pas seulement deux États, mais aussi deux parties du monde. Pour Procope, en effet, la rive droite et « romaine » de ce fleuve est européenne, tandis que la rive gauche, chez les Perses, se trouve en Asie[4].

L'Occident tient une place dans le récit des guerres de Procope, qui embrasse la période initiale de la reconquête de Justinien. L'auteur n'a visité que l'Afrique et l'Italie, théâtre des campagnes de Bélisaire ; il est cependant amené à évoquer l'ensemble des anciennes provinces romaines d'Occident, et les territoires limitrophes. C'est une occasion intéressante de mesurer l'étendue de ses connaissances, historiques et géographiques ; on peut également discerner une conception des limites de l'empire et de la nature de l'autorité impériale romaine dans l'ancienne *pars occidentis*. On notera d'abord que Procope n'ignore pas la frontière du Rhin, qui limitait l'empire à l'époque de sa plus grande extension. Dans la récapitulation des principaux faits qui précède le récit de la guerre des Gots, l'historien situe le Rhin par rapport au Rhône, précisant que les deux fleuves coulent en sens opposé, l'un vers la Méditerranée tyrrhénienne, l'autre vers l'Océan[5].

1. *Id.*, II, 6, p. 63, l. 11-12.

2. *Bella*, I, 17, t. I, p. 86, l. 14. A noter que dans le discours que Procope, un peu plus loin (*ibid.*, p. 88, l. 6) prête à « Alamoundaros » (le Lakhmide Al-Mundhir), les terres « romaines » dont le chef arabe recommande l'invasion, sont dites ἐκτός Εὐφράτου ποταμοῦ : la situation est présentée ici du point de vue de l'ennemi.

3. *Id.*, II, 29, p. 293, l. 11-13. Ces régions de part et d'autre du Phase étaient alors vivement disputées entre l'empire de Constantinople et l'État sassanide ; Procope les mentionne ici à l'occasion de la campagne du *magister militum* romain Dagisthée contre le corps perse commandé par Mihr-Mihroé, avec pour enjeu la forteresse de Pétra, enlevée en 541 par les armées sassanides (Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, p. 505).

4. *Id.*, VIII, 2, t. II, p. 495, l. 5-11.

5. *Id.*, V, 12 (= Bellum Gothicum, I, 12), t. II, p. 64, l. 4-8.

Procope insiste sur un point important de l'histoire de la Gaule, en évoquant le temps où ce pays tout entier était soumis à l'administration de Rome. Sous le nom d''Αρβόρυχοι, il distingue, par rapport aux peuples germaniques envahisseurs, une population indigène primitivement sujette de l'empire[1] ; il rappelle donc qu'avant les grands bouleversements qui ont précédé eux-mêmes l'établissement des Gots dans les régions de l'Occident voisines de la Méditerranée, le Rhin constituait une frontière, que défendaient des troupes romaines. Cette ligne du Rhin est désignée par le terme d'ἐσχατίαι, utilisé, nous l'avons vu, dans le cas des limites orientales de l'empire[2].

Procope mentionne aussi une seconde délimitation, plus récente et imposée par les événements, celle du Rhône. Après l'entrée massive des Germains, l'ancienne Gaule est restée un certain temps divisée en deux secteurs de statut différent. La Gaule ἐκτός Ῥοδανοῦ, au-delà du Rhône, englobe la plus grande partie du pays. Dans ces régions, une domination germanique a été instaurée légalement, au moyen de traités, passés entre les nouveaux occupants et le gouvernement impérial. Il avait été stipulé, rappelle l'historien, que les indigènes, jusque-là soumis à l'autorité de l'empire, conserveraient leurs lois ancestrales (νόμοι πατρίοι), c'est-à-dire le statut défini par la loi romaine ; ainsi le σχῆμα τῶν Ῥωμαίων, l'appartenance à une réalité romaine supérieure aux royautés barbares, et en quelque sorte superposée à elles, se trouvait sauvegardée[3]. En ce qui concerne la Gaule ἐντός Ῥοδανοῦ, en deçà du Rhône, elle était demeurée sous administration impériale directe, tant que l'état de choses (πολιτεία) établi par les traités susdits était demeuré en vigueur[4].

Le récit de Procope indique nettement la présence d'un tournant décisif dans les destinées des régions d'Occident. La date de 476 (selon le comput actuel) marque pour l'historien la fin de la légitimité romaine dans les pays situés en deçà du Rhône et des Alpes. La domination d'Odoacre, en effet, s'est établie sans accord préalable avec l'autorité impériale, et Procope qualifie son régime de « tyrannie »[5]. A la suite de cette usurpation, la Gaule ἐκτός

1. 'Αρβόρυχοι ... Ῥωμαίων κατήκοοι ἐκ παλαιοῦ ἦσαν *ibid.*, p. 64, l. 4-8. Les érudits ne sont pas d'accord sur la nature des *Arborychoi* (transcription des *aborigines*, désignant l'ensemble des Gallo-romains des zones occupées en Gaule du Nord, pour F. Lot, *Revue hist.*, CLXV, 1930, p. 244, ou « Armoricains » ? pour Stein, *op. cit.*, p. 719, n. 1).

2. Καὶ στρατιῶται δὲ Ῥωμαίων ἕτεροι ἐς Γάλλων τὰς ἐσχατιὰς φυλακῆς ἕνεκα ἐτετάχατο, *ibid.*, p. 65, l. 10-11.

3. Νόμοις τε τοῖς πατρίοις ἐς ἀεὶ χρῶνται *ibid.*, p. 65, l. 22-24.

4. *Ibid.*, p. 65, l. 25-26.

5. 'Οδόακρος ἐς τυρρανίδα μετέβαλε, *ibid.*, p. 66, l. 1.

'Ροδανοῦ et l'Espagne perdent ce caractère romain (σχῆμα τῶν 'Ρωμαίων) que les accords conclus avec les chefs germaniques avaient permis de conserver jusque-là.

Au moment où débute l'entreprise de reconquête voulue par Justinien, il existe pour Procope — et pour le milieu dirigeant de Constantinople — deux frontières du point de vue de la romanité. Une première limite est constituée par le Rhône, à l'Ouest, les Alpes, au Nord. On y trouve, avec la Sicile, la Corse et la Sardaigne, l'Italie tout entière et la Gaule ἐντός 'Ροδανοῦ[1]. Du point de vue juridique, ces régions n'ont jamais été soustraites par un traité en forme à l'administration impériale romaine. Dans la pensée des hommes d'État de Constantinople, cette zone n'a aucunement cessé d'appartenir à la *Romania*, de relever de la souveraineté de l'empereur et de la compétence des fonctionnaires du gouvernement romain désormais unique, siégeant dans l'ancienne Byzance.

Une seconde limite est celle du Rhin, qui englobe, avec l'Espagne, la Gaule ἐκτός 'Ροδανοῦ. Dans le secteur compris entre cette limite et la ligne du Rhône et des Alpes, l'établissement de gouvernements barbares a été légitimé — sur le moment ou après coup — par des traités qui devaient permettre au gouvernement impérial de conserver une autorité éminente, tandis que les indigènes, distingués des conquérants allogènes, se voyaient reconnaître le statut des Romains.

Il existe donc, pour Procope, à l'intérieur des anciennes limites de l'empire, des royautés — ainsi celle des Francs — sur lesquelles le gouvernement de Constantinople ne revendique en principe que l'hégémonie. L'auteur témoigne d'une certaine connaissance de l'histoire récente et de la géographie de ces pays — à vrai dire d'autant plus vague que l'on s'éloigne du Midi et de la Méditerranée[2]. Au-delà du Rhin, Procope a l'occasion d'évoquer la Germanie et les régions plus septentrionales, qui n'ont jamais fait partie de l'empire romain. Là, les mentions de territoires ou de peuples se font plus rares et sont souvent inexactes. Visiblement, ces pays restent en dehors de l'horizon des sujets de Constantinople, même ceux de la classe la plus instruite et la mieux informée[3]. Y étendre

1. Procope oppose encore à diverses reprises la Gaule ἐκτός τοῦ 'Ροδανοῦ à la Gaule ἐντός τοῦ 'Ροδανοῦ (ainsi : *Bella*, V, 13, t. II, p. 71, l. 20-22.

2. Au Midi, Procope paraît assez bien informé des événements, qu'il situe avec une certaine précision, ainsi que dans le cas de la campagne victorieuse des Francs contre les Wisigots dans la région subpyrénéenne en 507, et du siège de Carcassonne (*Bella*, V, 12, t. II, p. 68, l. R s. et 69, l. 9 s.

3. Procope distingue, en dehors de la Βρεττανία, une île de βριττία qui semble correspondre au Jutland (*Bella*, VIII, 20, t. II, p. 589-591. Sur ces inexactitudes, *cf.* STEIN, *op. cit.*, p. 718-719.

la conquête, ou seulement l'hégémonie, n'est pas envisageable, même à long terme.

En ce qui concerne les frontières de l'empire, le récit de Procope de Césarée exprime deux réalités différentes. A l'Est, de la Lycaonie au Danube, les limites sont à peu près stables, sauf modifications de détail dues aux vicissitudes militaires, depuis sept à huit siècles. Elles sont ordinairement désignées par le terme de ὅρια, et souvent précisées par des mentions de rivières ou de localités. A l'Ouest, est prise en compte l'existence d'une zone concédée, entre la barrière des Alpes et du Rhône, d'une part, le cours du Rhin, d'autre part. Juridiquement, l'empire conserve des droits éminents sur l'ensemble, mais le secteur en deçà des Alpes — peut-être du Rhône — est resté, légalement, partie intégrante de l'œcoumène romain ; ce secteur n'a pas de véritable frontière juridique avec les provinces balkaniques de Constantinople. Dans le gouvernement de ces pays, la reconquête de Justinien, narrée par Procope, met seulement les faits en conformité avec le droit.

L'historien protobyzantin, Procope de Césarée, fait apparaître essentiellement la notion de frontière idéologique[1] séparant la *Romania* dont Byzance est le centre, du reste de l'œcoumène. Pourtant, cette frontière culturelle et politique se matérialise aussi dans l'espace de façon concrète comme le montre l'emploi des termes ὅρια, et ἐσχατίαι, dans le sens de bornes, de limites, ou des particules ἐντός-ἐκτός, en deçà - au-delà d'un repère géographique, fleuve, montagne, considéré comme frontière.

Nous nous proposons de suivre l'évolution du vocabulaire servant à désigner la frontière à travers le *De Administrando Imperio* de l'empereur érudit du xe siècle, Constantin VII Porphyrogénète. Cet ouvrage, rédigé par l'empereur entre 948 et 959[1], à partir des documents confidentiels de la chancellerie impériale pour contribuer à la formation de son fils et successeur Romain II en matière diplomatique, comporte de remarquables descriptions géographiques et historiques des régions frontalières de l'empire. C'est la raison pour laquelle il nous a semblé particulièrement intéressant de relever dans cette œuvre les termes servant à désigner la frontière.

1. H. Ahrweiler, la frontière et les frontières de Byzance en Orient, *Actes du XIVe Congrès international des études byzantines*, 1971 (Bucarest, 1974, p. 209) et H. Ahrweiler, *Byzance: les pays et les territoires*, Variorum reprints, Londres, 1976, III.

1. Constantin VII Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins (désormais *DAI*), 2e éd., Washington, 1967 et R. J. H. Jenkins, *Commentary*, 1962, p. 1-8 et P. Lemerle, *op. cit.*, p. 277, note 36

Au sens matériel du terme, la frontière est désignée par les termes suivants : ὁροθεσία[1], σύνορος[2], ἄκρα[3], κλεισοῦρα[4].

Ces vocables ont en réalité chacun un sens particulier que nous allons nous efforcer de préciser. Ainsi, ὁροθεσία désigne la « borne-frontière », dressée dans un lieu dépourvu de repères géographiques pouvant servir de frontières, que chacun s'engage par serment à ne pas franchir[5]. Les deux termes suivants sont plus difficiles à définir. Employé au singulier, σύνορος indique une limite naturelle, en l'occurrence un fleuve[6] ; au pluriel, ce vocable devient beaucoup moins précis et peut évoquer les confins d'une ville[7] ou d'une région[8]. Quant au terme ἄκρα, il semble le plus souvent désigner les limites intérieures du thème[9] dont les subdivisions territoriales, les *tourmai* semblent s'appuyer sur des reliefs accidentés. Enfin, la κλεισοῦρα est en général, la ville fortifiée qui commande une région montagneuse frontalière d'accès difficile[10].

1. *DAI*, 53/172, 175, 176, 182, 225, 226 et 227.
2. *DAI*, 30/19, 114 ; 32/53 ; 45/158, 161, 164, 173 ; 46/15.
3. *DAI*, 49/13 ; 50/78, 116.
4. *DAI*, 29/29, 41, 44 ; 50/113, 156, 158, 168.
5. Θήσαντες καὶ ὁροθεσίας ἐν τῷ αὐτῷ λεγομένῳ Καφᾷ ἐν ᾧ τόπῳ πολεμήσαντες τὸν Σαυρόματον ἐνίκησαν, ἐν ᾧ καὶ ὅρκους ἐπετέλεσεν ὁ αὐτὸς Σαυρόματος καὶ οἱ σὺν αὐτῷ ὑπολειφθέντες τοῦ μηκέτι αὐτοὺς χάριν πολέμου ὑπερβαίνειν τὰς μεταξὺ αὐτῶν τεθείσας ὁροθεσίας, ἀλλ' ἕκαστον αὐτῶν τοὺς ἰδίους ἔχειν τόπους πρὸς τὰς τεθείσας ὁροθεσίας. *DAI*, 53/171-176.
6. Ἵνα γένηται σύνορον τῆς Φασιανῆς ὁ ποταμὸς ὁ Ἔραξ, ἤτοι ὁ Φᾶσις, *DAI*. 45/158. Συμφέρον εἶναι τὸν ποταμὸν σύνορον. *DAI*, 45/163-164.
Καὶ δέδωκεν αὐτῷ εἰς ἀντισήκωσιν τό τε Τυρόκαστρον καὶ τὴν ποταμίαν τοῦ Ἀρτζαρά, τὴν οὖσαν σύνορον Ῥωμανίας εἰς Κώλωριν. *DAI*, 46/13-15.
7. Ἐκ παλαιοῦ τοίνυν ἡ Δελματία τὴν ἀρχὴν μὲν εἶχεν ἀπὸ τῶν συνόρων Δυρραχίου. *DAI*, 30/8-9.
8. Καὶ παρεκτείνεται πρὸς μὲν τὴν παραθαλασσίαν μέχρι τῶν συνόρων Ἰστρίας. *DAI*, 30/114-115.
9. Ἐπεὶ οὖν ὁ τηνικαῦτα στρατηγὸς ὑπῆρχεν πρὸς τὴν ἄκραν τοῦ θέματος ἐν κάστρῳ Κορίνθου. *DAI*, 49/13-14.
Ἡ δὲ Κάμαχὰ ἡ τοῦρμα ἄκρα Κολωνείας ἦν. *DAI*, 50/116.
10. Ὁ δὲ Μελίας εἰς Εὐφράτειαν καθεζόμενος, ὁ πότε καὶ προεβλήθη Κωνσταντῖνος ὁ Δοὺξ εἰς τὸ Χαρσιανόν, κατῆλθεν οὗτος ὁ προρρηθεὶς Μελίας, καὶ τὸ παλαιὸν κάστρον τὴν Λυκανδὸν ἐκράτησεν, καὶ ἔκτισεν αὐτὸ καὶ ὠχυροποίησεν, καὶ ἐκεῖσε ἐκαθέσθη, καὶ ὠνομάσθη παρὰ Λέοντος, τοῦ φιλοχρίστου βασιλέως, κλεισοῦρα. Καὶ μετὰ τοῦτο διεπέρασεν ἀπὸ Λυκανδοῦ εἰς τὸ ὄρος τῆς Τζαμανδοῦ, κἀκεῖσε τὸ νῦν ὂν κάστρον ἔκτισεν, καὶ ὡσαύτως κἀκεῖνο κλεισοῦρα ἐκαλεῖτο. *DAI*, 50/152-158.
Τὸ δὲ Χανζὶτ καὶ ἡ Ῥωμανόπολις κλεισοῦραι τῶν Μελιτηνιατῶν ὑπῆρχον. *DAI*, 50/113.
Καὶ γὰρ πλησίον τῆς θαλάσσης ὑπὸ τὸ αὐτὸ κάστρον κάστρον ἔστιν, τὸ ἐπιλεγόμενον Σαλῶνα, . . . , ἐν ᾧ πάντες οἱ Ῥωμᾶνοι συνήγοντο καὶ καθωπλίζοντο καὶ προσαπεκίνουν ἐκ τῶν ἐκεῖσε, καὶ πρὸς τὴν κλεισοῦραν ἀπήρχοντο, τὴν ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ κάστρου ὑπάρχουσαν μίλια τέσσαρα, ἥτις καὶ μέχρι τοῦ νῦν καλεῖται Κλεῖσα διὰ τὸ συγκλείειν τοὺς διερχομένους ἐκεῖθεν. *DAI*, 29/25-31.

Ces frontières parfaitement matérialisées dans l'espace, bornent les territoires se trouvant directement sous administration romaine (ὑπὸ τὴν 'Ρωμαϊκὴν πολιτείαν). Par contre, les territoires qui ne font pas partie de l'empire mais qui jouxtent ses frontières et sur lesquels l'empire considère avoir droit de regard, sont habituellement désignés par des couples adverbiaux : πέραν/πέραθεν-ἔνθεν[1], ἄνωθεν/ἔνδοθεν[2], par le verbe πλησιαζεῖν[3], ce qui permet de situer ces régions par rapport à des repères géographiques connus comme le Danube[4] ou le Dniepr ou bien par rapport à des pays faisant partie de ce que l'on appelle le « Commonwealth » byzantin[5]. Enfin, il y a les pays éloignés tant sur le plan géographique que politique, comme la Russie, pour lesquels l'empereur emploie la préposition ἔξω[6].

Cette préposition apparaît en fait un grand nombre de fois dans l'œuvre du Porphyrogénète, avec des acceptions que nous allons tenter de préciser. Ainsi, nous trouvons l'expression ἔξω τοῦ δεοντος[7], dans le sens de au-delà de sa compétence. Mais, pour nous en tenir au seul vocabulaire géographique, nous rencontrons l'expression τὰ ἔξω dans le sens de territoire situé à l'extérieur des

1. 'Ιστέον, ὅτι αἱ τέσσαρες τῶν Πατζιναχιτῶν γενεαί, ..., κεῖνται πέραν τοῦ Δανάπρεως ποταμοῦ πρὸς τὰ ἀνατολικώτερα καὶ βορειότερα μέρη, ... Αἱ δὲ ἄλλαι τέσσαρες γενεαὶ κεῖνται ἔνθεν τοῦ Δανάπρεως ποταμοῦ πρὸς τὰ δυτικώτερα καὶ ἀρκτικώτερα μέρη. *DAI*, 37/34-40.

Καὶ κατοικοῦσιν μὲν οἱ Τοῦρκοι πέραθεν τοῦ Δανούβεως ποταμοῦ εἰς τὴν τῆς Μοραβίας γῆν, ἀλλὰ καὶ ἔνθεν μέσον τοῦ Δανούβεως καὶ τοῦ Σάβα ποταμοῦ. *DAI*, 42/18-20.

2. Ἄνωθεν δὲ τῆς Ζιχίας ἐστὶν ἡ χώρα ἡ λεγομένη Παπαγία, καὶ ἄνωθεν τῆς Παπαγίας χώρας ἐστὶν ἡ χώρα ἡ λεγομένη Κασαχία, ἄνωθεν δὲ τῆς Κασαχίας ὄρη τὰ Καυκάσιά εἰσιν, καὶ τῶν ὀρέων ἄνωθεν ἐστιν ἡ χώρα τῆς 'Αλανίας. 'Η δὲ τῆς Ζιχίας παράλιος ἔχει νησία, τὸ μέγα νησὶν καὶ τὰ τρία νησία, ἔνδοθεν δὲ τούτων εἰσὶν καὶ ἕτερα νησία, τὰ καὶ ἐπινεμηθέντα καὶ παρὰ τῶν Ζιχῶν κτισθέντα. *DAI*, 42/99-105.

3. τουτέστιν τὸ Θέμα Γιαζιχοπὸν πλησιάζει τῇ Βουλγαρίᾳ, τὸ δὲ θέμα τοῦ κάτω Γύλα πλησιάζει τῇ Τουρκίᾳ, τὸ δὲ θέμα τοῦ Χαραβόη πλησιάζει τῇ 'Ρωσίᾳ, τὸ δὲ θέμα 'Ιαβδιερτὶμ πλησιάζει τοῖς ὑποφόροις χωρίοις χώρας τῆς 'Ρωσίας, τοῖς τε Οὐλτίνοις καὶ Δερβλενίνοις καὶ Λενζενίνοις καὶ τοῖς λοιποῖς Σκλάβοις. *DAI*, 37/40-45.

4. On trouvera une bonne étude de la frontière danubienne dans R. Browning, *Byzantium and Bulgaria, A comparative Study across the early medieval frontier*, Londres, 1975, 232 p. et V. Tapkova-Zaimova, *Polni dunabgranicna zona ha vizantijckija zapad*, Sofia, 1976, 188 p.

5. D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth, Eastern Europe 500-1453*, Londres, 1971, xiv+446 p. (History of Civilisation).

6. Ὅτι τὰ ἀπὸ τῆς ἔξω 'Ρωσίας μονόξυλα κατερχόμενα ἐν Κωνσταντινουπόλει εἰσὶ μὲν ἀπὸ τοῦ Νεμογαρδας, ἐν ᾧ Σφενδοσθλάβος, ὁ υἱὸς Ἴγγωρ, τοῦ ἄρχοντος 'Ρωσίας, ἐκαθέζετο, εἰσὶ δὲ καὶ ἀπὸ τὸ κάστρον τὴν Μιλινίσκαν καὶ ἀπὸ Τελιούτζαν καὶ Τζερνιγῶγαν καὶ ἀπὸ τοῦ Βουσεγραδέ. Ταῦτα οὖν ἅπαντα διὰ τοῦ ποταμοῦ κατέρχονται Δανάπρεως, καὶ ἐπισυνάγονται εἰς τὸ κάστρον τὸ Κιοάβα, τὸ ἐπονομαζόμενον Σαμβατάς. *DAI*, 9/3-9.

7. Ἐν οἷς αὐτὸν ἑώρα ἔξω τοῦ δέοντός τι διαπραττόμενον ἢ καὶ προστάττοντα. *DAI*, 50/179.

remparts de la ville[1], au-delà des limites de la cité[2]. Enfin, la préposition ἔξω suivie d'un nom de pays a été le plus souvent traduite par ultérieur par opposition à citérieur[3].

Si l'expression d'Espagne ultérieure ou Lusitanie ne pose pas de problèmes, il n'en va pas de même de celle de « Russie extérieure » qui a déjà suscité une abondante littérature[4], sans aboutir toutefois à une solution vraiment satisfaisante. C'est pour cette raison qu'il nous a paru souhaitable d'ouvrir encore une fois le dossier.

Il importe avant tout de préciser l'emploi de l'expression suivie d'un nom de pays sous la plume de l'empereur byzantin. En effet, on a déjà fait remarquer que la traduction par l'adjectif extérieur était par trop littérale et qu'il s'agissait d'une expression relative indiquant que la région considérée était située à une distance plus ou moins éloignée de la mer Méditerranée[5]. Dès lors, la traduction par l'adjectif lointain paraît mieux adaptée et a d'ailleurs été retenue par l'historien soviétique V. V. Mavrodin[6].

Notons tout d'abord que dans l'exemple espagnol, Constantin VII ne fait que reproduire une citation[7] ; par conséquent, on ne peut en tirer argument pour la signification de cette expression dans le passage concernant les Russes où la préposition est employée par l'empereur lui-même. Constatons ensuite qu'il n'est pas fait la moindre allusion à l'existence d'une autre province russe qui aurait constitué le pendant de la grande province d'Espagne[8]. Aussi est-il

1. Καὶ δὴ τῷ τρόπῳ τούτῳ ἐπὶ διετῆ χρόνον ἐκ τοῦ κατὰ μέρος ἐρχομένων τῶν Βοσποριανῶν μετὰ τῶν ξενίων πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι τῇ πόλει τὸν δόλον ἔφερε μὲν αὐτοὺς πεζικῶς ἐκ τοῦ Συμβόλου ὁτοῦ 'Ασάνδρου υἱός καὶ μετὰ ἡμέρας τινὰς πάλιν ἐπὶ πάντων πρὸς ἑσπέραν ἀπέλυεν αὐτούς, φησίν, ἐπὶ τὰ ἔξω ὡς δῆθεν βραδέστερον διὰ τὴν ὥραν. *DAI*, 53/299-304.

'Ιστέον, ὅτι ἔξω τοῦ κάστρου Ταμάταρχα πολλαὶ πηγαὶ ὑπάρχουσιν ἄφθαν ἀναδιδοῦσαι. *DAI*, 53/493-494.

2. Μεμαθηκότες δὲ τοῦτο οἱ Χερσωνῖται, στεφανηφοροῦντος τότε καὶ πρωτεύοντος τῆς Χερσῶνος Βύσκου, τοῦ Σουπολίχου, ἀντιπαραταξάμενοι καὶ αὐτοὶ ὑπήντησαν τῷ Σαυρομάτῳ ἔξω ἐν τοῖς τοῦ λεγομένου Καφᾶ τόποις. *DAI*, 53/167-170.

3. « Ἐν Ἱσπανίᾳ τῇ μικρᾷ τῇ ἔξω Λουσιτανῶν πάλιν ἀποστάντων, ἐπέμφθη ὑπὸ Ῥωμαίων στρατηγὸς ἐπ' αὐτοὺς Κύιντος. » *DAI*, 24/3-5.

4. On trouvera l'essentiel de celle-ci dans A. Soloviev, Ἡ ἜΞΩ ῬΩΣΙΑ, *Byzantion*, 13, 1938, p. 227-232 et dans Constantinus Porphyrogenetus, *De Administrando Imperio*, II, *Commentary*, éd. par R. J. H. Jenkins, Londres, 1962, p. 25-26, note 9/3.

5. H. Stürenburg, *Relative Orstbezeichnung ; zum geographischen Sprachgebraucht der Griechen und Römer*, Leipzig, 1932, p. 14-18.

6. V. V. Mavrodin, *Obrazovanie drevnerusskogo gosudarstva i formirovanie drevnerusskoj narodnosti*, Moscou, 1971, p. 183.

7. F. Jacoby (éd.), *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, t. II, *Zeitgeschichte*, A. *Universalgeschichte und Helenika*, Berlin, 1926, frag. 26, p. 488.

8. *DAI*, 24/2. Ἱσπανίαι δύο τῆς Ἰταλίας ἐπαρχίαι . ἡ μὲν μεγάλη, ἡ δὲ μικρά.

difficile de suivre N. A. Nasonov lorsqu'il oppose la Russie extérieure, celle de Novgorod où régnait Svjatoslav, à la Russie intérieure, celle de Kiev, où régnait Igor[1].

Ce dernier point de vue suppose en fait l'attribution d'un sens adversatif à la formule εἰσί δὲ. En réalité, il faut considérer, d'une part, la symétrie voulue parfaite des deux membres de la phrase avec la répétition du verbe εἰσί — ce qui semble équivaloir à εἰσὶν αἱ μέν ... αἱ δέ — d'autre part, la présence de μέν, puisque δέ adversatif, en règle générale, n'est pas annoncée par καί et l'absence de tout mot introduisant un sens nettement adversatif impliquant une rupture du balancement créé. Tous ces faits constatés, pris séparément ne permettraient pas de conclure avec certitude ; mais leur conjonction semble conduire à l'attribution d'un sens corrélatif aux deux particules.

Si l'on accepte cette conclusion, la Russie « lointaine » comprend, outre la ville de Novgorod, celles de Smolensk, de Ljubec, de Černigov et de Vyšgorod. Reste alors posé le cas de la ville de Kiev qui ne fait pas partie de cette énumération, mais où se rassemblent les monoxyles provenant des villes précédemment citées, sans que l'empereur n'évoque la moindre opposition entre celles-ci et celle-là. De plus, évoquant les Slaves tributaires de ces villes, Constantin VII emploie le pronom à valeur possessive αὐτῶν[2] qui peut se rapporter à l'ensemble de ces villes, y compris Kiev. Enfin, évoquant les quatre tribus des Petchénègues installées à l'Ouest du Dniepr et constituant quatre provinces, l'empereur note que celle des Charoboi jouxte la Russie et que celle des Iabdiertim est limitrophe des territoires payant tribut à la Russie[3]. Or, dans ces deux exemples, la Russie est évoquée comme formant une entité géopolitique unique, ainsi que le prouve l'emploi du singulier.

Dès lors, nous pouvons raisonnablement admettre que l'empereur Constantin VII évoquait l'ensemble de la Russie lorsqu'il faisait état de la Russie « lointaine ». Quant à la préposition ἔξω elle souligne ici, certes, l'éloignement géographique indiscutable du pays par rapport à Constantinople et à la Méditerranée, mais plus encore l'éloignement politique dans lequel se trouvait alors

1. N. A. Nasonov, « *Russkaja zemlja* » *obrazovanie territorii drevnerusskogo Gosudarstva*, Moscou, 1951, p. 31. Ce point de vue a été récemment repris par V. A. Bulkin, I. V. Dubov, G. C. Lebedev, *Arkhéologičeskie pamjatniki drevnej Rusi IX-XI v.*, Léningrad, 1978, p. 10.

2. Οἱ δὲ Σκλάβοι, οἱ πακτιῶται αὐτῶν. *DAI*, 9/9.

3. τὸ δὲ θέμα τοῦ Χαραβόη πλησιάζει τῇ Ῥωσίᾳ, τὸ δὲ θέμα Ἰαβδιερτὶμ πλησιάζει τοῖς ὑποφόροις χωρίοις Χώρας τῆς Ῥωσίας. *DAI*, 37/42-43.

Sur les frontières de la Russie de Kiev, cf. P. P. Toločko, Kievskaja zemlja, in *Drevnerusskie knjažestva X-XIII v.*, Moscou, 1975, p. 5.

la Russie. Il faut en effet attendre la venue de la princesse russe Olga dans la Ville impériale pour voir la Russie faire son entrée dans les relations internationales du xe siècle[1].

En conclusion de ce rapide examen des vocables servant à désigner la frontière dans le *De Administrando Imperio* de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, trois réalités politiques différentes semblent être présentées.

Tout d'abord, les territoires qui font partie intégrante de l'empire romain — ὑπό τὴν Ῥωμαϊκὴν πολιτείαν — sont délimités dans l'espace de façon précise et situés en deçà de frontières qui sont désignées par des termes dont chacun à une signification particulière.

Puis, ce sont les territoires situés « au-delà » des dites frontières, donc hors de la juridiction romaine proprement dite, mais sur lesquels Constantinople conserve ou prétend conserver un droit de regard. Ils sont désignés par des locutions adverbiales ou par le verbe πλησιαζεῖν qui précisent leur position par rapport à un repère géographique connu.

Enfin, le cas de la Russie, située tout à fait en dehors de l'œcumène romain, est souligné par l'emploi de la préposition ἔξω qui évoque, à notre avis, l'éloignement tant géographique que politique de ce pays par rapport à Constantinople, tout en reconnaissant son unité.

Si l'on compare maintenant les vocabulaires servant à désigner la frontière chez Procope de Césarée et Constantin VII, on est amené à d'intéressantes conclusions.

Constatons tout d'abord que nos deux auteurs n'ont pas de termes communs pour désigner la frontière, si l'on excepte toutefois les citations d'Apollodore d'Athènes[2] et d'Hérodore d'Héraklée[3] retenues par Constantin VII pour sa description de l'Espagne et qui comportent des vocables utilisés par Procope. Cette notation nous semble particulièrement intéressante dans la mesure où elle fait apparaître la grande stabilité du vocabulaire durant la période qui s'étend du ive siècle avant J.-C., au vie siècle après J.-C.

Comme nous l'avons déjà noté, il faut également insister sur les perspectives différentes qui animent ces deux auteurs. Alors que

1. J.-P. Arrignon, Les relations internationales de la Russie de Kiev au milieu du xe siècle et le baptême de la princesse Olga, *Colloque des Historiens médiévistes de l'Enseignement Supérieur*, Dijon, 1979, p. 167-184 et, en russe dans *Vizantijskij Vremennik*, t. 41, p. 113-124.

2. « Ἐντὸς δὲ Πυρήνης Ἴβηρ τ' ἐστὶ μέγας ποταμὸς φερόμενος ἐνδοτέρω. » *DAI*, 23/3-4.

3. « ... πρῶτον μὲν οἱ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις οἰκοῦντες τὰ πρὸς δυσμέων Κύνητες ὀνομάζονται. » *DAI*, 23/8-9.

Procope se place délibérément dans la continuité des historiens de l'Antiquité, Hérodote et Thucydide, dont il cherche à reproduire le style, au contraire, Constantin VII s'est volontairement servi de l'expression de tous les jours[1] ; il a donc probablement conservé la langue dans laquelle étaient rédigées les notices qui parvenaient aux services de renseignement de l'empire. Cela explique, en partie du moins, la plus grande technicité du vocabulaire employé par l'empereur et illustre surtout la transformation de la langue consécutive à l'hellénisation de l'empire.

Il est, bien sûr, particulièrement tentant d'essayer de dater l'apparition de ce vocabulaire technique, mais l'on sait l'extrême pauvreté des manuscrits conservés pour la période s'étendant du VI^e^ au IX^e^ siècle[2]. Néanmoins, le goût particulier de Constantin VII pour les encyclopédies est bien connu. Or, ce genre littéraire implique des recherches attentives menées le plus souvent dans le cadre de la Bibliothèque impériale, sur des documents écrits pour la plupart en langue vernaculaire, par des spécialistes des questions faisant l'objet de rapports. On peut alors raisonnablement suggérer l'idée que c'est à partir du IX^e^ siècle, sous l'impulsion de quelques personnalités comme Léon le Mathématicien et Photios dont on connaît l'attachement à la rhétorique ainsi qu'aux questions de vocabulaire et de langue, que s'est effectuée peu à peu la transformation de la langue par l'adoption d'un grand nombre de vocables nouveaux plus précis et plus techniques. Cette transformation a dû être élaborée pour l'essentiel dans le cadre des bureaux impériaux. C'est aussi probablement la raison pour laquelle elle apparaît de façon aussi caractéristique dans l'œuvre de l'empereur érudit du X^e^ siècle. Enfin, il résulta aussi de cette évolution une divergence de plus en plus grande entre la langue « de tous les jours », pour reprendre l'expression de Constantin VII, et la langue savante et archaïsante telle qu'elle apparaît dans la littérature épistolaire du X^e^ siècle[3].

J.-P. ARRIGNON - J.-F. DUNEAU.

1. Οὐ γὰρ ἐπίδειξιν καλλιγραφίας ἢ φράσεως ἠττικισμένης καὶ τὸ διηρμένον διογκούσης καὶ ὑψηλὸν ποιῆσαι ἐσπούδασα, ἀλλὰ μᾶλλον διὰ κοινῆς καὶ καθωμιλημένης ἀπαγγελίας διδάξαι σοι ἔσπευσα, ἅπερ οἴομαι δεῖν σε μὴ ἀγνοεῖν, καὶ ἃ τὴν ἐκ μακρᾶς ἐμπειρίας σύνεσίν τε καὶ φρόνησιν εὐμαρῶς σοι δύναται προξενεῖν. *DAI*, 1/10-15.

2. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 75.

3. J. DARROUZÈS, *Les épistoliers byzantins du X^e^ siècle*, Paris, 1960 et G. KARLSSON, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala, 1959, 154 p.

# LA GÉOGRAPHIE DU CULTE DE SAINT CHRISTOPHE EN GRÈCE A L'ÉPOQUE MÉSO-BYZANTINE ET L'ÉVÊCHÉ DE LACÉDÉMONE AU DÉBUT DU X[e] SIÈCLE*

Dans le cadre d'une recherche étendue, relative à la répartition géographique des sites byzantins en Grèce du VII[e] au XII[e] s., j'ai été amenée à faire une constatation particulière : c'est à l'époque méso-byzantine et surtout au X[e] s. que se réfèrent des renseignements mentionnant l'existence d'un martyrion, d'un monastère et d'églises, voués à la mémoire de S. Christophe[1]. Ces renseignements d'ordre philologique — notamment des scholies à des codex —, archéologique et épigraphique se répartissent géographiquement dans la Grèce centrale et le Péloponnèse et ceux qui sont rassemblés jusqu'à présent sont les suivants :

## I. *Grèce centrale*

*a)* Une scholie à Lucien nous fait connaître l'existence d'un martyrion de S. Christophe sur la colline de l'oracle de Trophonios en Lévadie de Béotie : « Ὁ μὲν Τροφώνιος ἐν Λεβαδείᾳ τῆς Βοιωτίας,

* Communication faite en grec au II[e] Congrès International d'Études Péloponnésiennes (Patras, mai 1980).

1. Dans cette étude je me borne à la mention des monuments cultuels méso-byzantins de Grèce voués à S. Christophe. Je rappelle toutefois ce que F. HALKIN écrivait : « le plus ancien monument daté du culte de S. Christophe est comme on sait une inscription de Bithynie relatant l'érection, par l'évêque Eulalius de Chalcédoine, et la dédicace, le 22 septembre 452, d'une église en l'honneur de cet énigmatique martyr » (= *Études d'épigraphie grecque et d'hagiographie byzantine,* Variorum Reprints, London 1973, V, p. 98).

καθ' ὅ νῦν ἐπί λόφου τό μαρτύριον Χριστοφόρου τοῦ ἱεροῦ μάρτυρος, τό αὐτοῦ συνεστήσατο χρηστήριον πρός τῇ συναγκείᾳ τῶν ἐκεῖ πετρωδῶν λόφων...[1]. Le renseignement provenant de cette scholie n'a pas pu être recoupé par la recherche bibliographique ainsi que locale ; il faut pourtant signaler que G. Lampakis mentionne la découverte d'un chancel du xe-xie s. trouvé dans les ruines d'une vieille église de la Vierge à Trophonion[2].

*b)* Près du village Polydrosson (ex-Souvala) de Phocide, au-dessus des sources du Céphise béotien, deux églises de l'époque méso-byzantine ont été signalées : l'une sous le vocable de la Vierge Eléoussa, l'autre sous le vocable de S. Christophe[3]. Il est intéressant de signaler que l'église de S. Christophe se trouve près de l'église de la Vierge, aux sources du fleuve Céphise et à côté d'un sanctuaire ancien voué à la nymphe Lilaia (Pausanias X, 33.4).

## II. *Péloponnèse*

*a)* Dans le codex Parisinus Graecus 1397, de la seconde moitié du xe s., qui contient des scholies aux livres I à IX de Strabon, après la phrase « θινώδης ὁ τόπος », se référant aux lagunes de Kaïapha, dans le département d'Élide, nous lisons la scholie suivante : « νῦν τοῦ Ἁγίου Χριστοφόρου μοναστήριον τοῦτο φασίν »[4]. L'éditeur des scholies, A. Diller, ignore l'emplacement de ce monastère et je n'ai pu trouver aucun indice topographique ou bibliographique qui se réfère à cette mention[5].

*b)* Au Sud-Est de la ville Philiatra, du département de Messénie, à une heure de distance de celle-ci, se trouve une petite église creusée dans le rocher connue sous le vocable de « S. Christophe de la montagne ». L'église ainsi que d'autres églises de la région portent sur leurs murs des graffiti et ont été étudiées et présentées par P. Papachristopoulos[6]. Ce savant local se fondant sur l'architecture de l'église, où il a constaté un synthronon creusé aussi

1. H. Rabe, *Scholia in Lucianum*, Leipzig 1906, p. 255 : (cod. xe, xie, xiie, xive s.).

2. G. Lampakis, Περιηγήσεις, dans *Deltion tis Christianikis ke Archaeologikis Hetaireias* I, 6 (1906), p. 14.

3. P. Lazaridis, *Archaeologikon Deltion* 21, B' (1966), p. 245. Ch. Barla, Ὁ βυζαντινός ναός τῆς Σουβάλας, dans *Charistirion eis A. K. Orlandon*, t. IV, Athènes 1967-1968, p. 303. Il faut signaler l'opinion de Ch. Bouras sur l'église de la Vierge dans *Deltion tis Christianikis ke Archaeologikis Hetaireias* IV, 5 (1969), p. 257-8.

4. A. Diller, The Scholia on Strabo, *Traditio*, X (1954), p. 38.

5. A signaler encore une fois que le monastère de S. Christophe se trouve près du fleuve Anigros et de la grotte des nymphes Anigriades.

6. Dans la revue *Philiatra*, II, fasc. 7, mai 1958 (édition exceptionnelle), p. 5-16 et édition des graffiti : II, fasc. 8, juillet 1958, p. 3-8.

dans le rocher, et sur la mention d'un graffito, date l'église de S. Christophe du IX^e s. et précisément de 871. Le graffito donnant ce renseignement est écrit sur la partie gauche de l'abside de la petite église de S. Jean à côté de S. Christophe et sa traduction française est la suivante : « Aujourd'hui en αφπβ (= 1582) indiction --- un chancel a été retiré du fond de la terre dans l'église de S. Christophe portant un canthare et une fleur sur le col. Derrière le chancel est inscrite la date 6379 donc années 711 ». Si l'on soustrait 871 de 1582, nous obtenons bien 711, c'est-à-dire que 711 années s'étaient écoulées de l'année où le chancel avait été placé jusqu'au jour de sa découverte en 1582[1].

*c)* Dans la région de l'ancien Pallantion d'Arcadie, au Sud de Tripolis et à l'Ouest de Tégée, Guido Libertini a fouillé et étudié en 1940 deux églises chrétiennes, au lieu-dit « Bataki » : S. Georges et S. Christophe[2]. La basilique de S. Christophe, de grandes dimensions, est datée des V^e-VI^e s. et contient des mosaïques ; elle fut érigée sur un sanctuaire ancien et un cimetière hellénistique et fut reconstruite et consacrée au X^e s. La datation de ce renouvellement est expliquée en partie par le matériel de marbre sculpté qui y fut trouvé, entre autres l'ambon ou trône épiscopal déposé aujourd'hui au Musée de Tégée[3]. Mais la preuve décisive et le témoignage sûr que l'église de S. Christophe fut consacrée au X^e s. proviennent d'une inscription commémorative datée, découverte par Libertini dans l'église moderne de la Vierge construite à côté de la basilique de S. Christophe.

Cette inscription byzantine doit faire ici l'objet d'une nouvelle étude puisque la présentation du texte par Libertini, faite après sa mort, est une simple transcription, sans photo ni fac-similé, comportant des fautes de lecture et de datation. L'important contenu de l'inscription, qui n'était suivi d'aucun commentaire, passa presque inaperçu[4] et ne fut pas exploité du point de vue historique. Une visite sur place nous permit de vérifier le texte de près et de prendre des photos.

1. Les églises et autres monuments cultuels de la région seront étudiés par une équipe constituée d'historiens et d'archéologues grecs et français. Avant l'étude de ces églises, il faut être prudent pour l'acceptation sûre de la chronologie.

2. Guido LIBERTINI, Scavi in Arcadia (Agosto-Settembre 1940), dans *Annuario della Regia Scuola Archeologica di Atene et delle Missioni Italianae in Oriente*, t. I-II (N.S. 1939-1940), p. 225-230. ID., Chiese bizantine nell'area dell'antica Pallanzio, *Actes du IX^e congrès international d'études byzantines à Thessalonique*, t. I, Athènes 1955, p. 250-256, pl. 48-51.

3. A. K. ORLANDOS, Παλαιοχριστιανικά καί Βυζαντινά Μνημεῖα Τεγέας-Νυκλίου, *Archeion Byzantinon Mnemeion tis Hellados*, XII (1973), p. 124-125, fig. 92, 93.

4. A ma connaissance seul ORLANDOS, *o.c.*, a pris en considération cette inscription et accepté la date proposée par LIBERTINI.

La pierre fut trouvée et se trouve encore aujourd'hui sous l'autel de l'église de la Vierge formant une sorte de marche (cf. à la photo).

Inscription de quatre lignes gravée sur pierre : longueur 0,86 (surface inscrite : 0,77) ; largeur 0,29 ; hauteur 0,14. Hauteur des lettres 0,04-0,02.

Édition : G. LIBERTINI, *o.c.* dans *Actes du IX[e] congrès international d'études byzantines à Thessalonique*, t. I, p. 254.

+ Ἐνεκενήσθη ὁ ναώς τοῦ ἁγίου Χριστωφό-
ρου ὑπό Νικολάου τοῦ ἁγιοτάτου ἐπησκό-
που Λακεδεμονίας μηνή Μαΐω ιε' ἰνδ(ικτιῶνος) Στ'
ἔτους, στυια'.

L'église de Saint-Christophe a été consacrée par Nicolas le très saint évêque de Lacédémone, mois de mai 15, indiction 6, an 6411 (= 903).

L. 1 : ἐνεκενήσθη, Libertini : ἐνεκαινίσθη : du verbe ἐγκαινιάζωμαι, cf. CIG IV², n° 8668 = ἐγκενήσθη ; n° 8660 = ἐγκαινιάσθη. Χριστωφόρου, Libertini : Χριστοφόρου.

L. 2 : τοῦ, Libertini : vacat. ἁγιοτάτου, Libertini : ἁγιωτάτου ; ἐπησκόπου, Libertini : ἐπισκόπου.

L. 3 : Λακεδεμονίας, Libertini : Λακεδαμονίας ; μηνή, Libertini : μινή ; Μαΐω, Libertini : Μαΐου ; ἰνδ(ικτιῶνος), Libertini : ιδ'.

L. 4 : ἔτους, Libertini : ἔτος ; στυιά, Libertini : στυπ' (= 972).

*La chronologie:* Le mois de mai de l'année 6411 = 903 correspond avec l'indiction 6. D'ailleurs le mois de mai est bien celui de la commémoration de S. Christophe dont le synaxaire donne la date du 9 mai[1].

*L'évêque Nicolas :* Le texte de l'inscription assure qu'en 903 l'évêque de Lacédémone était Nicolas. C'est en 1972 que le professeur D. Pallas a trouvé le sceau de cet évêque pendant les fouilles de la basilique de Kraneion à Corinthe[2]. Le sceau fut étudié et présenté par M[me] M. Karamessini-Oikonomidès qui le date du x[e] s. d'après la bibliographie et notamment d'après le

1. H. DELEHAYE, *Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris, Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles 1902, p. 667-670. *BHG*³, n[os] 308-311.

2. D. PALLAS, Ἀνασκαφή βασιλικῆς τοῦ Κρανείου, *Praktika Archaeologikis Hetaireias*, 1972, p. 250.

Synodicon de Lacédémone[1]. Comme on le sait, la constitution de la liste épiscopale de Lacédémone est fondée surtout sur son Synodicon qui fut publié simultanément et indépendamment par V. Laurent et R. J. H. Jenkins-C. Mango[2]. Dans la liste du Synodicon, Nicolas occupe la 7e place et les trois éditeurs dressant la liste épiscopale de Lacédémone déclarent qu'il ne leur est connu par aucune autre source mais qu'il devait être placé dans la première moitié du xe s. La justesse de leur conjecture est prouvée par l'inscription de Pallantion. Dans la liste épiscopale de Lacédémone, Nicolas est le successeur de Basileus ou Basile, auteur de deux petits écrits hagiographiques qui, d'après S. Binon « n'a pu écrire — et par conséquent vivre — qu'à la fin du ixe, début du xe siècle »[3]. Ce calcul est confirmé non seulement par le Synodicon de Lacédémone, comme le notait Laurent mais aussi et surtout par le texte épigraphique ; d'après ce nouveau renseignement, l'épiscopat de Basileus ne peut plus être placé au-delà de 902-903.

La valeur historique de l'inscription arcadienne ne consiste pas seulement à prouver la suite chronologique et l'exactitude de la liste du Synodicon de Lacédémone. En effet, à une époque où les mentions sûres et les faits datés manquent tellement pour le Péloponnèse, nous apprenons que le centre de l'Arcadie est sous la juridiction ecclésiastique de l'évêché de Lacédémone, suffragant alors de la métropole de Patras, et que l'évêque Nicolas y consacre une église en 903. Un an avant, en 901-2 fut promulguée la Notice de Léon VI sous le patriarche Nicolas le Mystique. La distribution géographique des évêchés mentionnés dans cette notice a donné l'occasion aux historiens d'accentuer le fait que même sous le règne de Léon VI, au début du xe s., la chrétienté était beaucoup plus forte sur les côtes ; et comme les évêchés de Tégée et de Mégalopolis avaient disparu, le centre n'était pas représenté[4]. Spécialement d'ailleurs pour l'Arcadie, G. Fougères a exagéré l'absence de renseignements concernant le pays et estimé

1. M. Karamessini-Oikonomidès, Νομισματική Συλλογή 'Αθηνῶν, *Archaeologikon Deltion* 28, B' 1 (1973), p. 7.

+ Κ(ύρι)ε βοήθει τῷ σῷ δούλ[ῳ]
+ Νικ[ο]λάῳ ἐπισκόπῳ Λακεδαιμονί(α)ς.

2. V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la Métropole de Lacédémone, *Revue des Études Byzantines*, XIX (1961), p. 208-226. R. J. H. Jenkins and C. Mango, A Synodicon of Antioch and Lacedaemonia, *Dumbarton Oaks Papers*, XV (1961), p. 225-242.

3. Cité par V. Laurent, *o.c.*, p. 219. Des fautes d'impression ont transformé l'évêque Nicolas dans l'édition de Laurent tantôt en Nicodème (p. 220) tantôt en Nicéphore (p. 221 et 226).

4. A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris 1951, p. 107. G. Huxley, The second Dark Age of the Peloponnese, *Lakonikai Spoudai*, t. III (1977), p. 108.

que l'occupation de la plaine par les Slaves était complète[1]; ajoutant à cela le grand nombre de toponymes slaves (Vasmer en cite 94 pour l'Arcadie) et l'absence de monnaies entre le VIe et le Xe s., les chercheurs modernes en ont donné l'image de la désolation. La renaissance religieuse qui a été signalée pour le Péloponnèse dans ses différentes parties à partir du IXe s. et prouvée surtout par l'activité d'évêques, de prêtres et de missionnaires n'était démontrée par aucun indice pour le centre du pays, l'Arcadie. La mention sûre de la consécration de S. Christophe à Pallantion en 903 devient d'autant plus précieuse, si l'on prend en considération la rareté des monuments et des constructions du Péloponnèse qui peuvent être attribués avec certitude au IXe ou au Xe s.[2]. Il faut descendre en 964 pour avoir la mention sûre du couvent de Philosophe, près de Démétsena.

Regroupant les mentions relatant l'existence d'églises et de monastères en Béotie, en Phocide, au centre et à l'ouest du Péloponnèse, nous pouvons les considérer comme des indices de la renaissance religieuse et s'ils ne sont pas très importants pour prouver la véritable renaissance et le grand épanouissement de la vie religieuse, ils sont par contre précieux parce qu'ils témoignent de la byzantinisation de régions sur lesquelles les renseignements manquaient jusqu'à présent.

Anne AVRAMÉA.

1. Cité par A. BON, *o.c.*, p. 51, n. 2. Les vestiges byzantins signalés par G. LAMPAKIS (*Deltion Christ. Archaeologikis Hetaireias*, III, 1903, p. 22 et 108) en Arcadie et mentionnés par A. BON, *o.c.*, p. 147, n. 2, ne sont pas retenus par ce dernier qui ne les considère pas comme sûrement datés.

2. A. BON, *o.c.*, p. 66-68, 145-146.

# MANUEL DUCAS COMNÈNE GAVRAS DE TROADE A PROPOS DE CIG $IV_2$, N° 8763

Parmi les travaux de prosopographie byzantine, ceux concernant la famille des Gavras tiennent une place prépondérante puisque les Gavras ont fait l'objet d'études poussées ces dernières années[1]. La présente note a comme but d'apporter quelques éclaircissements sur la personne nommée Manuel Ducas Comnène Gavras, le « *skoulikas* » mentionné par l'inscription publiée dans le *Corpus Inscriptionum Graecarum*, t. $IV_2$, p. 350-1, n° 8763. Rappelons brièvement le contenu du texte épigraphique : la première partie (4 lignes) n'est pas très claire. Il s'agit peut-être de la constitution par Gavras, d'une rente de vingt hyperpes à un monastère. De la seconde partie (9 lignes) il ressort que la pierre était placée dans un cimetière entouré d'une vigne et de plantations d'arbres fruitiers ; le texte mentionne un contrat de vente de la vigne et des arbres fruitiers à Manuel Ducas Comnène Gavras, surnommé « *skoulikas* », par le kathégoumène Agathon et les moines d'un couvent, dont le vocable n'est pas mentionné, pour la somme de 40 hyperpes. Cette somme est redonnée par Gavras au couvent pour le salut de son âme. L'acte date de l'an 1300-1, indiction XIV.

1. A. A. M. Bryer, A Byzantine Family : The Gabrades, c. 979-c. 1653, *University of Birmingham, Historical Journal*, vol. XII, n° 2, 1970, p. 164-187 (= The Gabrades). A. Bryer - St. Fassoulakis - D. M. Nicol, A Byzantine Family : The Gabrades. An Additional Note, *Byzantinoslavica*, t. 36, fasc. I (1975), p. 38-45. La correspondance du plus fameux des Gavras, Michel, fut éditée par G. Fatouros, *Die Briefe des Michael Gabras (ca. 1290 - nach. 1350). I Teil: Einleitung, Adressaten, Regesten, Register. II Teil: Text.*, Wien 1973 (Wiener Byzantinistische Studien, Band X/I, 2). Cf. dernièrement D. Tsamis, Ἰωσήφ Καλοθέτου Συγγράμματα, Thessalonique 1980, p. 61-67.

Les chercheurs modernes[1] ont classé cette inscription comme provenant de Mistra et fait de Manuel Gavras une personne vivant en Laconie. Pourtant une lecture attentive de CIG $IV_2$, n° 8763 nous conduit dès le début à la constatation que Mistra n'est point mentionné comme lieu de provenance de la pierre ; l'erreur est facilement explicable par le fait que deux inscriptions, celle qui précède et celle qui suit (les n^os^ 8762 et 8764), en proviennent. Dans les notes introductives à l'édition du n° 8763, il est signalé que le texte qui nous préoccupe était gravé sur le revers d'un autel qui, de l'autre côté, comportait une épitaphe mentionnant Mélanippe ; les deux textes avaient le n° 210 dans le catalogue de la collection Choiseul-Gouffier et furent édités par Clarac dans son grand travail sur les sculptures du Louvre[2]. Nous apprenons ainsi que la pierre était entrée au Musée du Louvre grâce à Choiseul-Gouffier. Le fait que la pierre était gravée des deux côtés nous a amenée à chercher des détails sur le texte de l'épitaphe de Mélanippe. Cette inscription fut éditée en 1843 — donc avant l'inscription mentionnant Gavras — dans CIG II, n° 3765 et classée comme provenant de Nicée ; mais il y est mentionné ainsi que dans Clarac qu'« on ne connaît pas davantage ni l'époque de cette inscription ni le lieu où était placé le monument ». Quelques années plus tard W. Froehner dans le recueil des inscriptions grecques du Louvre nous indique que l'autel apporté d'Asie Mineure par Choiseul-Gouffier était coupé et que les deux textes gravés étaient séparés[3].

Une recherche dans les Archives Nationales de France et notamment dans le Dépôt des Cartes et Plans de la Marine nous a fait découvrir la provenance exacte de la pierre. Parmi les relations des navigateurs français[4] figurent les travaux du vice-amiral Comte L. J. F. Truguet contenant des cartes, plans et autres documents, résultats de la campagne qu'il a faite dans les mers du

1. D. Polemis, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, London 1968, p. 120, n° 88, n. 2. Bryer, *o.c.*, n° 18, p. 171, 182, n. 68. C. Mentzou-Meïmari, Χρονολογημέναι Βυζαντιναί Ἐπιγραφαί τοῦ Corpus Inscriptionum Graecarum, t. IV, 2, *Deltion tis Christianikis ké Archaiologikis Hetaireias*, pér. IV, t. IX, 1977-1979, p. 98-99, n° 106.

2. *Musée de Sculpture antique et moderne ou Description historique et graphique du Louvre et de toutes ses parties* par le C^te^ F. de Clarac, t. II, Paris 1841, 483, n° 581, pl. XXXII, p. 887 et additions p. lxiv-lxv, lxvii ; 485, n° 578, pl. XXXI, p. 890-892.

3. *Musée Impérial du Louvre: Les Inscriptions Grecques, interprétées par* W. Froehner, Paris 1865. N° 141, p. 245-247 (Mélanippe) ; n° 290, p. 321-323 (Gavras).

4. Anne Catsantonis-Avraméa, Les Relations des navigateurs français aux Archives Nationales de France, *Eranistis*, t. 2, fasc. 11, 1964, p. 207-213.

Inscription d'un autel conserv[illegible] dans la maison d'un turc de Kemal[illegible] village situé au pied du

Mont ida.

ΑΥΗΑΝΗΡΙΕΛΟΕΤΗΤΟΘΘΕ[illegible]
[illegible]ΑΝΕΕΗΕΕ[illegible]ΑΥΨΝΙΗΘΗΘΡΑΕΕΝ[illegible]
ΚΟΝΝΙΘΘΚΡΑ[illegible]ΗΝΝΗΛΘ[illegible]Κ[illegible]
[illegible]
ΤΑΥΗΑΜΠΕΛΟΕΗΕΥΡΙΕΚΟΝΕΝΗ
ΡΥΡΟΟ·ΤΤΟΙΣΤΥΚΟΙ[illegible]ΡΙΣΗ
ΤΑΤΟΠΟΡΟΦΟΡΩΝΑΕΝΑΡΩΝ
ΕΙΡΑ ΠΑΡΑΤΚΑΘΗΓΥΗΕΝΚΥ
ΡΥΑΓΙΑΘΩΝΙΕΡΟΑ·ΚΠΑΝΤΕΥΡΙΕ
ΚΟΙΝΩΝΑΑ·ΙΡΤΕΚΟΛΙΚΚΥΡΙΜΑΝΗΑ
ΛΟΥΚ[illegible]ΝΝΤΓΑΥΡΑΙΙ·ΤΕ[illegible]ΚΠΛ
ΑΕΛΟΚΙΡΤΗΝΗΟΝΝ·ΕΝΕΚΑΨΥΧΗΚΗΕ
ΕΩΤΙΡΙ·ΕΝΕΗ Я Ω Θ[illegible] ΙΑ+

Cet autel a 36 Pouces de hauteur sur 22 Pouces en quarré. il est un peu écorné par en haut des deux côtés, de sorte qu'il manque peut être une ou deux lettres au commencement de la premiere ligne, 4 à 5 à la fin, et deux à la fin de la seconde. [illegible] est bien [illegible] bien conservé, les lettres sont nettes. la copie est aussi très exacte, il n'y manque aucun accent.

Fig. 1

Levant pendant les années 1785 à 1788 avec Choiseul-Gouffier[1]. Les papiers de Truguet contiennent des rapports sur les levées de cartes marines et des observations astronomiques, mais parmi ces documents se trouvent douze inscriptions grecques et latines de la région de la Troade et de l'Hellespont copiées par lui-même. La plupart de ces inscriptions ont été publiées par Le Chevalier, Le Bas, et reprises dans les CIG II et CIL III[2]. Le texte mentionnant Gavras y figure (cf. fig. 1).

La contribution du fac-similé de Truguet[3] consiste surtout dans la mention de détails sur le lieu de la trouvaille de la pierre et moins dans la transcription puisque le texte épigraphique est aujourd'hui bien conservé au Musée du Louvre (cf. fig. 2 ; MA 3051). Le texte accompagnant le fac-similé de Truguet est le suivant : « Inscription d'un autel couché et enchassé dans une muraille dans la maison d'un turc de Kemallhy village au pied du mont Ida. Cet autel a 34 pouces de hauteur sur 22 pouces en quarré ; il est un peu écorné par en haut de deux côtés, de sorte qu'il manque peut-être une ou deux lettres au commencement de la première ligne, 4 à 5 à la fin, et deux à la fin de la seconde ; le reste est bien entier, bien conservé, les lettres sont nettes la copie est aussi très exacte, il n'y manque aucun accent. »

Le village de Kémalli au Nord-Est et proche d'Alexandria Troas est donc le lieu de provenance de la pierre qui portait les deux textes épigraphiques. Ceux qui ont visité et décrit le village, en particulier Chandler, Newton, Schliemann, Reinach et Cook ont noté l'abondance de pièces de marbre gravées qu'ils ont vues à l'entrée de Kémalli et dans le village, et ils sont tous d'avis que ce riche matériel épigraphique provenait d'Alexandria Troas[4]. « On trouve dans les anciens cimetières une foule de fragments d'inscriptions grecques et latines et nous vîmes plus de marbres dans les environs de ce petit village qu'à Troas même », notait

1. N° des cotes : 3jj 225, 226. Sur la participation et l'œuvre de Truguet, cf. J. B. Le Chevalier, *Voyage de la Troade fait dans les années 1785 et 1786*, 3e éd., t. I, Paris 1802, p. 256-7, 269. M. G. A. F. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. II, Paris 1809, p. 11 et surtout l'excellent travail de J. M. Cook, *The Troad. An Archaeological Study*, Oxford 1973, p. 47 (chapitre consacré aux voyageurs et cartes de la Troade : p. 14-51. Nouvelles inscriptions, par G. A. Bean : p. 395-418).

2. Nous comptons présenter prochainement le dossier complet. Pour le moment notons que pour les inscriptions dont Truguet donne le fac-similé, mentionne le village et le site où elles ont été vues par lui, et donne parfois les mesures, les villages de provenance sont : Kémalli, Bergas, Escuptcha, le château du canal des Dardanelles, Cangrely, Yenikoi (Yeni-Şehir), Eskistamboul (Alexandria Troas), Ténédos.

3. Truguet fait d'abord le brouillon des inscriptions sans commentaire, puis il recopie les inscriptions avec un bref texte accompagnant le fac-similé.

4. Cf. J. M. Cook, *o.c.*, p. 201, 209-210.

Chandler[1]. Pourtant aucun voyageur n'a signalé des inscriptions ou des restes byzantins et Cook qui visita la région en 1960 écrit : « bien que Alexandria Troas fût le siège d'un évêché il n'y a pas de traces de l'époque byzantine et rien de plus tardif que du protochrétien »[2]. Truguet est donc le seul à avoir vu à Kémalli une inscription byzantine dont il prit soin de transcrire le texte. Le même Truguet a parlé de la mosquée de Kémalli dont il écrit qu'elle fut bâtie quatre ans avant la prise de Constantinople. Sur la mosquée, Truguet a vu et copié une inscription en caractères grecs dont le contenu est indéchiffrable[3].

Nous pouvons ainsi dire que si l'autel portant le texte sur Mélanippe fut apporté d'Alexandria Troas, on ne sait pas où il fut placé et gravé au début du XIVe s. pour annoncer le contrat de vente de la vigne et la donation de la somme par Gavras au couvent anonyme. Il est en tout cas très probable que cette possession terrienne du couvent n'était pas loin de Kémalli. Manuel Ducas Comnène Gavras devait vivre dans la région de Troade. Il ne nous est pas connu par d'autres sources et nous sommes en difficulté pour l'identifier avec un des Gavras mentionnés à cette époque. Le surnom « *skoulikas* » a été interprété par Hase[4] comme titre militaire et traduit en français par « chef de gardes », du mot σκοῦλκαι (excubiae, vigiliae = troupes de reconnaissance). Pourtant il nous semble impossible d'accepter cette interprétation puisque celui qui appartient à la « σκοῦλκα » est appelé « σκουλκάτωρ ». Il nous paraît plus probable de voir dans l'appellation « σκουλικᾶς » celui qui s'occupe de l'élevage des vers à soie. Peut-être serait-il possible de l'identifier avec un des frères du fameux Michel Gavras (ca. 1290-après 1350) dont nous possédons le corpus des lettres et qui mentionne dans sa correspondance un de ses frères qui reste anonyme ? La difficulté qui provient de l'addition des noms Ducas Comnène pourrait être expliquée par le fait que notre Gavras aurait acquis ces noms par alliance. Par des lettres adressées par Michel Gavras à l'empereur, à Théodore Xanthopoulos, à Jean Cantacuzène et à Démétrius Kéraméas, nous apprenons que

1. Cité par A. REINACH, Voyage épigraphique en Troade et en Éolide, *Revue Épigraphique*, t. I, 1913, p. 313 n. 1.

2. J. M. COOK, *o.c.*, p. 202.

3. Cette inscription a été signalée aussi par CHANDLER : « au-dessus de la porte sont gravés des caractères grecs, mais tellement compliqués que je ne pus ni les copier ni les déchiffrer » : REINACH, *o.c.*, p. 314. Mis à part les deux inscriptions grecques, Truguet copia à Kémalli deux inscriptions latines (= *CIL* III, nos 381, 382).

4. F. DE CLARAC, *o.c.*, p. LXV.

son frère qui possédait une métairie fut fait prisonnier parce qu'il avait quitté son poste militaire ; il écrit donc pour solliciter la mise en liberté de celui-ci[1]. En conclusion nous pouvons dire que, s'il n'est pas facile d'identifier Gavras, nous sommes sûrs qu'il vivait en Troade et non à Mistra.

Anne AVRAMÉA.

1. G. FATOUROS, *o.c.*, nos 369, 371, 386, 396.

# KORDOLEÔN ET MANTAIA (1467-1476)

## Essai de géographie historique

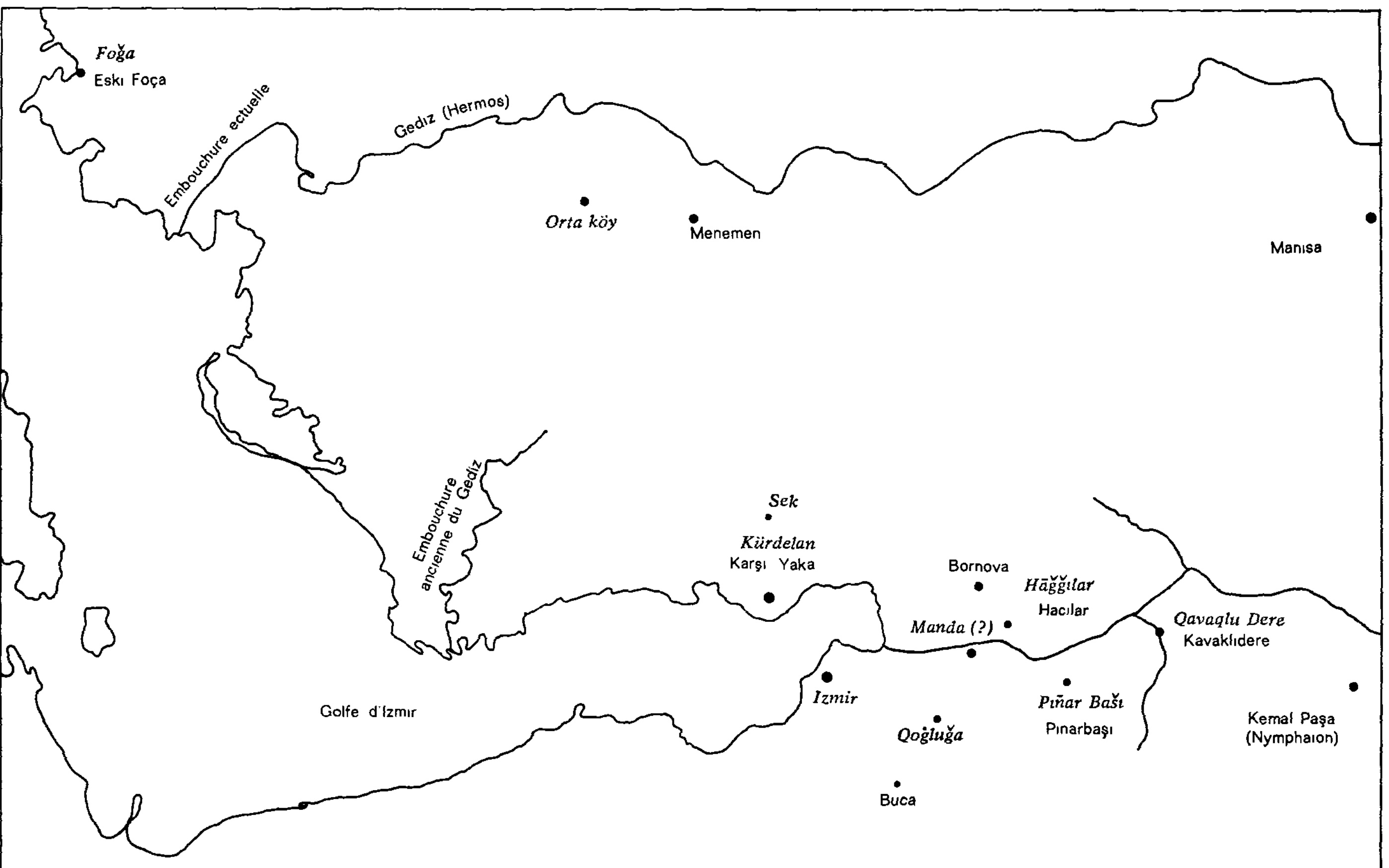
A maintes reprises les registres de recensement conservés aux Archives d'Istanbul et d'Ankara se sont avérés une source précieuse pour connaître le monde ottoman. Ils nous fournissent en effet des données de nature fiscale, démographique et institutionnelle qu'on cherchera en vain dans les sources narratives. Mais si de nombreux travaux ont vu le jour dans les domaines mentionnés ci-dessus, en revanche très peu de chercheurs ont reconnu leur utilité pour la géographie historique[1]. De plus, les travaux qui ont été accomplis dans cette discipline ne remontent pas au-delà de la période ottomane. Or les quelques sondages que nous avons faits, montrent que les registres de recensement conservent maint toponyme disparu de nos cartes[2]. Ils permettent par un certain nombre de recoupements de localiser des sites parfois fort anciens dont les noms ne nous sont parvenus qu'à travers des textes littéraires de tout genre. Les lignes qui suivent essaieront de montrer les services que peut rendre cette documentation nouvelle aux études byzantines, particulièrement dans le domaine de la géographie historique.

En feuilletant les registres de recensement de la province d'Aydın, notre attention a été attirée par deux localités, Kordoleôn et

1. Citons à titre d'exemple : W.-D. Hütteroth, *Ländliche Siedlungen im südlichen Inneranatolien in den letzten vierhundert Jahren*, Göttingen, 1968 ; W.-D. Ḫütteroth, K. Abdulfattah, *Historical Geography of Palestine, Transjordan and Southern Syria in the Late 16th Century*, Erlangen, 1977 ; A. Cohen, B. Lewis, *Population and Revenue in the Towns of Palestine in the Sixteenth Century*, Princeton, 1978.

2. Irène Beldiceanu-Steinherr, Charsianon Kastron/Qal'e-i Ḫarsanōs, dans *Byzantion*, t. LI, Bruxelles, 1981 (sous presse).

Carte de la région de Kürdelan et Manda




Les toponymes en italique sont mentionnés dans le MM 232 et le TT 8.

Mantaia. On rétorquera que la localisation de Kordoleôn ne pose aucun problème ; quant à Mantaia, elle ne se trouve certes plus sur nos cartes, mais on peut deviner à peu près son emplacement. Le but de notre étude n'est pas de revenir entièrement sur l'acquis, mais d'apporter un certain nombre de précisions.

Avant de présenter la documentation dont nous disposons, passons rapidement en revue l'époque qui précède l'incorporation de la région susdite à l'État ottoman. C'est à la conquête de Constantinople par les Latins que la région de Smyrne doit son essor dans la première moitié du XIIIe siècle. En effet, Jean Vatatzès transfère la cour à Nymphaion et fait de nombreux efforts pour développer la vie économique et spirituelle[1]. La période de prospérité et de paix est cependant de courte durée. Réinstallés à Constantinople, les empereurs se détournent de cette partie de l'Asie Mineure soumise de plus en plus à la poussée turque. Les quelques essais pour endiguer l'avance turque s'avèrent autant d'échecs[2]. Peu après 1307 mais avant 1318, toute la région passe aux mains des Turcs à l'exception de Philadelphie[3]. Izmir devient une partie de la principauté d'Aydın, tandis qu'au nord s'installe la principauté de Ṣaruḫan[4]. En 1344, les Latins occupent le château fort du port[5], mais les choses en restent là. C'est au tournant du XVe siècle que les événements se précipitent. Conquête d'Aydın, de Ṣaruḫan et de Philadelphie dès l'avènement au trône de Bāyezīd Ier[6] mise à sac d'Izmir par Timur après la bataille d'Ankara (1402) et

1. Hélène AHRWEILER, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317) particulièrement au XIIIe siècle, dans *Travaux et mémoires (Centre de Recherches d'Histoire et Civilisation Byzantines)*, t. I, Paris, 1965, p. 42-44 ; sur les couvents p. 94-99.

2. P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur « La geste d'Umur Pacha »*, Paris, 1957, p. 14-18 ; P. SCHREINER, Zur Geschichte Philadelphias im 14. Jahrhundert (1293-1390), dans *Orientalia Christiana Periodica*, t. XXXV/2, Rome, 1969, p. 375-404.

3. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 47-50 ; Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, p. 10.

4. Sur ces principautés voir : Irène MELIKOFF-SAYAR, *Le destān d'Umūr Pacha*, Paris, 1954 ; P. LEMERLE, *op. cit.* ; H. AKIN, *Aydınoğulları tarihi hakkında bir araştırma*² (Recherches sur l'histoire de l'émirat d'Aydın), Ankara, 1968 ; I. H. UZUNÇARŞILI, *Anadolu beylikleri ve Akkoyunlu, Karakoyunlu devletleri*² (Les émirats anatoliens et les états du Mouton Blanc et du Mouton Noir), Ankara, 1969, p. 104-120 (Aydın), p. 84-91 (Ṣaruḫan) ; M. Ç. ULUÇAY, *Saruhanoğulları ve eserlerine dair vesikalar* (Documents concernant l'émirat de Ṣaruḫan et leurs œuvres), 2 vols, Istanbul, 1940-1946.

5. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 180-203.

6. I. H. UZUNÇARŞILI, *op. cit.*, p. 113 (Aydın), p. 88 (Ṣaruḫan) ; P. WITTEK, *Das Fürstentum Mentesche*², Amsterdam, 1967, p. 77-83 ; sur Philadelphie : P. SCHREINER, *art. cit.*

délogement des Latins[1] ; réinstallation des anciennes dynasties pour une courte période et l'épisode du maître d'Izmir, Ğüneyd, personnage à la vie agitée qui fut vaincu finalement par Murād II et exécuté en 829 (1425/26)[2]. Le premier registre dont nous disposons ne date cependant que de 1467. Cent-cinquante ans séparent donc la source la plus ancienne dont nous disposons, de l'installation des Turcs dans la région.

Notre étude s'appuie sur deux registres conservés à Istanbul aux Archives de la Présidence du Conseil. Le premier se trouve dans le fonds *Maliyeden Müdevver* (registres transmis du ministère des finances) et porte le *n*° *232* (cité dorénavant *MM 232*). Il date de 1467[3]. Le second appartient au fonds *Tapu ve Tahrir Defterleri* (registres de cadastre et de recensement) et porte le *n*° *8* (cité dorénavant *TT 8*). Bien qu'il ne soit pas daté, il ne fait aucun doute qu'il fut rédigé autour de l'année 1476[4].

Dans les deux registres Kordoleôn et Mantaia font partie des domaines du sultan ; c'était à l'époque Meḥmed II, le Conquérant de Constantinople. Le premier toponyme est transcrit Kürdelan (ou Gürdelan — l'écriture arabe permet malheureusement plusieurs lectures —), le second Manda. On y reconnaît aisément les formes byzantines. Bien que qualifié de *qariye*, Kürdelan et Manda ne se présentent pas comme de simples villages. Chacun est le chef-lieu d'un district auquel se rattachent d'autres localités[5]. Ainsi Orta Köy[6], Sek (prononcé peut-être Sag ou Seki)[7], Ṭaġlu[8] et la madrague de Phocée[9] — mais non pas Phocée elle-même — dépendent de

1. Marie-Mathilde Alexandrescu-Dersca, *La campagne de Timur en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942, p. 87-90 ; P. Lemerle, *op. cit.*, p. 42.

2. P. Wittek, *op. cit.*, p. 95-99, 102, 103 ; I. H. Uzunçarşılı, *op. cit.*, p. 114-115 ; H. Akin, *op. cit.*, p. 78-83. Les deux auteurs ne tiennent pas compte des pages que Wittek a consacrées à Ğüneyd ; à utiliser avec précaution.

3. En tête du chapitre qui introduit les domaines de Kürdelan et Manda est inscrite la date du 26 *ğemāẕī'l-evvel* de l'année 871 de l'hédjire (3 janv. 1467). Cf. M. A. Cook, *Population Pressure in Rural Anatolia*, 1450-1600, Londres, 1972, p. 47.

4. M. A. Cook, *op. cit.*, p. 48. Étant donné que le troisième recensement du règne de Meḥmed II fut réalisé aux environs de 1476, le *TT 8* doit dater de la même époque. Cf. la liste des recenseurs : Irène Beldiceanu-Steinherr, N. Beldiceanu, Règlement ottoman concernant le recensement (première moitié du xvi[e] siècle), dans *Südost-Forschungen*, t. XXXVII, Munich, 1978, p. 33, n[os] 46, 50.

5. District de Kürdelan ; *MM 232*, p. 306-313 ; *TT 8*, p. 528-531 ; district de Manda : *MM 232*, p. 313-327 ; *TT 8*, p. 532-542.

6. *MM 232*, p. 307-308, *TT 8*, p. 529 ; sur la localisation cf. *infra*, p. 47 n. 8.

7. *MM 232*, p. 308-310, *TT 8*, p. 529-530 ; sur la localisation cf. *infra*, p. 47 n. 9.

8. *MM 232*, p. 311-312, *TT 8*, p. 530-531.

9. *MM 232*, p. 312.

Kürdelan, tandis que Ḥamīdlü[1], Qoğluğa[2], Ḥāğğılar[3] et Pıñar Bašı[4] dépendent de Manda. Notons toutefois que le recenseur n'emploie aucun terme propre au langage administratif ottoman pour désigner cette subdivision territoriale. Pourtant il est clair qu'il considère l'ensemble comme un district. En effet, contrairement aux habitudes de la chancellerie ottomane, la production n'est pas inscrite après chaque village, mais à la fin du district[5]. Il est donc légitime de se demander, si nous n'avons pas ici la survivance de l'ancienne *enoria* byzantine[6]. Si cette hypothèse s'avère correcte — nous laissons aux byzantinistes le soin de confronter leurs sources avec les nôtres, — on pourrait connaître d'une façon plus précise les limites des anciennes subdivisions ecclésiastiques.

Prenons d'abord le district de Kürdelan. Sur trois localités, seule une est inconnue. Kordoleôn/Kürdelan, devenu par la suite Cordélio, est le Karşı Yaka d'aujourd'hui[7]. Orta Köy se trouve à 4 km à l'ouest de Menemen[8]. Étant donné qu'il s'agit d'un nom très répandu, une certaine prudence s'impose cependant. Quant à Sek, la localité ne figure plus sur les cartes récentes, mais se trouve sur les cartes anciennes. Elle est située à environ 5 km au nord de Karşı Yaka, à peu près à la hauteur de Çığlı, mais à l'est de cette localité[9]. La madrague de Phocée était certainement au sud de cette ville. N'oublions pas qu'à l'époque le Menemen se déversait directement dans le golfe d'Izmir.

En ce qui concerne le district de Manda, le site du chef-lieu même est inconnu, mais sur les cinq villages qui s'y rattachent,

1. *MM 232* p. 318-319 ; *TT 8*, p. 538.

2. *MM 232*, p. 322, *TT 8*, p. 539 ; sur la localisation cf. *infra*, p. 48 n. 1.

3. *MM 232*, p. 323-324 ; *TT 8*, p. 536 ; sur la localisation cf. *infra*, p. 48 n. 2.

4. *MM 232*, p. 324-326 ; *TT 8*, p. 537 ; sur la localisation cf. *infra*, p. 48 n. 3.

5. District de Kürdelan : *MM 232*, p. 312-313 ; *TT 8*, p. 531 ; district de Manda : *MM 232*, p. 327 ; *TT 8*, p. 542.

6. Sur les *enoriai* de Kordoleôn et Mantaia : Hélène AHRWEILER, *art. cit.*, p. 59-61.

7. Village situé sur la rive septentrionale du golfe de Smyrne : A. M. FONTRIER, Le monastère de Lembos près de Smyrne et ses possessions au XIIIe siècle, dans *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XVIe année, Paris, 1892, carte ; Hélène AHRWEILER, *art. cit.*, p. 60-61.

8. *Carte de la Turquie 1/200 000* publiée par la *Direction Générale de Cartographie*, Ankara, 1946, feuille Izmir, Ii/8.

9. Nous ignorons la prononciation de ce toponyme écrit seulement avec deux consonnes. Les cartes donnent des prononciations différentes : H. KIEPERT, *Specialkarte vom westlichen Kleinasien*, Berlin, 1890 (Saghkiöi) ; Z. KHANZADIAN, *Atlas de géographie économique de Turquie*, Paris, 1924, pl. 15 (Saki Keui).

trois sont portés sur les cartes, à savoir Qoġluġa[1], Ḥāğğılar[2] et Pıñar Bašı[3]. Le *TT 8* nous livre d'autres détails qui permettent de tracer les limites du district. En notant les droits sur les moulins, il mentionne le moulin de Qavaqlu Dere[4]. Il s'agit donc soit du village, soit du cours d'eau de même nom qui passe par cette localité[5]. Nous savons en outre que le district comprenait une région montagneuse, car le recenseur enregistre les revenus qui en proviennent, sans en préciser toutefois la nature[6]. *TT 8* cite également la montagne Rouge (Qızıl Ṭaġ)[7], mais nous ignorons où il faut la chercher. Quant à Manda même, l'agglomération ne pouvait être située que dans la plaine. Le recenseur précise en effet, que le canal qui servait à l'irrigation des rizières se trouvait dans les limites du village[8]. Ḥamīdlü dont on ne connaît pas non plus l'emplacement, devait être situé également dans la plaine, puisqu'il comptait en 1476 dix pelleteurs *(kürekği)*[9], paysans spécialisés dans la riziculture[10]. Ḥāğğılar ne comprenant que deux pelleteurs[11], la terre devait y être moins propice à cette culture. Tous ces détails mènent à la conclusion que Manda devait se trouver en aval du cours d'eau qui se déverse dans le golfe d'Izmir. Si on compare ces données avec la carte que Fontrier a dressée de la région à propos des biens du monastère de Lembos[12], on constate qu'au moins à l'époque ottomane ces deux districts étaient plus étendus. Kürdelan englobait au nord la madrague de Phocée, tandis que Manda comprenait à l'est non seulement Pıñar Bašı et Ḥāğğılar, mais également Qavaqlu Dere.

Le district de Kürdelan comptait, en 1467, 170 unités fiscales et

1. Qoġluġa ne se trouve plus sur les cartes d'aujourd'hui ; le village figure sur la carte dessinée par Fontrier à mi-chemin entre Buca (Boudja) et Işıklar (Ichiklar) : A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte (Kokloudja).

2. Aujourd'hui Hacılar, *carte de la Turquie 1/200 000*, feuille Manisa Ik/11 ; cf. A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte (Hadjilar).

3. Aujourd'hui Pınarbaşı. Le toponyme signifie tête de source : *Carte de la Turquie 1/200 000*, feuille Manisa Ik/11 ; A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte (Bounarbachi).

4. *TT 8*, p. 542.

5. Village et cours d'eau de même nom existent de nos jours : *Carte de la Turquie 1/200 000*, feuille Manisa Ik/11 ; cf. A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte (Kavaklidéré).

6. *TT 8*, p. 542.

7. *TT 8*, p. 542. Il ne peut pas s'agir du Qızıl Taġ au sud-ouest d'Izmir qu'on trouve également sur la carte de Piri Reis : P. Lemerle, *op. cit.*, pl. I ; cf. A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte (Kızıl Dagh).

8. *TT 8*, p. 542.

9. *TT 8*, p. 538.

10. Cf. N. Beldiceanu, Irène Beldiceanu-Steinherr, Riziculture dans l'empire ottoman (xiv^e^-xv^e^ siècle), dans *Turcica*, t. IX/2-X, Paris-Strasbourg, 1978, p. 9-28.

11. *TT 8*, p. 536.

12. A. M. Fontrier, *art. cit.*, carte.

en 1476, 206 unités fiscales, célibataires et familles confondus[1]. Quant à Manda, le registre recense 440 unités fiscales en 1467 et 668 en 1476. Les deux régions étaient très riches. Le lecteur trouvera ci-dessous deux tableaux. Le premier réunit les revenus fiscaux du district de Kürdelan et le second ceux de Manda. Viennent d'abord les produits agricoles classés par variétés. Dans les deux colonnes qui suivent sont inscrites les données du *MM 232* qui date de 1467. La première contient le revenu fiscal exprimé en aspres, la seconde, l'unité de mesure et le prix par unité, toujours en aspres. Suivent les données du *TT 8* qui date de 1476. On y trouve également le montant du revenu fiscal en aspres et à côté l'unité de mesure et le prix par unité. Étant donné que nous ne connaissons pas la contrevaleur de ces mesures dans le système métrique — chaque province avait ses propres mesures — nous nous sommes abstenue de toute spéculation. Le recenseur ne donne d'ailleurs pas pour tous les produits l'unité de mesure[2]. La dernière colonne montre l'augmentation ou la diminution des revenus fiscaux par rapport au *MM 232*. La partie inférieure du tableau contient les divers droits. Le droit de tenure a été calculé à partir de la liste des contribuables, car les recenseurs se trompent constamment dans les additions et multiplications, surtout celui du *MM 232*. Ce chiffre ne prétend pas être rigoureusement exact. Nous ignorons malheureusement le montant du droit de tenure de quelques cas plutôt exceptionnels : quatre veuves, un éleveur de moutons possédant une tenure et un autre possédant une vigne.

En ce qui concerne l'imposition, il faut noter les règles suivantes : on prélevait un huitième sur les céréales[3] et un dixième sur le reste[4] à l'exception du riz soumis à un régime particulier. En effet, dans la province d'Aydın, on divisait la récolte en trois parts après avoir prélevé la semence. Une part revenait aux riziculteurs et deux parts aux domaines[5]. Pour ce qui est de la réserve, on prélevait la moitié de la production lorsqu'il s'agissait de céréales et un

1. Nous avons calculé le nombre des unités fiscales en comptant un a un les contribuables. L'expérience montre en effet, que les totaux donnés par les recenseurs contiennent souvent des erreurs de calcul. En ce qui concerne les différents types d'unités fiscales, nous espérons y revenir dans un travail ultérieur.

2. Nous savons par d'autres passages que le coton était mesuré par *vuqiyye* et qu'un *vuqiyye* de coton valait 1 aspre : *MM 232*, p. 249, 255.

3. N. Beldiceanu, *Code de lois coutumières de Mehmed II : Kitāb-i qavānīn-i ʿörfiyye-i ʿoṣmānī*, Wiesbaden, 1967, fol. 27 v° ; H. Akin, *op. cit.*, p. 204.

4. N. Beldiceanu, *op. cit.*, fol. 27 v°; H. Akin, *op. cit.*, p. 205. Sur le raisiné on percevait cependant 1 aspre sur 15 aspres : H. Akin, *op. cit.*, p. 205.

5. *TT 8*, village de Češme ; sur le microfilm la pagination n'est pas lisible.

TABLEAU n° I

REVENUS FISCAUX DE LA RÉGION DE KÜRDELAN EN 1467 et 1476

| | | | *MM 232* | | *TT 8* | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | Total | Prix par unité | Total | Prix par unité | % |
| Produits agricoles | Céréales | blé | 4 000 | 30 par kile | 2 880 | 30 par kile | — 28 % |
| | | orge | 2 000 | 16 par kile | 1 600 | 16 par kile | — 20 % |
| | | millet | | | 30 | 15 par kile | |
| | Fibres textiles | coton | 1 200 | 1 par vuqiyye | 400 | | — 60 % |
| | Fruits frais et secs | amandes et raisiné | | | 200 | | |
| | | figues | | | 420 | 60 par kile | |
| | | raisins secs | 11 000 | | 16 800* | 75 par kile | + 58 % |
| | | | | | 680+ | 85 par kile | |
| | Légumes frais et secs | oignons | | | 32 | | |
| | | pois chiches | | | 32 | | |
| | | potagers | | | 50 | | |
| | Plantes fourragères | vesce | | | 100 | 20 par kile | |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Droits occasionnels | 2 000 | | 2 000 | | 0 % |
| Droits de tenure | 2 884 | | 3 584° | | + 24 % |
| Monastère | 3 | | 400 | | |
| Moutons (droit) | 1 000 | 1 par 2 moutons | 1 750 | 1 par 2 moutons | + 75 % |
| Ruches (dîme) | 100 | | 100 | | 0 % |
| Tenure (réserve) | | | 240 | | |
| TOTAL | 24 187 | | 31 298 | | + 29 % |

Légende :

* raisins noirs secs.
+ raisins rozaqi.
° chiffre arrondi à l'unité.

Légende du tableau 2 :

+ la dîme sur les olives est incluse dans la dîme sur les ruches.
++ le chiffre comprend la dîme sur les olives.
* la dîme sur les potagers comprend la dîme sur la vesce.
** la dîme sur la vesce est inclue dans la dîme sur les potagers.

TABLEAU n° II

REVENUS FISCAUX DE LA RÉGION DE MANDA EN 1467 ET 1476

| | | | *MM 232* | | *TT 8* | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | Total | Prix par unité | Total | Prix par unité | % |
| Produits agricoles | Céréales | blé | 6 000 | 30 par kile | 6 330 | 30 par kile | + 50 % |
| | | orge | | 16 par kile | 2 684 | 16 par kile | |
| | | millet | | | 15 | 15 par kile | |
| | | réserve | | | 3 060 | | |
| | | riz | 3 000 | | 10 000 | | + 233 % |
| | Fibres textiles | coton | 1 000 | 1 par vuqiyye | 6 250 | | + 525 % |
| | Fruits frais et secs | abricots et poires | 20 000 | | 200 | | 0 % |
| | | figues | | | 20 000 | | |
| | | raisins | | | | | |
| | | noix | + | | 80 | | |
| | | olives | | | 15 | | |
| | | oranges amères | | | 180 | | |
| | | vigne (dîme) | | | 200 | | |
| | | vigne (réserve) | | | 975 | | |
| | Légumes frais et secs | faséoles | | | 100 | | |
| | | oignons | | | 200 | | |
| | | pois chiches | | | 16 | 32 par kile | |
| | | potagers | 400* | | 200 | | |
| | Plantes fourragères | fourrage | | | 3 000 | | |
| | | trèfle | | | 100 | | |
| | | vesce | ** | | 200 | 20 par kile | |
| Produit de la montagne (dîme) | | | | | 450 | | |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Droits occasionnels | 2 000 | | 5 000 | | + 25 % |
| et amendes | 2 000 | | | | |
| Droit de tenure | 4 508 | | 9 386 | | +108 % |
| Moulins (affermage) | 10 000 | | 7 000 | | — 30 % |
| Moulins (droit) | 260 | | 1 530 | | +488 % |
| Moutons (droit) | 3 000 | | 4 000 | | + 33 % |
| Ruches (dîme) | 600++ | | 42 | | |
| Ruches (droit) | | | 1 800 | | |
| Divers revenus d'Uzun Quyu | | | 1 333 | | |
| Divers revenus de Qızıl Ṭaġ | | | 1 000 | | |
| TOTAL | 52 768 | | 85 346 | | + 61 % |

quart lorsqu'il s'agissait de fruits[1]. Les revenus d'Uzunquyu et de Qızıl Ṭaġ comprennent le loyer des maisons et les amendes dus par les habitants. Le tableau nº II inclut un certain nombre de revenus fiscaux mineurs qui se rapportent à des terrains détenus par des particuliers et que le recenseur a omis dans son tableau.

Les deux tableaux montrent que Kürdelan et Manda étaient spécialisés dans la production des raisins secs dont une variété s'appelait *rozaqi*. A Kürdelan, le revenu fiscal s'élevait à 11 000 aspres en 1467 et à 17 480 aspres en 1476, ce qui donne respectivement 275 et 388 florins[2]. A Manda, le revenu fiscal était de 20 000 aspres et cela aussi bien en 1467 qu'en 1476. Compte tenu de la dévaluation de l'aspre, cette somme correspond respectivement à 500 et 444 florins. Il faut remarquer cependant qu'il n'est pas sûr que le prix des raisins secs ait été ajusté par rapport à la dévaluation de l'aspre, car en ce qui concerne le blé et l'orge, nous constatons que le prix était le même en 1467 et 1476[3]. Nous assistons ici peut-être à un phénomène de surproduction.

Après les raisins et les céréales, c'est le riz qui tient la place la plus importante dans l'économie du district de Manda. La production d'un montant de 4 500 aspres en 1467, s'élève à 15 000 aspres en 1476, la semence non comprise[4]. Vient ensuite le coton dont la culture diminue à Kürdelan, mais fait un bond dans le district de Manda. Ajoutons à cela quelques produits mineurs : abricots, poires, oranges amères, noix, olives, faséoles, pois chiches et plantes fourragères. Ces dernières augmentent considérablement à Manda en 1476. Ce qui surprend, lorsqu'on examine les tableaux, est le fait que de nombreux produits n'apparaissent que dans le recensement de 1476. Il ne faut pas en conclure qu'on ne les cultivait pas en 1467. Ils n'étaient peut-être pas jugés assez importants pour être recensés ou avaient échappé à la perspicacité du recenseur. Les nombreux sondages que nous avons faits montrent que le *MM 232* contient des négligences flagrantes.

L'élevage constituait l'une des richesses de la région. Si on prend en considération qu'on percevait un aspre sur deux moutons[5], cela

1. N. BELDICEANU, *Le timar dans l'État ottoman (début XIVe-début XVIe siècle)*, Wiesbaden, 1980, p. 57 ; H. AKIN, *op. cit.*, p. 203.

2. Une pièce d'or valait 40 aspres en 1462 et 45 aspres en 1477 : N. BELDICEANU, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris, t. I : Actes de Mehmed II et de Bayezid II du ms. fonds turc anc. 39*, Paris-La Haye, 1960, p. 175.

3. Cf. Tableaux nos I et II.

4. Cf. ci-dessus et p. 49 n. 5.

5. N. BELDICEANU, *Code de lois coutumières de Meḥmed II: Kitāb-i qavānīn-i 'örfiyye-i 'osmānī*, Wiesbaden, 1967, fol. 56 vº-57 rº ; H. AKIN, *op. cit.*, p. 206-207.

fait respectivement 2 000 et 3 500 moutons à Kürdelan pour les années 1467 et 1476 et à Manda respectivement 6 000 et 8 000 moutons pour les mêmes années.

En ce qui concerne les moulins, il est frappant que le revenu qui provient de l'affermage diminue d'un recensement à l'autre, tandis que le droit sur les moulins augmente. Cela traduit peut-être le développement de l'initiative privée par rapport à l'entreprise d'État.

Nous avons mentionné plus haut la madrague de Phocée. Le *MM 232* qui date de 1467 précise qu'elle était abandonnée parce que les pêcheurs, tous chrétiens, avaient été déportés à Constantinople[1]. Ce passage est un témoignage de plus de la politique de repeuplement menée par Meḥmed II en faveur de sa nouvelle capitale[2]. Nous assistons cependant aussi au revers de ses mesures parfois arbitraires. Dans le cas de la madrague de Phocée, c'est finalement le sultan lui-même qui est lésé, puisqu'il était le bénéficiaire des revenus.

Nous terminons cette étude par un détail qui intéressera surtout les byzantinistes. Aussi bien le *MM 232* (p. 312) que le *TT 8* (p. 531) mentionnent des revenus provenant d'un monastère situé dans le district de Kürdelan, sans nous donner toutefois son nom. Dans le *MM 232*, le revenu du monastère est groupé avec le revenu provenant des noix et le recenseur a placé en dessous le chiffre 3. Ce chiffre est trop petit pour représenter un revenu quelconque. S'agit-il du nombre de noyers ? Nous sommes en présence d'une des nombreuses négligences dont le *MM 232* fourmille malheureusement. Dans le *TT 8*, le monastère rapporte 400 aspres aux domaines. Chose curieuse, ni le *MM 232*, ni le *TT 8* ne parlent des moines. Si on feuillette les deux registres, on constate qu'il ne reste des chrétiens que dans quelques grandes villes de la province. Partout se manifeste un fort courant d'islamisation. De nombreux contribuables sont soit des renégats — ils sont alors désignés par l'expression fils de ʿAbdullāh, c'est-à-dire l'esclave de Dieu —, soit des esclaves affranchis. En Aydın, contrairement à d'autres régions anatoliennes, la fusion entre la population autochtone et

1. *MM 232*, p. 312.

2. Sur la déportation : Ö. L. BARKAN, Osmanlı imparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak sürgünler (Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'empire ottoman), dans *Iktisat fakültesi mecmuası*, t. XIII, Istanbul, 1953, p. 56-79 ; t. XV, 1-4, Istanbul, 1955, p. 209-237 ; N. BELDICEANU, Irène BELDICEANU-STEINHERR, Déportation et pêche à Kilia entre 1484 et 1508, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. XXXVIII/1, Londres, 1975, p. 40-54.

les nouveaux venus s'est opérée très rapidement, surtout à la campagne.

* * *

Concluons. Les registres de recensement ottomans montrent que Kordoleôn et Mantaia, deux *enoriai* à l'époque byzantine, continuaient à survivre sous forme de district à l'époque ottomane et qu'on peut en connaître les limites grâce à un certain nombre de villages qui s'y rattachaient et qui sont repérables sur les cartes. Il reste à déterminer dans quelle mesure ces limites se superposent à celles de l'époque byzantine. Les registres révèlent en outre que les deux districts étaient très riches en produits agricoles, spécialement en raisins secs, ce qui leur valut d'être incorporés dans les domaines du sultan.

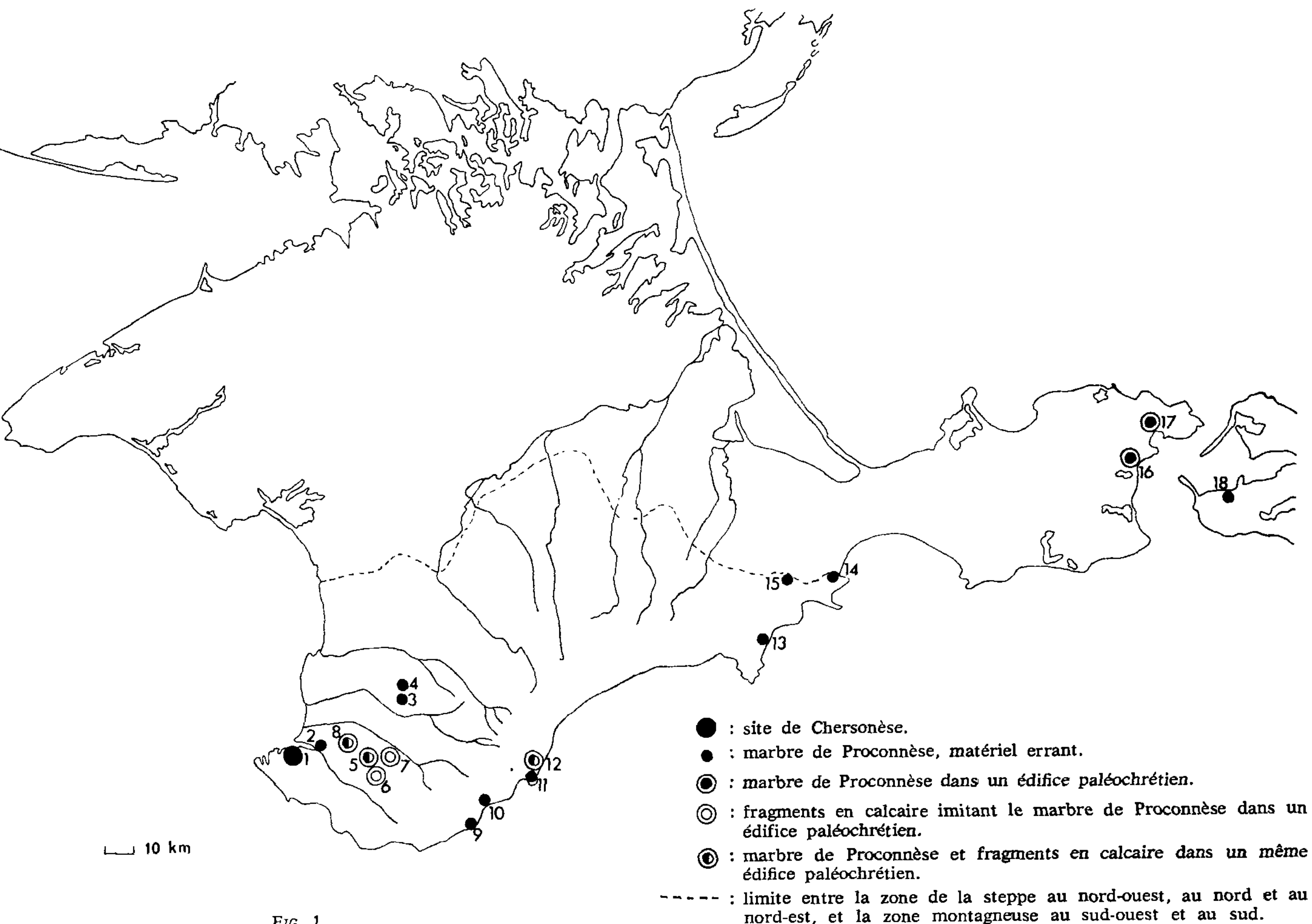
Irène BELDICEANU-STEINHERR.
(CNRS - Paris)

# LA RÉPARTITION DU MARBRE DE PROCONNÈSE EN CRIMÉE À L'ÉPOQUE PALÉOCHRÉTIENNE

L'importance des carrières impériales de Proconnèse et l'exportation massive de leur production à travers tout l'Empire ont été largement mises en évidence, notamment dans des travaux récents[1]. Nos recherches sur l'architecture paléochrétienne de la Crimée nous ont conduite à étudier les nombreux fragments en marbre de Proconnèse mis au jour sur la presqu'île et ceux en calcaire local qui les imitent fidèlement. Ce matériel apporte un témoignage sûr de la présence des Byzantins ou tout du moins de leur influence directe dans cette région. Nous ne prétendons pas dresser ici un inventaire exhaustif de ces fragments. Cependant, il nous paraît utile de les présenter brièvement, site par site, et d'en proposer une carte de répartition (fig. 1), et ce d'autant plus que la Crimée reste un peu à l'écart du domaine d'investigation des archéologues occidentaux[2]. L'examen plus approfondi de quelques exemples particulièrement caractéristiques illustre notre notice.

1. F. W. Deichmann, *Ravenna* (Wiesbaden, 4 volumes, 1958-1976). R. Kautzsch, *Kapitellstudien* (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte) (Berlin, Leipzig, 1936). J. Kramer, *Skulpturen mit Adlerfiguren am Bauten des 5 Jahrhunderts n. chr. in Konstantinopel* (Cologne, 1968). G. Kapitän, The church wreck off Marzamemi, *Archaeology* (avril 1969, vol. 22, nº 2, p. 122-133).

2. La carte ne reflète peut-être pas toujours l'emplacement actuel des fragments mentionnés car les difficultés de circulation en Crimée ne nous ont pas permis, à de rares exceptions près, de faire des vérifications sur le terrain. Notre étude se fonde donc sur un dépouillement systématique des publications et des archives. La consultation du manuscrit de N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma* (au sujet de la datation des basiliques de Crimée), conservé dans les archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (fonds nº 10, dossier nº 3), nous a fourni de précieuses indications. Nous tenons à remercier M. A. Tihanova et A. L. Jakobson de nous avoir permis d'utiliser leur documentation photographique inédite.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
10 km
: site de Chersonèse.
: marbre de Proconnèse, matériel errant.
: marbre de Proconnèse dans un édifice paléochrétien.
: fragments en calcaire imitant le marbre de Proconnèse dans un édifice paléochrétien.
: marbre de Proconnèse et fragments en calcaire dans un même édifice paléochrétien.
: limite entre la zone de la steppe au nord-ouest, au nord et au nord-est, et la zone montagneuse au sud-ouest et au sud.


FIG. 1

Sur la presqu'île d'Héraclée, Chersonèse (point 1 sur la carte, fig. 1) occupe une place privilégiée par le nombre et la variété du matériel retrouvé. Le site, dont les fouilles sont loin d'être achevées, compte pour la période paléochrétienne douze basiliques, trois églises à plan centré et plusieurs *martyria*[1]. Les éléments de décoration architecturale en marbre de Proconnèse (chapiteaux, bases, colonnes, colonnettes, impostes, architraves, corniches, linteaux, plaques de chancel, plaques d'ambon, tables d'autel, etc.) y sont donc abondamment représentés. Ils sont conservés en majeure partie au musée de Chersonèse, mais on en trouve également à l'Ermitage de Leningrad et au musée historique à Moscou[2]. A. L. Jakobson a effectué un catalogue des chapiteaux. Il en a recensé deux cents, presque tous de provenance constantinopolitaine, dont quatre-vingts chapiteaux ioniques à imposte et une trentaine de chapiteaux corinthiens[3].

Nous nous arrêterons en premier lieu sur un chapiteau ionique à imposte (fig. 2), intéressant par la richesse de son ornementation, et qui s'inscrit dans une série assez limitée, caractérisée par la juxtaposition d'acanthe épineuse et d'acanthe finement dentelée. Bien que l'exemplaire choisi soit très abîmé, on distingue aisément les différents éléments du décor[4]. La partie ionique offre, entre les deux volutes, des palmettes posées sur un rang de perles. Sur le petit côté de l'imposte, les angles sont marqués par une feuille d'acanthe finement dentelée. Elle côtoie l'acanthe épineuse qui encadre le motif central. Celui-ci a disparu sur notre chapiteau,

1. Voir en particulier D. V. Ajnalov, Razvaliny Hersonesa (les ruines de Chersonèse), *Pamjatniki Hristianskogo Hersonesa*, vyp. 1 (Chersonèse chrétien, tome I) (M., 1905) et A. L. Jakobson, Rannesrednevekovyj Hersones (Chersonèse à la haute époque médiévale), *M.I.A.* (1959, n° 63).

2. On connaît également quelques fragments de marbre provenant de Chersonèse au musée d'Odessa. Voir en particulier une photographie conservée dans les archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (n° d'inventaire 88926) qui montre une plaque d'ambon décorée d'un mouton. Du marbre de Proconnèse est attesté à Sainte-Sophie de Kiev. Il proviendrait de Chersonèse d'où il aurait été emmené au xe s. par Vladimir. Voir V. G. Pucko, Rannevizantijskij rel'ef v Sofii Kievskoj (une sculpture protobyzantine à Sainte-Sophie de Kiev), *K.S.I.A.* (1980, n° 160, p. 107-110).

3. A. L. Jakobson, Rannesrednevekovyj Hersones, *op. cit.*, pp. 130-152. A. L. Jakobson, Vizantijskaja kapitel' VI v. iz Hersonesa (un chapiteau byzantin du vie s. à Chersonèse), *Sbornik rabot studentov fakul'teta istorii, jazyka i material'noj kul'tury L.G.U.* (recueil des travaux des étudiants de la faculté d'histoire, de langue et de culture matérielle du L.G.U.) (mai 1929, p. 24-27).

4. Notre fig. 2 est une photographie conservée dans les archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (n° d'inventaire 51186). Ce chapiteau a été publié par N. V. Izmajlova, Vizantijskaja kapitel' v Hersonesskom muzee (un chapiteau byzantin au musée de Chersonèse), *S.K.* (1927, t. I, p. 121-125, voir fig. 4 a et 4 b, pl. VII) et par A. L. Jakobson, Rannesredenevekovyj Hersones, *op. cit.*, fig. 50 (3 et 4) et p. 141-142. Il est conservé au musée historique à Moscou.

mais on doit sans doute restituer une sorte de médaillon végétal en relief, renfermant peut-être une croix[1]. L'abaque est décoré d'une suite de vrilles. Le prototype de ce chapiteau existe à Istanbul, à Saint-Jean de Stoudios[2]. On trouve également d'autres exemples très proches, toujours à Istanbul, dans l'église de Sainte-Marie Panachrantos (Fenari Isa Camii)[3], à Saint-Marc de Venise[4], à Saint-Demetrius[5] et à Sainte-Sophie de Thessalonique[6]. A Chersonèse même, on a mis au jour trois autres chapiteaux de la même variante à l'occasion des fouilles de la basilique dite Uvarov, la plus importante de la ville[7].

Sur sept chapiteaux composites retrouvés à Chersonèse, trois beaux exemples proviennent de la basilique fouillée en 1935 par G. D. Belov[8]. Nous examinerons rapidement l'un d'entre eux

1. Voir par exemple les chapiteaux ioniques à imposte de Saint-Marc de Venise dans F. ONGANIA, *Dettagli di altari, monumenti, scultura ecc. della basilica di San Marco in Venezia* (Venise, 1881, t. V, pl. 119, fig. C5 et pl. 223, fig. E3).

2. Il s'agit d'un chapiteau de pilastre, la partie ionique est absente. Mais on retrouve la même composition que sur le chapiteau de Chersonèse : des feuilles d'acanthe finement dentelée aux angles et des feuilles d'acanthe épineuse vers le centre. Voir O. WULFF, *Altchristliche und Byzantinische Kunst* (Berlin, 1918, fig. 258, p. 272). Un exemplaire identique à celui de Saint-Jean de Stoudios est mentionné à Izmit. Voir P. D. POGODIN et O. WULFF, Nikomedija, istoriko-arheologičeskij očerk (Nicomédie, étude historique et archéologique), *I.R.A.I.K.* (1897, t. II, en particulier p. 172-174 et fig. 7).

3. R. KAUTZSCH, *Kapitellstudien, op. cit.*, fig. 549 et p. 170.

4. F. ONGANIA, *Dettagli di altari..., op. cit.*, voir également pl. 193, fig. B 1.

5. G. SOTIRIOU, *La basilique de Saint-Demetrius à Thessalonique* (Athènes, 1952, pl. 42 b et p. 168).

6. M. KALLIGAS, *Die Hagia Sophia von Thessalonike* (Würzburg, 1935, pl. VI, fig. 11). Fikret K. Yegül, dans un article consacré aux chapiteaux de Sardes, retrace l'évolution générale du chapiteau ionique à imposte byzantin. Voir : Early byzantine capitals from Sardis. A study on the Ionic Impost type, *D.O.P.* (1974, n° 28, p. 265-274). Il sépare les chapiteaux que nous venons de voir, avec des feuilles d'acanthe finement dentelée, des chapiteaux qui montrent uniquement une acanthe épineuse. Selon lui, les seconds, plus simples, moins élaborés seraient plus anciens que les premiers. A notre avis, cette distinction ne se justifie peut-être pas puisque les deux types de chapiteaux, à l'épannelage très proche, sont connus sur les mêmes sites, par exemple à Saint-Jean de Stoudios (voir Fikret K. Yegül, fig. 21 et notre note n° 2, p. 56). Aussi apparaissent-ils sans doute à la même époque.

7. N. V. IZMAJLOVA, Vizantijskaja kapitel'..., *op. cit.*, p. 122. Un chapiteau semblable provient du site de Parténit, sur la côte sud de la Crimée (voir notre point 12 sur la carte).

8. Ces trois chapiteaux sont presque identiques. Ils ne présentent de différences que dans le détail de leur exécution (ainsi, sur l'un d'entre eux, les nervures des feuilles du calathos sont-elles soulignées par des trous de trépan). Un quatrième chapiteau composite a été mis au jour en 1936, non loin de la basilique « 1935 ». Il faut sans doute l'attribuer à ce même édifice. Voir G. D. BELOV, *Otčët o raskopkah Hersonesa za 1935-1936 gg.* (rapport des fouilles à Chersonèse en 1935-1936) (Sébastopol, 1938, voir p. 80-85 et p. 300).

(fig. 3)[1]. L'astragale est formée de feuilles obliques descendantes. Sur la couronne supérieure du calathos, un pourtour de lobes supplémentaires ourle les huit feuilles dentelées. Un enroulement végétal décore la tranche des volutes et, entre les volutes, se tend une collerette de palmettes à cinq digitations. Le chapiteau se termine par un abaque qui présente une couronne de laurier disposée symétriquement par rapport aux nœuds médians. Ceux-ci offrent un motif de feuilles ajourées. Les exemples les plus anciens de chapiteaux de cette catégorie sont attestés à Saint-Jean de Stoudios[2], à l'Acheiropoietos de Thessalonique[3] et dans la basilique de Saint-Léonidès au Léchaion[4]. Le plan de la basilique « 1935 » montre très distinctement la présence de deux édifices paléochrétiens successifs. Les chapiteaux composites appartiennent sans doute à l'église primitive.

A l'extérieur de Chersonèse, le site le plus proche vers l'est où soit attestée la présence de marbre de Proconnèse est celui d'Inkerman (point 2 sur la carte, fig. 1). On y signale un chapiteau (ionique à imposte?) et deux fragments de plaques présentant des croix[5].

Au pied du haut plateau de Čufut-Kale (point 3 sur la carte, fig. 1), deux chapiteaux corinthiens ont été remployés dans la maçonnerie d'une fontaine. A Čufut-Kale même, un autre chapiteau présente dans sa partie inférieure des feuilles d'acanthe épineuse à pointes recourbées. L'édifice auquel appartiennent ces chapiteaux n'a, jusqu'à présent, pas été découvert[6].

1. Ce chapiteau est publié dans A. L. Jakobson, Rannesrednevekovyj Hersones, *op. cit.*, fig. 45 (1) et p. 133. Ses dimensions : hauteur, 44 cm ; diamètre du lit de pose, 38 cm.

2. C. Mango, The date of the Studius basilica at Istanbul, *Byzantine and Modern Greek Studies* (1978, vol. 4, p. 115-122). Voir également J. Kramer, *Skulpturen mit Adlerfiguren...*, *op. cit.*, fig. 8, 9, 10, 15, 16, 17, 18, 19.

3. R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture* (Kingsport, 1979, p. 105-107, fig. 52, p. 107) et M. Vickers, Fifth-century brickstamps from Thessaloniki, *A.B.S.A.* (1973, nº 68, p. 285-294). R. Kautzsch, *Kapitellstudien*, *op. cit.*, fig. 432 et p. 135.

4. I. Pallas, Les fouilles de la basilique du Lechaion, *Prakt. Arch. Et.* (1961, p. 137-154, en particulier p. 151). J. Kramer, *Skulpturen mit Adlerfiguren...*, *op. cit.*, fig. 25, fig. 27.

5. V. V. Latyšev, Dva barel'efa s nadpisjami iz sela Znamenskago Gubajlova (deux bas-reliefs avec des inscriptions du village Znamenskij-Gubajlov), *Otčët Istoričeskogo Muzeja za 1907* (rapport du musée historique en 1907), p. 82-85. Voir aussi une photographie inédite prise par A. L. Jakobson : archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (nº d'inventaire 1197-27).

6. N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma*, *op. cit.*, p. 49. E. V. Vejmarn, O dvuh nejasnyh voprosah srednevekov'ja jugo-zapadnogo Kryma (deux problèmes concernant le sud-ouest de la Crimée à l'époque médiévale), *Arheologičeskie issledovanija srednevekovogo Kryma* (recherches archéologiques sur la Crimée médiévale) (1968, voir p. 60-62).

Le kiosque d'un palais de Baktchisaraï (point 4 sur la carte, fig. 1) comprend des chapiteaux et des colonnes de Proconnèse[1]. A Eski-Jurt, faubourg de Baktchisaraï, un fragment de colonne a servi au XIV[e] s. de stèle funéraire[2].

Dans la basilique de Mangup (point 5 sur la carte, fig. 1), plusieurs chapiteaux en marbre de Proconnèse voisinent avec des éléments architectoniques en calcaire local (un chapiteau de pilier-colonnette, plusieurs fragments décorés d'acanthe épineuse, des fragments de colonnes, de piliers et de plaques de chancel) qui reproduisent assez exactement les modèles constantinopolitains[3].

On rencontre un autre exemple de chapiteau de pilier-colonnette en calcaire (fig. 4), sous le plateau de Mangup, dans la basilique de Roguz-Dere (point 6 sur la carte, fig. 1)[4]. Ce petit chapiteau corinthien présente quatre feuilles d'acanthe. Un bandeau médian à deux rainures marque la nervure centrale des feuilles. Sur l'abaque on aperçoit sur une face une croix et sur une autre une rosette dans un cercle. Le rendu du feuillage est très sec, presque métallique. On retrouve cette caractéristique sur un chapiteau de pilier-colonnette en marbre à Ravenne[5].

Des fragments de chapiteaux en calcaire, d'une facture très proche de celui de Roguz-Dere, sont attestés dans l'église de Pampuk-Kaja (point 7 sur la carte, fig. 1)[6].

1. N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma*, *op. cit.*, p. 50. Des éléments de décoration architecturale en marbre et en calcaire provenant du sud-ouest de la Crimée sont conservés au musée de Baktchisaraï. L'inventaire de ce matériel n'a malheureusement jamais été publié.

2. N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma*, *op. cit.*, p. 49.

3. M. A. Tihanova, Bazilika-otčëty-raskopky 1938 (la basilique, rapport des fouilles en 1938), *M.I.A.* (1953, n° 34, p. 334-389). R. H. Leper, Arheologičeskija izsledovanija v Mangupe v 1912 g., vtoroe predvoritel'noe soobščenie (recherches archéologiques à Mangup en 1912, second rapport préliminaire), *I.A.K.* (1913, t. 47, p. 148). A.L. Jakobson, Iz istorii srednevekovoj arhitektury v Krymu. — II Mangupskaja bazilika (l'histoire de l'architecture médiévale de la Crimée.—II la basilique de Mangup), *S.A.* (1940, n° VI, p. 215). Pour les fouilles de la basilique ces dernières années, voir les brefs comptes rendus dans les *A.O.* de 1971 à 1978.

4. Ce chapiteau est publié par A. L. Jakobson, Rannesrednevekovye sel'skie poselenija jugo-zapadnoj Tavriki (les habitats ruraux de la haute époque médiévale au sud-ouest de la presqu'île taurique), *M.I.A.* (1970, n° 168, p. 18-19, p. 121, p. 126 et fig. 79-2).

5. Il s'agit d'un chapiteau conservé dans le cloître de la basilique de Saint-François et provenant de Saint-Vital. Voir R. Farioli, *Corpus della scultura paleocristiana bizantina ed altomedioevale di Ravenna. — III La scultura architettonica* (Roma, 1969, p. 50 et fig. 88) et F. W. Deichmann, *Ravenna* (Wiesbaden, 1969, vol. I, fig. 72, fig. 74 et p. 234).

6. A. L. Jakobson, Rannesrednevekovye sel'skie poselenija..., *op. cit.*, p. 121-126 et fig. 79 (1).

La publication des fouilles de la basilique d'Ėski-Kermen (point 8 sur la carte, fig. 1) mentionne des colonnes et des chapiteaux en marbre[1]. Sans doute s'agit-il de marbre de Proconnèse.

Sur la côte sud de la Crimée, sur le cap Aj-Todor (point 9 sur la carte, fig. 1), se tenait un monastère aujourd'hui disparu. L'existence d'un édifice paléochrétien à cet endroit est vraisemblable si l'on se reporte à la description de F. Du Bois de Montpéreux, voyageur du XIXe s., qui écrit y avoir vu « cinq colonnes, dont trois grandes et deux petites en marbre blanc veiné de bleu», ainsi qu'un chapiteau[2]. Il compare les colonnes à celles qu'il a vues en Abkhazie[3] et sur l'Aju-Dag (notre point 11 sur la carte).

Plus à l'est, non loin de Yalta, à Autka (point 10 sur la carte, fig. 1), un chapiteau paléochrétien isolé, de type ionique à imposte a été signalé[4].

Sur le promontoire d'Aju-Dag (point 11 sur la carte, fig. 1), on a retrouvé plusieurs colonnes de marbre[5].

La fondation de la basilique de Parténit (point 12 sur la carte, fig. 1) est attribuée à l'évêque Jean de Gothie[6]. Cependant, la découverte d'un chapiteau ionique à imposte laisse supposer un état de l'édifice antérieur au VIIIe s. Les éléments de décor architectural en calcaire sont, dans cette basilique, d'une exécution particulièrement soignée[7].

A Lagernoe (point 13 sur la carte, fig. 1), un chapiteau n'est rattaché à aucun édifice paléochrétien. Seule, la partie inférieure

1. F. I. Šmit, Ėski-Kermenskaja bazilika (la basilique d'Ėski-Kermen), Gotskij Sbornik (Recueil Goth), *I.G.A.I.M.K.* (1932, t. XII, en particulier p. 216 et p. 223.)

2. F. Du Bois de Montpéreux, *Voyage au Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhazes, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée* (Paris, 1843, t. VI, p. 72).

3. Une étude récente a été consacrée au marbre de Proconnèse sur la côte est de la mer Noire. Voir L. G. Hruškova, Mramornye izdelija vizantijskogo proishoždenija iz vostočnogo pričernomor'ja (le matériel en marbre de provenance byzantine sur la côte est de la mer Noire), *V.V.* (1979, t. 40, p. 127-134).

4. N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma, op. cit.*, p. 47. V. H. Kondaraki, *Universal'noe opisanie Kryma, čast' pjatnadcataja* (description universelle de la Crimée, quinzième partie) (SPb., 1875, voir fig. p. 99).

5. N. I. Repnikov, *O datah bazilik Kryma, op. cit.*, p. 50-51.

6. Selon V. G. Vasil'evskij, Jean de Gothie a été évêque à partir de 760 et il meurt vers 792-798. Voir V. G. Vasil'evskij, Žitie Ioanna Gotskogo (la vie de Jean de Gothie), *Trudy* (Travaux) (1909, t. II, p. 420).

7. N. I. Repnikov, Partenitskaja bazilika (la basilique de Parténit), *I.A.K.* (1909, t. 32, p. 91-140, voir en particulier les fig. 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54). Le chapiteau ionique à imposte fait partie de la série des chapiteaux élaborés, avec des feuilles d'acanthe finement dentelée (voir notre fig. 2). Parmi les éléments en calcaire, citons une colonnette entièrement décorée d'acanthe et un fragment montrant une suite de poissons.

est conservée. Elle offre des feuilles d'acanthe épineuse dont les nervures sont marquées par des trous de trépan[1].

Au musée de Théodosia (point 14 sur la carte, fig. 1), M. A. Tihanova a photographié plusieurs chapiteaux de Proconnèse. L'un d'entre eux (fig. 5), un petit chapiteau corinthien aux proportions tassées, montre des feuilles d'acanthe qui ont perdu tout naturalisme[2]. Elles s'effacent au profit des figures géométriques formées par la rencontre des digitations. On connaît des chapiteaux analogues à celui-ci à Chersonèse (six exemplaires)[3] et en dehors de la Crimée dans l'église centrale d'Apollonia en Cyrénaïque où ils sont conservés *in situ* sur les colonnes du ciborium[4].

A Staryj Krym (point 15 sur la carte, fig. 1), plusieurs fragments en marbre de Proconnèse sont connus[5].

Sur le Bosphore Cimmérien, dans la basilique de la ville de Tiritaka (point 16 sur la carte, fig. 1), on a retrouvé un ensemble homogène d'éléments architectoniques en marbre (chapiteaux corinthiens et ioniques à imposte, bases, fragments de colonnes, etc.)[6].

Quatre colonnes en marbre de Proconnèse surmontées par quatre chapiteaux corinthiens supportent la coupole de l'église de Saint-Jean-le-Précurseur à Kerč (point 17 sur la carte, fig. 1)[7]. Celle-ci s'élève probablement au-dessus d'une basilique paléochrétienne[8].

Enfin, au lapidarium de Taman' (point 18 sur la carte, fig. 1),

1. A. I. Markevič, O drevnej cerkvi v d. Kozah Feodosijskago uezda (au sujet de l'ancienne église dans le village de Kozy du district de Théodosia), *I.T.U.A.K.* (nos 32-33, 1902, voir fig. entre les p. 146 et 147).

2. Photographie inédite prise par M. A. Tihanova et conservée dans les archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (no d'inventaire 82098).

3. A. L. Jakobson, Rannesrednevekovyj Hersones, *op. cit.*, p. 138 et fig. 49 (1).

4. J. B. Ward-Perkins date l'église centrale d'Apollonia de 535-540. J. B. Ward-Perkins, The Christian architecture of Apollonia, Apollonia, the port of Cyrene, excavations by the University of Michigan 1965-1967, *Supplements to Libya Antiqua* (1976, no IV, voir en particulier p. 274, p. 291 et pl. LI, fig. d).

5. M. Tichanov-Klimenko, Les chapiteaux de l'église de Saint-Jean-le-Précurseur à Kerč, *L'art byzantin chez les slaves, l'ancienne Russie, les slaves catholiques, deuxième recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij* (1932, voir p. 9, p. 14, note 1, p. 15 et p. 22) et V. P. Semènov-Tjan-Šanskij, *Rossija, polnoe geografičeskoe opisanie našego otečestva, nastol'naja i dorožnaja kniga*, t. XIV, Novorossija i Krym (la Russie, description géographique détaillée de notre patrie, livre de chevet et de voyage, t. XIV, la Nouvelle Russie et la Crimée) (SPb., 1910, p. 802).

6. V. F. Gajdukevič, Pamjatniki rannego srednevekov'ja v Tiritake (témoignages de la haute époque médiévale à Tiritaka), *S.A.* (1940, t. VI, p. 190-204).

7. M. Tichanov-Klimenko, Les chapiteaux de l'église de Saint-Jean-le-Précurseur..., *op. cit.*, p. 3-24.

8. A. A. Avdeev, Cerkov Ioanna Predteči v Kerči (l'église de Saint-Jean-le-Précurseur à Kerč), *Trudy VI arheologičeskogo c''ezda v Odesse v 1884 g.* (Travaux du VIe congrès archéologique à Odessa en 1884) (1887, p. 382-386).

plusieurs chapiteaux paléochrétiens ont été réunis[1]. Il s'agit de matériel errant.

Ce rapide survol du matériel de Proconnèse et de ses imitations en calcaire, en Crimée, ne représente qu'une mise au point provisoire. Les fouilles à venir apporteront certainement de nouvelles données[2]. Cependant, l'on peut formuler dès maintenant certaines constatations.

Du point de vue de la chronologie, on observe que la majorité des fragments de marbre sont datables du v[e] s. et surtout du vi[e] s., ce qui correspond à la période d'exploitation intensive des carrières de Proconnèse.

Si l'on se reporte à la carte de répartition (fig. 1), on note la concentration de fragments en calcaire entre les rivières Čërnaja et Bel'bek (en particulier à Mangup, Roguz-Dere et Pampuk-Kaja). On en a retrouvé également sur la côte sud, dans la basilique de Parténit. Ces fragments sont sans doute l'œuvre d'artisans locaux qui copient la production de Proconnèse. Mais on peut également envisager la venue de sculpteurs de Constantinople installés sur place et travaillant le calcaire local. On remarque une grande homogénéité dans l'exécution de ces éléments de décoration architecturale. Proviennent-ils tous d'un même atelier situé au sud-ouest de la Crimée? La question reste ouverte.

La carte montre plusieurs zones de diffusion du marbre de Proconnèse : Chersonèse et les hauts plateaux du sud-ouest, la côte sud, le Bosphore cimmérien. Certains fragments sont signalés en dehors de tout contexte architectural et l'on pourrait croire qu'ils se trouvent loin de leur site d'origine. Mais presque toujours, à notre sens, il n'en est pas ainsi. A Inkerman, on a mis au jour, semble-t-il, un rempart paléochrétien[3]. Aussi peut-on supposer

1. M. Tichanov-Klimenko, Les chapiteaux de l'église de Saint-Jean-le-Précurseur..., *op. cit.*, p. 9, p. 12, fig. 8 et fig. 9. Voir également les photographies inédites prises par M. A. Tihanova et conservées dans les archives de l'Institut d'Archéologie de Leningrad (n° d'inventaire 82092, 82094, 82097, 82317 *bis*).

2. Il faut tenir compte également du fait que nous n'avons pas pu avoir accès à certains rapports de fouille. Nous pensons par exemple aux fouilles sur la côte sud de la basilique de Simeiz (à l'ouest du cap Aj-Todor) et à celles de la basilique de Gurzuf (non loin du cap Aju-Dag). On a une brève mention de la basilique de Simeiz dans O. I. Dombrovskij, Srednevekovye poselenija i « issary » krymskogo južnoberež'ja (les habitats et les « issars » médiévaux de la côte sud de la Crimée), *Feodal'naja Tavrika* (la Taurique féodale) (1974, p. 27-29). Celle de Gurzuf est citée dans A. L. Jakobson, Rannesrednevekovye sel'skie poselenija..., *op. cit.*, p. 24.

3. E. V. Vejmarn, O vremeni vozniknovenija srednevekovoj kreposti Kalamita (sur l'époque de la construction de la forteresse médiévale de Kalamita), *Istorija i arheologija srednevekovogo Kryma* (l'histoire et l'archéologie de la Crimée médiévale) (1958, p. 52-62).

qu'il y avait là une église contemporaine. La présence d'un édifice paléochrétien à Čufut-Kale et d'un autre à Staryj-Krym est plausible, à considérer la quantité d'éléments en marbre qu'on a retrouvés sur les deux sites. A Autka et sur l'Aju-Dag, on ne signale pas de basilique, mais on connaît celle toute proche de Gurzuf. Il est permis de penser que certains des chapiteaux réunis au musée de Théodosia ont été découverts dans cette ville bien qu'on n'y ait pas isolé jusqu'à présent de niveau paléochrétien[1]. En ce qui concerne le marbre conservé au lapidarium de Taman', sa provenance exacte reste inconnue. Néanmoins, on peut avancer qu'il a été trouvé sur la rive orientale du détroit, car du matériel paléochrétien y est par ailleurs attesté[2].

Ainsi, la répartition des fragments de marbre reflète-t-elle une réalité historique, la présence byzantine en Crimée, qui coïncide avec une réalité géographique, le relief de la presqu'île. On remarque le contraste entre la zone montagneuse du sud-ouest et la côte sud, où les fragments sont nombreux, et la steppe du nord et de l'est où (sauf sur le Bosphore) ils sont absents. Absence explicable à l'époque qui nous concerne. La steppe, occupée par les barbares et principalement par les Huns[3], constitue un territoire dangereux pour les Byzantins. Les fragments de décoration architecturale du sud-ouest de la presqu'île ont été trouvés sur les sites des hauts plateaux (Čufut-Kale, Mangup, Ėski-Kermen, Inkerman) qui dominent les couloirs d'accès de la steppe vers Chersonèse. L'implantation byzantine dans ce secteur a donc un rôle essentiellement défensif : protéger Chersonèse, la capitale régionale, des incursions éventuelles des peuples de la steppe. Sur la côte sud, la carte indique une domination byzantine incontestable tant les sites sont rapprochés les uns des autres. L'espace inoccupé, visible entre Parténit et Lagernoe, semble résulter du hasard des découvertes car, sur cette portion du rivage, Procope mentionne la forteresse d'*Alustus*[4]. En ce qui concerne le Bosphore cimmérien, plus vulnérable aux poussées des barbares, les fragments en marbre prouvent une reprise en main par les Byzantins de la rive occidentale, comme de la rive orientale, au moins au

1. On sait qu'à l'époque du royaume du Bosphore, Théodosia est une ville très importante du point de vue stratégique et commercial. Voir V. F. GAJDUKEVIČ, *Bosporskoe carstvo* (le royaume du Bosphore) (M.L., 1949, p. 369).

2. Voir par exemple Ė. Ja. NIKOLAEVA, Krasnolakovaja keramika so štampami s Il'ičevskogo gorodišča (la céramique vernissée rouge estampée du site d'Il'ičevo), *K.S.I.A.* (1978, n° 156, p. 110-113).

3. PROCOPE, *Bellum persicum*, I, 12 (éd. J. Haury, Teubner, 1912, vol. I, p. 57) et PROCOPE, *Bellum gothicum*, IV, 5 (éd. J. Haury, Teubner, 1913, vol. II, p. 508).

4. PROCOPE, *De aedificiis*, III, 7 (éd. J. Haury, Teubner, 1914, vol. IV, p. 101).

VI[e] s., ce dont on trouve confirmation dans les sources écrites[1].

A l'époque paléochrétienne, la pénétration des Byzantins sur la presqu'île taurique, aux confins septentrionaux de l'Empire, est donc forte. L'étude de la répartition du marbre de Proconnèse contribue à mieux en cerner les limites.

Anne BORTOLI-KAZANSKI.

ABRÉVIATIONS

| | |
|---|---|
| *A.B.S.A.* | : The Annual of the British School at Athens. |
| *A.O.* | : Arheologičeskie Otkrytija (Découvertes Archéologiques). |
| *D.O.P.* | : Dumbarton Oaks Papers. |
| *I.A.K.* | : Izvestija Imperatorskoj Arheologičeskoj Kommissii (Bulletin de la Commission Impériale Archéologique). |
| *I.G.A.I.M.K.* | : Izvestija Gosudarstvennoj Akademii Istorii Material'noj kul'tury (Bulletin de l'Académie d'État d'Histoire de la Culture Matérielle). |
| *I.T.U.A.K.* | : Izvestija Tavričeskoj Učënoj Arhivnoj Kommissii (Bulletin de la Commission Taurique Scientifique Archivistique). |
| *I.R.A.I.K.* | : Izvestija Russkogo Arheologičeskogo Instituta v Konstantinopole (Bulletin de l'Institut Archéologique Russe à Constantinople). |
| *K.S.I.A.* | : Kratkie Soobščenija Instituta Arheologii (Brèves Communications de l'Institut d'Archéologie). |
| L. | : Leningrad. |
| L.G.U. | Leningradskij Gosudarstvennyj Universitet (Université d'État de Leningrad). |
| M. | : Moscou. |
| *M.I.A.* | : Materialy i Issledovanija po Arheologii (Matériaux et Recherches sur l'Archéologie). |
| *Prakt.Arch.Et.* | : Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας. |
| *S.A.* | : Sovetskaja Arheologija (Archéologie Soviétique). |
| *S.K.* | : Seminarium Kondakovianum. |
| SPb. | : Saint-Pétersbourg. |
| *V.V.* | : Vizantijskij Vremennik (Annales Byzantines). |

1. PROCOPE, *Bellum persicum*, I, 12 (éd. J. Haury, Teubner, 1912, vol. I, p. 57). THÉOPHANE, *Chronographie* (éd. C. de Boor, Teubner, 1883, p. 175-176). MALALAS, *Chronographie* (éd. W. Dindorf, Bonn, 1831, p. 431-433). PROCOPE, *De aedificiis*, III, 7 (éd. J. Haury, Teubner, 1914, vol. IV, p. 100-101). Voir également une inscription trouvée sur la presqu'île de Taman', V. V. LATYŠEV, *Sbornik grečeskih nadpisej hristianskih vremen iz južnoj Rossii* (recueil des inscriptions grecques chrétiennes du sud de la Russie) (SPb., 1896, p. 98-105).

# LE SIÈGE DE PHILADELPHIE PAR UMUR PACHA D'APRÈS LE MANUSCRIT DE LA BIBL. PATRIARCALE D'ISTANBUL, PANAGHIAS 58*

Le texte que nous publions ici est tiré du manuscrit d'Istanbul, Bibl. Patriarcale, Panaghias 58**. Ce manuscrit est un synaxaire d'été (mars-août) du type M[1], écrit sur papier, 285×210 mm, sur deux colonnes, à 31 lignes par colonne. Il comporte 193 folios. Il y a des lacunes après les folios : 80$^{v}$ (1 f.), 83$^{v}$ (1 f.), 95$^{v}$ (plusieurs ff.), 98$^{v}$ (1 f.), 193$^{v}$ fin (1 f.). L'écriture est d'un type courant au XIV$^{e}$ siècle ; d'ailleurs une notice dans la marge supérieure du fol. 68 confirme cette datation : « Ὁ πρ(ω)τογιερακάρη(ος) Τζαούσι(ος) Ἀνγγελ(ος) ὁ Ποτζηάτ(ης) .ο/ἔτους ,ϛωϟδ » (= 1386). Une autre notice dans la marge inférieure du fol. 1 nous apprend aussi que le possesseur du manuscrit vit à Philadelphie : « [Π]έλει Μιχαὴλ πρεσβυτέρ(ου) τοῦ Δούκα σακελλαρίου Φιλαδελφεί(ας) συναξάρι(ον) ἔχ(ον) ἓξ μήν(ας) μόνον σὺν ὅλῳ τῷ Αὐγούστῳ ».

Le texte qui nous intéresse commence au folio 11 et se termine au fol. 12$^{v}$. Il s'agit de la première source grecque faisant état du siège de Philadelphie par Umur pacha, connu jusqu'à maintenant uniquement par le *Düstūrnāme*[2]. En effet le poète turc consacre 56 vers à la description romanesque du siège de Philadelphie par les troupes d'Umur pacha qui, d'après le poète, a fini par la victoire des Turcs. Comme M. Paul Lemerle le remarque, il faut com-

*Voir ci-dessous p. 78-80 la note d'Élizabeth A. Zachariadou.

**Le microfilm de ce manuscrit se trouve à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes.

1. Cf. H. Delahaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles 1902, p. XXXVIII-XLVI.

2. I. Melikoff-Sayar, *Le destân d'Umur-Pacha, Texte, traduction et notes*, Paris 1952, p. 81-83.

prendre par cette « victoire » que « les Turcs ne firent pas de prisonniers, ne pénétrèrent même pas dans la ville, mais la rançonnèrent : ils se firent donner une somme d'argent et peut-être des biens en nature et exigèrent la promesse de versements réguliers »[1]. Pour appuyer l'authenticité de ce récit, M. Paul Lemerle cite ensuite l'entrevue qui a eu lieu à Clazomènes entre Cantacuzène et Umur. En effet Cantacuzène a demandé à Umur d'être l'ami et l'allié des Philadelphiens et de renoncer au tribut qu'il recevait en conséquence du traité conclu avec eux[2]. Comme cette entrevue a eu lieu en 1335, M. Paul Lemerle conclut que le siège de Philadelphie cité par le Düstūrnāme et qui a donné lieu à ce traité ne peut être qu'antérieur à cette date.

Quelles sont maintenant les informations nouvelles que la chronique nous apporte? Une description beaucoup plus détaillée et vraisemblable du siège, qui a dû durer plusieurs mois, et qui présente deux phases distinctes : la première se termine par l'arrêt provisoire des combats et le retour d'Umur dans son émirat, la seconde par la mort d'Umur à Smyrne et le retrait de ses troupes de Philadelphie. Mais, en dehors de cette preuve incontestable du siège de Philadelphie, l'information la plus importante est donnée par la datation de ces événements que l'auteur de la chronique place en 1348 : « Ταύτην οὖν τὴν καὶ νοῦν καὶ λόγον ὑπερβαίνουσαν εὐεργεσίαν ἑορτάζομεν σήμερον κατὰ τὴν ἑβδόμην τοῦ Μαρτίου μηνός, καθ' ἣν καὶ ἡ ἐν τῷ παλατίῳ, ὡς εἴρηται, ἐγεγόνει περιφανὴς τοῦ Χριστοῦ νίκη ἐν ἔτει μὲν τῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἑξακισχιλιοστῷ ὀκτακοσιοστῷ πεντηκοστῷ ἕκτῳ, ἐπινεμήσεως δέ, ἤτοι ἰνδικτιῶνος πρώτης ».

A première vue il y a une contradiction entre cette date et le témoignage de Cantacuzène. Mais, à notre avis, le siège de Philadelphie cité par la chronique n'exclut pas l'existence d'incidents antérieurs entre Philadelphie et Umur, et notamment antérieurs à l'entrevue à Clazomènes, événements qui auraient justifié le tribut versé par les Philadelphiens à Umur. Quant à l'exactitude de cette datation nous n'avons pas de raison de la contester. La précision du récit de la chronique, la connaissance évidente de la ville, l'authenticité du récit sur la mort d'Umur[3], la citation par leur nom d'un grand nombre de héros ayant péri, tout montre que l'auteur a une parfaite connaissance aussi bien de la ville que des événements. En outre le passage suivant ne permet

1. P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin Byzance et l'Occident, Recherches sur « La geste d'Umur Pacha »*, Paris 1957, p. 107.
2. CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 483.
3. Cf. aussi DOUKAS, Bonn, p. 30 « καὶ περονᾶται τὸ ἐπισκύνιον διὰ μέσου τῶν ὀφρύων » et GREGORAS, Bonn, 2, p. 835 « καιρίαν πληγέντος Ἀμούρ ».

plus aucun doute : il s'agit d'un auteur venant de Philadelphie et contemporain des événements décrits : « Οἷς μὲν ἐχαρίσθη παρὰ Θεοῦ τὸ ζῆν ἔτι τὴν ἐν σαρκὶ ταύτην ζωὴν καὶ μεθ' ἡμῶν βιοτεύειν ».

Il est donc pratiquement exclu que l'auteur grec fasse une erreur de datation aussi importante. Par contre le point sur lequel il est plus difficile de se prononcer, est le suivant : le siège décrit dans Düstūrnāme est-il le même que celui de la chronique grecque? Étant donné que le poète turc place cet événement juste avant la rencontre de l'empereur Andronic III avec Umur à Kara Burun — avant donc 1335 — nous sommes amenés à croire qu'il ne s'agit pas du même siège. Or, malgré le caractère romanesque du récit turc, si l'on y regarde de plus près, on est obligé d'admettre qu'il y a certaines ressemblances entre les grands traits de ce récit et la première phase du siège rapportée par la chronique grecque, la bataille dite du Palais. En effet dans les deux descriptions nous avons, dans l'ordre, la montée d'un nombre limité de Turcs sur la muraille au moyen d'échelles, la contre-attaque des Grecs sortis de la ville, le retour des Turcs et leur tentative pour défoncer une porte de la ville, la lutte acharnée à l'intérieur de la ville avec beaucoup de morts, la trêve conclue entre les deux camps, enfin le retour d'Umur dans son émirat. Et encore, ce qui est beaucoup plus important, c'est que le nom du chef turc commandant les opérations, cité par les deux auteurs, est le même (Sâ'id dans Düstūrnāme, Σαχάτης dans la chronique grecque). Évidemment, entre les deux récits il y a aussi des différences, mais qui ne sont pas tellement significatives. Dans le récit turc on apprend par exemple que ledit Sâ'id meurt au cours de cette bataille. Il est toujours vivant dans la chronique grecque. Différent aussi est le récit concernant la trêve — ce qui, après tout, est habituel, lorsqu'il s'agit des chroniqueurs ennemis : Enveri dit que la trêve a été demandée par les Grecs et que les Turcs l'ont acceptée en échange des biens reçus, tandis que l'auteur grec attribue aux Turcs l'initiative de la trêve. Il dit, plus précisément, qu'Umur a donné une promesse de paix et d'amitié en échange de la vie de soldats turcs restés à l'intérieur de la muraille et des corps des morts (si d'ailleurs, Sâ'id était parmi les morts, on comprend bien l'intérêt d'Umur pour un tel arrangement). Que faut-il en penser? S'il s'agit du même événement — ce qui est très vraisemblable — pourquoi Enveri le place-t-il avant Kara Burun, c'est-à-dire autour de 1335, et la chronique grecque en 1348? On est tenté de penser que l'auteur turc attribue les principaux traits du siège de 1348 à un siège antérieur qui a dû avoir lieu autour de 1335. Évidemment on pourrait aussi prétendre que le chroniqueur grec confond la première et la seconde phase de son récit et qu'il donne la même

date à deux événements distincts, dont le premier a dû avoir lieu autour de 1335 et le second en 1348. Cette deuxième hypothèse paraît tout de même erronée, si l'on pense que le chroniqueur grec est chronologiquement et géographiquement très près des événements. Quoi qu'il en soit, on peut conclure ainsi : il est sûr qu'un siège important de Philadelphie par Umur a eu lieu autour de Pâques 1348. Pendant la seconde phase de ce siège, Umur a quitté Philadelphie avec une partie de sa troupe pour attaquer Smyrne. Ce siège de Philadelphie en 1348 ne se trouve d'ailleurs pas en contradiction avec les autres événements historiques de la même année — voir le rejet par Clément VI, en février, du traité concernant Smyrne[1], et le mémorandum remis par Cantacuzène au pape, le 5 mars[2], — événements qui montrent la détérioration, ou en tout cas l'ambiguïté, des relations entre l'empereur et Umur. Par ailleurs, et indépendamment de ce siège, on doit admettre que des hostilités antérieures ont sans doute eu lieu autour de 1335 et ont fini par l'imposition aux Philadelphiens du tribut cité par Cantacuzène pendant son entrevue avec Umur en 1335.

1. P. Lemerle, *op. cit.*, p. 227.
2. *Ibidem*, p. 225.

## ISTANBUL, Bibl. Patriarcale, Panaghias 58

[Τῷ αὐτῷ μηνὶ γ′]

f. 11 Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ τὴν ἀνάμνησιν ἑορτάζομεν τῆς εἰς ἡμᾶς εὐεργεσίας τοῦ φιλανθρώπου Θεοῦ καὶ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καθ' ἣν ἡμέραν ἐλυτρώσατο ἡμᾶς τῆς πικρᾶς αἰχμαλωσίας τῶν ἀθέων Τούρκων, πρεσβείαις τῆς ὑπεράγνου Θεομήτορος καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας καὶ προστασίᾳ τοῦ τιμίου ἀρχιστρατήγου καὶ φύλακος ἡμῶν Μιχαήλ.

Ὁ γὰρ ἀσεβὴς ἐκεῖνος καὶ χριστομάχος Ἀμούρης, ὁ καὶ Ἀτίνης, μυρίας μηχανὰς ἐργασάμενος κατὰ τῆς εὐκλεοῦς ταύτης καὶ θεοσκεπάστου πόλεως ἡμῶν Φιλαδελφείας καὶ διὰ προδοσιῶν καὶ διὰ μάχης φανερᾶς καὶ δι' ἐνέδρας παντοίας καὶ δόλου, ὥστε καὶ τὴν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ θεομισῆ πανουργίαν νικῆσαι, καὶ ἀναπεῖσαι τινὰς τῶν ἡμετέρων κρατῆσαι τὴν ἀκρόπολιν, ἤτοι τὸ καστέλλιον τῆς φυλάξεως, καὶ μετὰ ταῦτα διὰ κλιμάκων ἀναβιβάσαι τοὺς σατράπας αὐτοῦ, ὡσεὶ τριακοσίους, ἐν τῷ πύργῳ τὸν εἰς τὸν ἅγιον Ἀλέξανδρον, ὑπουργοῦντος Σαχάτους τινὸς λεγομένου, βαρβάρου, καὶ ἄλλα μυρία κατασκευάσαι, ἐπειδὴ πανταχόθεν ἀπεκρούσθη θείᾳ δυνάμει καὶ εἰς οὐδὲν αὐτῷ κέρδος, προεχώρησε τὰ μηχανήματα· ἀλλὰ καὶ τοὐναντίον ἅπαν, τῇ πόλει ἡμῶν κράτος καὶ ἀσφάλεια ὑπῆρξε μᾶλλον τὰ γεγονότα, αὐτῷ δὲ ζημία καὶ αἰσχύνη περιφανής. Τέλος τοῖς ὅλοις ἐξαπορηθεὶς δι' ἑαυτοῦ τὰς μηχανὰς κατεσκεύαζε, καὶ τηρήσας σκοτεινην τινα καὶ ἀσέληνον νύκτα, πάλιν διὰ κλιμάκων ἀνεβίβασεν εἰς τὸ τεῖχος τῶν παλατίων Τούρκους, ἐγγύς που τῶν ἑκατόν, οἵτινες καὶ κρατήσαντες δύο πύργους, τὸν μέγα δηλαδὴ τὸν οὕτως ὀνομαζόμενον Ἀχόρταστον καὶ τὸν ἔγγιστα τούτῳ ὑπάρχοντα, μετὰ καὶ τοῦ ἐν μέσῳ τείχους, διεμάχοντο πρὸς ἡμᾶς κραταιῶς, ἔξωθεν ἔχοντες καὶ μυριάριθμον ἕτερον βαρβαρικὸν στράτευμα. Πᾶσαν γὰρ τὴν δύναμιν αὐτῶν συνῆξαν αὐτός τε καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ καὶ ἦλθον εἰς τὸ αἰχμαλωτίσαι τὴν πόλιν ταύτην. Ἀλλ' ἡ τοῦ Θεοῦ ἄμαχος δύναμις, πάλιν ἐνισχύσασα τοὺς ἡμετέρους, κατήσχυνεν αὐτοὺς καὶ ἄπρακτον ἐτίθει τὴν τοιαύτην αὐτῶν εἰσέλευσιν. Καὶ οἱ μὲν ἀπέθνησκον ἄνωθεν τοῦ πύργου ἐκ τῶν βελῶν, οἱ δὲ κατακρημνιζόμενοι ἐξωλοθρεύοντο, ἄλλοι δὲ καὶ παρεδίδουν ἑαυτοὺς καὶ οὐκ ἠξιοῦντο φειδοῦς. Ὡς δὲ καὶ ἐξελθόντες τῆς πόλεως ἄνδρες ἱκανοί, υἱούς, ἡ γραφή, δυνάμεως[1] τούτους καλεῖ, καὶ
f. 11v ἀγωνισάμενοι γενναίως ἀπεδίωξαν τοὺς ἐν τῷ ἔξω κάστρῳ καὶ τὰς / κλίμακας παραλαβόντες κατέαξαν. Βουλὴν οἱ βάρβαροι βουλεύονται πονηρὰν καὶ προσβάλλουσι πόλεμον ἐξ ἄλλου μέρους τῆς πόλεως καί, ἀπελθόντες εἰς τὴν κάτω λεγομένην πόρταν, κατίσχυσαν διορύξαι τὸ ἔξω τεῖχος καὶ ποιῆσαι πολλὰς δι' ὀπῶν εἰσόδους καὶ οὕτως ἔγγιστα ἐλθεῖν τοῦ κατακαῦσαι τὴν

1. II Reg. 17.10.

πύλην τῆς πόλεως. Ἀλλὰ κἀκεῖθεν ἡ τοῦ Θεοῦ δύναμις αὐτοὺς ἐκδιώξασα μετ' αἰσχύνης δι' ὀλίγων τῶν παρατυχόντων ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἀπράκτους ἐποίησεν. Ἐντεῦθεν γίνεται πρὸς τοὺς ἐν παλατίῳ πᾶσα ἡ μάχη· καὶ ἦν ἰδεῖν τοῦ Θεοῦ μὲν κραταιὰν τὴν νίκην, τῶν δὲ πολεμίων περιφανῆ τὴν ἀπώλειαν. Ὅθεν καὶ ἐξαπορήσαντες οἱ ἐν τῷ πύργῳ ἀναβάντες, ὅλοι τῆς πρὸς τὸν Ἀμιρᾶν αὐτῶν οἰμωγῆς γίνονται. Καὶ παρεκάλουν φεισάμενον τῶν ἑαυτοῦ φίλων, ὅτι ἀπόλλυνται, εἰρήνην ποιῆσαι πρὸς τοὺς τῆς πόλεως. Οἷς καὶ προσχὼν ὁ Ἀμούρης τοὺς ἡμετέρους παρεκάλει πρὸς τὸ σπείσασθαι καὶ παυσαμένους τὸν πόλεμον ζῶντας ἐκβαλεῖν τοὺς ἀπολειφθέντας. Οἱ δὲ τὴν ἐκ Θεοῦ βοήθειαν ἐπιβοώμενοι καὶ τὸν λαοπλάνον ἐκείνου διδάσκαλον τὸν μιαρὸν Μωάμεδ καθυβρίζοντες, εἴχοντο τῆς μάχης. Ὡς δὲ πρὸς ἑσπέραν ἦν ὁ καιρὸς καὶ ἀσυντελὲς ἐδόκει τοῦ λοιποῦ διαμάχεσθαι, πείθονται συμβουλαῖς θεοφιλεστάτων ἀνδρῶν καὶ ποιοῦσιν εἰρηνικὴν συμβίβασιν. Ἡ δὲ ἦν· τοὺς ἔτι ζῶντας καὶ τῶν διαφθαρέντων ἤδη τὰ σώματα χαρίσασθαι τῷ βαρβάρῳ ἄληκτον ὑποσχομένῳ τὴν ἑξῆς εἰρήνην καὶ τὸ φιλίως διατίθεσθαι τὰ πρὸς τὴν πόλιν ἡμῶν. Γίνεται τοίνυν ἐκβολὴ τῶν σωμάτων, ἐξέρχονται καὶ οἱ ἐναπολειφθέντες ἀκινδύνως. Καὶ ὁ θεομάχος ἐκεῖνος καὶ βλάσφημος Ἀμιρᾶς μικρὰ φροντίσας τῶν συνθηκῶν καὶ τῆς ἐνόρκου ἀσφαλείας, ἐπειδὴ μετ' αἰσχύνης εἰς τὰ οἰκεῖα γένοιτο, καὶ ἀνακαλέσασθαι τὴν ἧτταν εὐθὺς ἐβουλεύσατο, ταύτῃ τοι καὶ παντὸς ἐποιεῖτο σύνταξιν τοῦ ἑαυτοῦ στρατεύματος, καὶ ἦν παρασκευασμένος ὅλῃ δυνάμει ἀμεταθέτως ἐπιθέσθαι ἡμῖν, κατ' αὐτὴν δὴ τὴν κυρίαν ἡμέραν τοῦ Πάσχα. Καὶ παρετήρει τὴν φωταυγῆ καὶ ὑπέρλαμπρον ἑσπέραν τοῦ μεγάλου Σαββάτου, ἵνα καὶ κρύβδην ὡς ὄφις τὸ πρότερον, καὶ φανερῶς ὡς λέων προσβάλῃ τὸ δεύτερον, καὶ ἀπὸ τῆς νυκτὸς τῆς τειχομαχίας ἄρξηται. Καὶ f. 12 διὰ τοῦτο τὰς / ἐν μέσῳ πάσας ἡμέρας τῆς ἁγίας τεσσαρακοστῆς ἦγχεν ἡμᾶς, καὶ τῶν ἀναγκαίων τὴν εἴσοδον διεκώλυε, καὶ εἰς δεινὴν λοιπὸν ἀπορίαν καὶ στένωσιν κατήντησε τὰ ἡμέτερα. Ἀλλ' ὁ τῶν θαυμασίων Θεὸς κενὰ ταῦτα καὶ μάταια πεποίηκε· μᾶλλον δὲ οὐδὲ κενά, ἀλλὰ κατὰ τῆς ἐκείνου κεφαλῆς ἔτρεψε πάντα εἰς δόξαν τῆς καθ' ἡμᾶς ἁγιωτάτης πίστεως καὶ αἰσχύνην τῆς ἐκείνου ἀθεότητος. Ἐμπεσὼν γὰρ εἰς ἀδόκιμον νοῦν ὁ ἀλάστωρ, τὸ μὲν σύνταγμα τοῦ οἰκείου στρατοῦ εἰς τὸν τεταγμένον παρ' αὐτοῦ τόπον ἀφῆκε προσκαρτερεῖν, αὐτὸς δὲ τοὺς κρείττονας λαβὼν ἀπῆλθεν εἰς τὴν Σμύρνην ἀνδραγαθῆσαι βουλόμενος, ὡς δυνατόν, ἵν' ἅμα κἀκείνους ταπεινοτέρους ἐργάσηται καὶ ἡμᾶς καταθροήσῃ καὶ οὕτως προσβάλῃ περιδεέσιν ἤδη καὶ κατεπτοημένοις ἐκ τῶν ἀκουσθέντων ὑπάρξασιν. Ἀλλ' ἐμπίπτει εἰς βόθρον ὃν εἰργάσατο, καὶ εἰς λάκκον ὃν αὐτὸς ὤρυξε. Θνήσκει γὰρ ἐκεῖσε διὰ βέλους ὀξυτάτου, οἷα τὰ τῶν Λατίνων, τὴν καιρίαν δεξάμενος κατὰ πρόσωπον, μᾶλλον δὲ διὰ θεηλάτου πληγῆς, ὡς ἡ θεόθεν ἀπόφασις, ἥτις καὶ δι' ὀπτασίας ἐδηλώθη πρότερον τῆς φοβερᾶς ἡμῖν. Τὶς δὲ ἡ ὀπτασία καὶ τίνι τῶν ἡμετέρων ἀπεκαλύφθη οὐ τοῦ παρόντος λέγειν. Πλὴν θνήσκει ὁ παλαμναῖος Χριστοῦ καὶ τῆς αὐτοῦ κληρονομίας ἐχθρός, καὶ διαλύονται τὰ μηχανήματα πάντα καὶ εἰς φαιδρότητα ἡμῶν ἡ κατήφεια μεταβάλλεται. Καὶ οἱ προσδόκιμον ἤδη τὸν θάνατον καὶ τὴν

αἰχμαλωσίαν ἔχοντες, οὐκέτι λοιπὸν εἰς ἀθυμίαν, ἀλλ' εἰς χαρὰν καὶ εὐφροσύνην παντοίαν τὴν τοῦ Πάσχα ἡμέραν καταλαμβάνομεν καὶ ἑορτάζομεν διπλᾶ Χριστοῦ τὰ νικητήρια ὅτι τε τὸν διάβολον ἐν αὐτῇ κατῄσχυνε, καὶ ἡμῖν ἐχαρίσατο τὴν ἀθανασίαν, καὶ ὅτι τὸν ἐκείνου λάτρην καὶ ὑπηρέτην θερμότατον ἀπωλείᾳ παρέδωκε, ζωὴν ἡμῖν καὶ ἐλευθερίαν χαρισάμενος, ζωὴν οὐχ ἁπλῶς τὴν παροῦσαν καὶ πρόσκαιρον, ἀλλὰ τὴν ἀΐδιον καὶ μέλλουσαν, ἣν διὰ τῆς ἐνταῦθα χριστιανικῆς πολιτείας οἱ εὐσεβεῖς ἐλπίζομεν βιώσασθαι.

Ταύτην οὖν τὴν καὶ νοῦν καὶ λόγον ὑπερβαίνουσαν εὐεργεσίαν ἑορτάζομεν σήμερον κατὰ τὴν ἑβδόμην τοῦ Μαρτίου μηνός, καθ' ἣν καὶ ἡ ἐν τῷ παλατίῳ, ὡς εἴρηται, ἐγεγόνει περιφανὴς τοῦ Χριστοῦ νίκη, ἐν ἔτει μὲν τῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἑξακισχιλιοστῷ ὀκτακοσιοστῷ πεντηκοστῷ ἕκτῳ, f. 12v ἐπινεμήσεως δέ, ἤτοι / ἰνδικτιῶνος πρώτης. Καὶ πανηγυρίζομεν τὴν ἀπολύτρωσιν τῶν ψυχῶν ἡμῶν, τὴν ἐλευθερίαν τῶν σωμάτων, τὴν τῶν θείων ναῶν ἀνακαίνισιν, τὴν τῶν φρικτῶν μυστηρίων ἔνδοξον ἐπανάδειξιν, ἅ πάντα ὁ βδελυρὸς ἐκεῖνος καταδουλοῦν ἔμελλε καὶ ἐξυβρίζειν, ὡς τοῦ διαβόλου ὄργανον τὸ χαλεπώτατον, καὶ λιτανεύοντες ἐξερχόμεθα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ ἀπερχόμεθα ἐν τῷ παλατίῳ. Κἀκεῖσε τὴν θείαν μυσταγωγίαν ἐκτελοῦμεν ἐν τῷ πανσέπτῳ ναῷ τῆς σεβασμίας μονῆς τῆς ὑπεράγνου Θεοτόκου, τῆς οὕτω λεγομένης Βορεινῆς[1], εἰς δόξαν Χριστοῦ καὶ μνημόσυνον εὐκλεὲς τῶν ὑπὲρ ἡμῶν ἁπάντων ἐνδόξως ἀποθανόντων τηνικαῦτα γενναίων ἀνδρῶν. Οἱ γὰρ τοιοῦτοι ὑπὲρ τῆς ἀμωμήτου ἡμῶν πίστεως μέλλοντες τότε διαμάχεσθαι εἰς τῷ περισώσασθαι ἐν Χριστῷ τὴν πόλιν, ἐξαγορευόμενοι πρότερον, καὶ τῶν ἀχράντων τοῦ Χριστοῦ μυστηρίων μεταλαμβάνοντες, οὕτως ἀπήρχοντο πολεμήσοντες ὡς διὰ Χριστὸν τεθνηξόμενοι. Καὶ οἱ μὲν αὐτῶν θείᾳ δυνάμει διεσώθησαν, οἱ δὲ καὶ ἀπέθανον κατὰ τὴν ἰδίαν πρόθεσιν τοῦ Θεοῦ παρὰ τὴν ἀΐδιον αὐτοῦ βασιλείαν προσλαβόντος αὐτούς. Οἷς μὲν ἐχαρίσθη παρὰ Θεοῦ τὸ ζῆν ἔτι τὴν ἐν σαρκὶ ταύτην ζωὴν καὶ μεθ' ἡμῶν βιοτεύειν, δοθείη παρὰ τῆς χάριτος ὁ ἄξιος κἀνταῦθα μισθὸς καὶ ἡ τῶν θείων χαρισμάτων ἀπόλαυσις, τά τε παρόντα καὶ τὰ αἰώνια ἀγαθά. Τοὺς δὲ ἀναιρεθέντας μετὰ τῶν ἁγίων πάντας εἰσδέξαιτο στεφανίτας ὁ Κύριος ἀπολαμβάνοντας μετὰ τῆς ἀϊδίου δόξης ἐκείνης καὶ τὴν ἐνταῦθα εὐφημίαν καὶ ἀνακήρυξιν.

Εἰσὶ δὲ κατ' ὄνομα οὗτοι : Μανουὴλ ὁ Λαγωδιώτης, Ἰωάννης ὁ Ἰορδάνης, Γεώργιος ὁ τοῦ Κονταράτου, Μιχαὴλ ὁ Θηκαρᾶς, Μανουὴλ τοῦ Ἀγελάρη, Γεώργιος τοῦ Φωκᾶ, Ἰωάννης τοῦ Πρωξίμου, Μανουὴλ τοῦ Χρυσοβέργη, Ἰωάννης ὁ Ῥαιβέσης, Θεόδωρος ὁ Πεπανός, Κωνσταντῖνος τοῦ Χριστοπολίτου, Γεώργιος τοῦ Μαλάκη, Μιχαὴλ ὁ Τζαμάντουρος, Ἰωάννης ὁ Καλούδης, Ἀϊτάνης ὁ Αἰγύπτιος καὶ Μανουὴλ ὁ Σαραπάτης, ὧν ἐν Κυρίῳ αἰωνία ἡ μνήμη εἰς τοὺς αἰῶνας, Ἀμήν.

1. Pour Βορεινή voir éd. Μανουὴλ Γεδεών, Διαθήκη μοναχοῦ κτίτορος τῆς ἐν Λυδίᾳ μονῆς Κοτινῆς (1247), Μικρασιατικὰ Χρονικὰ 2, Athènes 1939, p. 263-291. — Σ. Εὐστρατιάδου, Ἡ ἐν Φιλαδελφείᾳ μονὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτεινῆς, Ἑλληνικά 3 (1930), p. 317-339.

[Dans le même mois, le 7e jour]

Ce même jour nous nous commémorons le bienfait que Dieu philanthrope et sauveur Jésus-Christ a fait en notre faveur le jour où, par l'intercession de la très pure mère de Dieu, la vierge Marie, et sous les auspices de notre saint archistratège et gardien Michael, il nous a délivrés de la captivité amère des athées turcs.

Le mécréant ennemi du Christ feu Umur, appelé aussi Aydin, a machiné mille intrigues contre notre glorieuse ville Philadelphie, protégée par Dieu, et essayé aussi bien la trahison que la guerre ouverte et toutes sortes de pièges ; si bien qu'il a dépassé la ruse de son père haï de Dieu et réussi à convaincre certains des nôtres d'occuper l'acropole, c'est-à-dire la forteresse de garde, pour faire monter ensuite au moyen d'échelles ses satrapes, au nombre de trois cents environ, sous les ordres d'un certain barbare nommé Sachatês, sur la tour qui se trouve près de Saint-Alexandre ; ayant enfin essayé mille autres ruses et ayant été de tout côté repoussé par la force de Dieu sans rien gagner, il a fait avancer contre la ville ses machines. Mais contrairement à son attente ces événements ont procuré à notre ville puissance et sécurité, tandis que lui n'a subi que des pertes et s'est couvert de honte. Finalement, ne sachant plus que faire, il a personnellement pris en main la préparation d'intrigues et il a attendu une nuit sombre et sans lune pour faire monter encore une fois au moyen d'échelles une centaine de Turcs sur la muraille du palais ; ils ont ainsi occupé deux tours, c'est-à-dire la grande tour appelée Achortastos et celle qui se trouve tout près, avec la partie de la muraille entre ces deux tours. De là ils nous attaquaient avec acharnement, ayant aussi hors de la muraille une armée infinie de barbares. Car Umur et ses frères avaient ramassé toutes leurs forces pour assujettir cette ville. Mais la force invincible de Dieu, ayant encore une fois renforcé les nôtres, a déshonoré les ennemis et a tenu en échec leur entrée. Les uns mouraient sur la muraille, atteints par les flèches, les autres se tuaient jetés du haut de la muraille et d'autres se rendaient sans condition. En plus, des hommes puissants, que les Écritures appellent fils de la force, sortis de la ville, se sont battus courageusement, ils ont chassé ceux qui restaient encore dans l'enceinte de la muraille extérieure et ils ont descendu et détruit les échelles. Mais les barbares conçoivent un autre projet plein de malice et ils attaquent un autre endroit de la ville ; venus à la porte appelée inférieure, ils ont réussi à percer la muraille extérieure, à faire aussi plusieurs trous-accès, et ont failli mettre le feu à la porte de la ville.

Mais encore une fois la force de Dieu, par l'intermédiaire de quelques hommes et femmes qui se trouvaient là, a mis en échec leur entreprise et les a fait fuir avec honte. De cet endroit la guerre se déplace et toutes les forces attaquent ceux qui tiennent le palais. Et on pouvait voir la victoire glorieuse de Dieu et l'échec éclatant de l'ennemi. Ainsi, ceux qui étaient montés sur la tour se trouvant dans l'impasse se sont mis à se lamenter auprès d'Umur et à le supplier d'avoir pitié de ses propres amis en péril et de faire la paix avec les hommes de la ville. Umur les a écoutés et a prié les nôtres de faire la trêve, d'arrêter les combats pour faire sortir vivants ceux qui restaient encore à l'intérieur. Mais les nôtres, invoquant le secours de Dieu et insultant l'imposteur et scélérat Mahomet, le maître d'Umur, continuaient à se battre. Mais à l'approche du soir, comme il ne leur paraissait plus utile de se battre, ils furent convaincus par les conseils des hommes pieux d'accepter un arrangement pacifique. Et cet arrangement était le suivant : rendre aux Barbares les survivants et les corps des tués en échange d'une promesse de paix et d'amitié incessantes envers notre ville. On laisse alors sortir sans danger ceux qui restaient encore à l'intérieur et on fait sortir les corps des morts. Or, cet ennemi de Dieu, le blasphémateur Umur, ayant pendant une courte période pris soin des traités et de l'assurance de paix donnée par serment, dès qu'il rentra déshonoré dans son pays, voulut tout de suite prendre sa revanche. Dans ce but, il regroupa toute son armée et il était prêt à nous attaquer irrévocablement à toute force et notamment le jour même de la fête de Pâques. Il attendait donc le soir lumineux et brillant du Samedi Saint, pour attaquer d'abord secrètement, comme un serpent, et ensuite ouvertement, comme un lion, et pour commencer l'assaut dès la nuit venue. C'est pourquoi auparavant et tout au long du Saint Carême il nous pressait, il empêchait l'entrée des denrées et il nous avait réduit à une pénurie et à une gêne terribles. Mais le Dieu des miracles a rendu tout cela vain et inconsistant ; ou plutôt pas tout à fait vain, puisqu'il l'a fait retomber sur la tête d'Umur, pour la gloire de notre sainte foi et pour le déshonneur de son athéisme. Car cet homme maudit a eu la mauvaise idée de laisser ses troupes attendre là où il les avaient rangées et de partir, accompagné par les meilleurs de ses soldats à Smyrne, désirant à tout prix un autre exploit, afin de réussir à humilier ceux de Smyrne et de nous effrayer de sorte qu'il nous attaque ensuite avec l'avantage de la peur et du moral bas qu'aura produit sur nos hommes la nouvelle de son exploit. Mais il tombe dans le gouffre que lui-même a construit, dans la fosse que lui-même a creusée. Il meurt, là-bas, à Smyrne, par une flèche extrêmement pointue, comme le sont les flèches des Latins, qu'il a reçue sur le visage ; ou,

plutôt, par une plaie envoyée par Dieu, à la suite d'une décision divine, qui nous avait été révélée par une vision terrible. Quelle était la vision et à qui, parmi les nôtres, elle a été révélée, ce n'est pas le moment de le raconter. En tout cas ce scélérat, ennemi du Christ et de son héritage, meurt ; toutes ses intrigues sont détruites et notre tristesse est transformée en gaieté. Et nous, qui attendions d'un moment à l'autre la mort et la captivité, nous ne sommes plus dans la détresse, mais nous consacrons le jour de Pâques à la joie et à toute forme de jouissance, célébrant ainsi la double victoire du Christ, puisque d'une part il a humilié le démon et il nous a donné l'immortalité, et d'autre part il a conduit à sa perdition Umur, l'admirateur et serviteur ardent du diable. Ainsi il nous a donné la vie et la liberté, et non seulement la vie présente et éphémère, mais la vie future et éternelle que nous, les fidèles, nous espérons vivre, si nous menons ici une vie qui convient aux chrétiens.

Ce bienfait donc, qui dépasse aussi bien l'esprit que la parole, nous le célébrons aujourd'hui, le septième jour de mars, jour pendant lequel a eu lieu la victoire glorieuse du Christ au palais, comme il a été décrit, en l'année six mille huit cent cinquante-six de la création du monde, à la première epinemêsis, c'est-à-dire à la première indiction. Nous fêtons le salut de nos âmes, la liberté de nos corps, la restauration des églises divines, la réapparition glorieuse des terrifiants mystères — car cet être abominable, l'instrument le plus méchant du diable, voulait tout asservir et insulter. Nous sortons en procession de la grande église et nous venons au palais. Ensuite nous célébrons l'office divin dans la très vénérable église du monastère pieux de la très pure mère de Dieu appelée Boreinê, à la gloire du Christ et à la mémoire de tous les hommes courageux qui ont ainsi péri pour nous. Car ces hommes qui devaient alors se battre pour défendre notre foi irréprochable et sauver la ville du Christ, se confessaient et recevaient la sainte communion, avant de partir à la guerre mourir pour le Christ. Et les uns ont été sauvés par la force de Dieu, les autres ont péri, suivant la volonté de Dieu, qui les a pris avec Lui dans son royaume éternel. Ceux à qui Dieu a donné le droit de vivre encore cette vie charnelle et d'être avec nous, que la Grâce leur donne aussi la récompense digne et la jouissance des dons divins et les biens présents et éternels. Tous ceux qui sont montés dans les Cieux, que le Seigneur les reçoive avec les Saints en vainqueurs couronnés, pour qu'ils jouissent à la fois de cette gloire éternelle et de notre louange et acclamation.

Les noms de ceux-ci dont les suivants : Manuel Lagôdiôtès, Jean Jordanès, Georges le fils de Kontaratos, Michel Thècaras,

Manuel le fils d'Agelarès, Georges le fils de Phôcas, Jean le fils de Prôximos, Manuel le fils de Chrysobergès, Jean Raibèsès, Théodore Pèpanos, Constantin le fils de Christopolitès, Georges le fils de Malakès, Michel Tzamantouros, Jean Kaloudès, Aïtanès l'Égyptien et Manuel Sarapatès, que leur mémoire soit éternelle à travers les siècles, Amen.

Matoula Couroupou.

## Note sur l'article de Matoula COUROUPOU

Le texte très intéressant édité par Mme Couroupou me conduit à formuler les remarques suivantes :

1. Philadelphie, principauté chrétienne d'Asie Mineure entourée par les émirats, a connu plusieurs razzias et attaques turques pendant le XIVe siècle, comme tous les autres territoires chrétiens. Selon une chronique brève, la ville fut assiégée entre 1322 et 1324 par les forces unies des émirs de Germiyan et d'Aydin ; ce dernier est sans doute Mehemmed Aydin-oglu, le père d'Umur pacha[1]. Ces événements étaient connus de l'auteur anonyme du texte publié par Mme Couroupou, comme l'indique la remarque qu'Umur « a dépassé la ruse de son père » (*supra*, p. 71, l. 9-10).

2. L'attaque suivante des Turcs d'Aydin contre Philadelphie, qui soit rapportée par une source, est celle décrite par Enveri ; elle a très probablement eu lieu dans la première moitié de l'année 1335. Rappelons-en les circonstances. En 1334 la flotte de la *Sancta Unio* est arrivée en mer Égée, a attaqué et détruit l'arsenal d'Umur, le port de Smyrne, et, après une série d'opérations militaires en mer et sur terre, a anéanti une importante flotte turque dans le golfe d'Adramyttion[2]. L'action décisive des Latins obligea Umur à renoncer pour quelque temps à ses razzias navales : il entreprit donc une opération militaire sur terre en attaquant Philadelphie. Selon Enveri cette attaque se termina par la victoire des Turcs qui « placèrent des hommes », c.-à-d. une garnison dans la ville[3].

1. P. Schreiner, Zur Geschichte Philadelpheias im 14. Jahrhundert (1293-1390), *Orientalia Christiana Periodica* t. 35 (1969), p. 389-391.

2. P. Lemerle, *L'Émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident*, Paris 1957, p. 93-101 ; V. Laurent, Action de grâces pour la victoire navale remportée sur les Turcs à Atramyttion au cours de l'automne 1334, Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου, Athènes 1960, p. 25-41.

3. *Er komak* signifie en turc placer une garnison ; l'interprétation d'Enveri suggérée par M. Bazin, voir Lemerle, *op. cit.*, p. 106-107, note 1, me semble inutilement sophistiquée. Sur l'attaque de 1335, cf. Schreiner, *op. cit.*, p. 396-401.

D'autres part, Cantacuzène nous informe qu'en automne 1335 Philadelphie versait un tribut, très probablement annuel, aux Aydin-oglus, et que lui-même a conseillé à Umur d'y renoncer[1]. Ce tribut ne fut pas nécessairement imposé pour la première fois à la ville après l'attaque de 1335. Les Turcs ont commencé à percevoir des tributs sur les territoires chrétiens qu'ils menaçaient dès le début du XIVe siècle : en 1304 la ville de Proussa versait un tribut aux Ottomans[2]. Pendant les années trente du XIVe siècle cette politique turque fut appliquée sur une grande échelle : les Aydin-oglus et les Menteshe-oglus percevaient un tribut annuel sur Négrepont[3]. Nous ne connaissons pas le résultat de l'intervention de Cantacuzène auprès d'Umur. En tout cas un document patriarcal de 1342 mentionne parmi les impôts versés par les habitants de Philadelphie τὸ βιρίμιον[4], qui est sans doute la forme grécisée du terme turc *verim* ou *virim* signifiant tribut (équivalent du grec δόσιμον et du latin *datium*). Comme le montre un document notarial génois rédigé à Chios en 1398, le terme *verim* était employé par les Turcs pour désigner le tribut annuel versé par les territoires chrétiens[5].

3. Il faut distinguer l'attaque d'Umur décrite par l'auteur anonyme dans le Synaxaire et celle de 1335 ; elle fut entreprise peu avant le 7 mars 1348, le jour commémoré. La description des opérations militaires dans le récit d'Enveri et celle du Synaxaire offrent quelques ressemblances mais toute attaque de ville fortifiée se déroulait plus ou moins de la même manière.

Néanmoins : *a)* il est évident que l'auteur du Synaxaire raconte des événements récents ; *b)* selon Enveri (p. 85, v. 1011-1012) Umur « fut blessé en trois endroits par des flèches », un événement que l'auteur du Synaxaire ne passerait pas sous silence dans son récit détaillé ; *c)* selon le Synaxaire, Umur avant de procéder à l'attaque, avait convaincu certains Philadelphiens d'occuper l'acropole et par la suite il avait fait monter quelques-uns des siens sur les fortifications (*supra*, p. 71, l. 10-12) ; il existait donc des traitres parmi les Philadelphiens.

1. Couroupou, *supra*, p. 68.
2. Pachymeres, t. II, p. 597.
3. E. A. Zachariadou, The Catalans of Athens and the Beginning of the Turkish Expansion in the Aegean Area, *Studi Medievali*, 3e série, t. 21 (1980), p. 837-838.
4. Miklosich-Muller, t. I, p. 228.
5. D. Gioffrè, Atti rogati in Chio nella seconda metà del XIV secolo, *Bulletin de l'Institut Belge de Rome*, t. 34 (1962), p. 373 ; cf. E. A. Zachariadou, Ertogrul bey, il sovrano di Teologo (Efeso), *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, n.s. t. 5 (79) (1965), p. 155-161.

4. Le texte du Synaxaire nous permet de préciser la date de la mort d'Umur : il fut tué peu avant Pâques de l'année 1348 (cf. *supra*, p. 73, l. 1-3) c.-à-d. peu avant le 20 avril.

5. Nos connaissances sur Philadelphie pendant les années quarante du XIVe siècle sont très limitées. Toutefois il est clair qu'en 1348 il n'y avait pas de garnison turque dans la ville. De plus, nous savons que les habitants de Philadelphie étaient en contact avec les croisés Latins qui depuis 1344 occupaient le port de Smyrne : en 1352 quelques représentants de Philadelphie se trouvaient à la cour papale, à Avignon, pour suivre les négociations d'une nouvelle paix entre le Pape et Khizir Aydin-oglu[1]. L'existence de tels contacts avant 1348 pourrait expliquer la campagne d'Umur.

6. La « chronique » du Synaxaire fut sans doute rédigée pendant les années où le métropolite Makarios Chrysokefalos, théologien et auteur de nombreux ouvrages, occupait le siège de Philadelphie. Une étude comparée du texte édité ci-dessus et de son œuvre reste à faire : elle permettrait peut-être de résoudre le problème de l'anonymat de l'auteur.

Elizabeth A. ZACHARIADOU.

1. LEMERLE, *op. cit.*, p. 236 ; SCHREINER, *op. cit.*, p. 401-402 ; cf. K. H. SCHÄFER, *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Benedikt XII, Klemens VI und Innocenz VI (1335-1362)*, Paderborn 1914, p. 522.

2. H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich 1959, p. 790 ; cf. SCHREINER, *op. cit.*, 402-403.

# A PROPOS DU TENOU ORMON (TELEORMAN) DE KINNAMOS

Jean Kinnamos, secrétaire de l'empereur Manuel I^er^ Comnène, a narré incidemment l'épisode que constitue l'expédition punitive dirigée par le basileus en personne au nord du Danube en 1148. Décidé à donner une leçon aux pillards coumans qui avaient, une fois de plus, violé le territoire de l'Empire et même pris la ville byzantine et danubienne de Demnitzikos, le souverain, à la tête d'un corps de cinq cents cavaliers, franchit le fleuve à l'aide de barques indigènes attachées les unes aux autres. Le gros des forces impériales demeura sur la rive droite du Danube, la flotte n'étant pas encore arrivée[1]. Ce qui va nous retenir ici c'est le terme géographique de *Tenou Ormon* consigné dans le récit du chroniqueur grec.

Ayant donc passé le fleuve — et nous céderons maintenant la parole à Kinnamos — Manuel « devant aller de l'avant, rencontre deux autres rivières navigables. Or, comme absolument aucune embarcation ne se montrait nulle part, dont on se fût servi pour les franchir, il ordonna aux gens de son entourage d'attacher à la queue des chevaux les barques du Danube et de les transporter ainsi auxdites rivières. Ainsi fit-on et l'on passa sans peine. Et, après qu'on eut entièrement traversé (διαμείψαντες) un long territoire (χῶρόν ... τινα δολιχόν), on vint précisément jusqu'à un ὅρος τένου ὅρμον, lequel s'étend jusqu'à proximité des limites de la Tauroscythie (ὅπερ ἀγχοῦ τῶν Ταυροσκυθικῆς ὁρέων ἀνέχει) »[2].

1. KINNAMOS (éd. du Corpus de Bonn), p. 93.
2. *Idem*, p. 94.

Nous arrêterons ici notre traduction du passage incriminé, non sans préciser encore que Manuel Comnène trouva là le camp abandonné des Coumans. Le basileus poursuivit son avance et, comme c'était la méridienne, il envoya en avant-garde des « Scythes » fidèles placés sous le commandement de l'hypostratège Giphardos. Un engagement armé se produisit bientôt avec les pillards. Décimés par les prodiges de valeur de l'empereur et le courage de ses soldats, ils trouvèrent le salut dans la fuite de leurs montures et se perdirent, je citerai à nouveau Kinnamos, dans « la végétation touffue des hauteurs (τὸ τῶν ὀρῶν ... λάσιον) qui s'étendent en grand nombre dans cette contrée »[1].

Bien des savants, certains de grand renom, se sont penchés sur ce texte pour le commenter et en localiser les éléments. Sur leurs traces, nous allons tenter de proposer à notre tour une solution de ce problème de géographie historique.

C'est ainsi que la plupart des commentateurs, roumains, bulgares, russes, français même (comme Chalandon), ont estimé pouvoir identifier la ville forte de Demnitzikos et déterminer du coup les deux rivières mentionnées par Kinnamos, ainsi que le mystérieux oros Tenou Ormon. Nous-même, nous avons déjà pris part au débat en 1969[2]. Reprenant, tout dernièrement, l'examen du texte en question dans son ouvrage sur *Les Coumans au Bas-Danube*, notre collègue et ami M. Petre Diaconu a refait l'historique des discussions animées, provoquées par ce passage de l'*Epitomé* de l'auteur byzantin[3].

Pour mémoire seulement, nous rappellerons que, en 1877 déjà, Vassilij Vassiljevskij avait proposé d'identifier la place de Demnitzikos avec la ville roumaine de Zimnicea, sur le Danube, tandis qu'il voyait dans l'Oros Tenou Ormon le nom d'une autre ville roumaine, Urziceni, à l'est de Bucarest[4]. Chalandon lui a emboîté le pas et a ainsi, *post mortem*, influencé la version française de cette source byzantine par Mme J. Rosenblum en 1972[5] : sa traduction

1. *Idem*, p. 95.

2. P. Ş. Năsturel, Valaques, Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène, *Byzantina*, 1, 1969, p. 167-186.

3. P. Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube, aux XIe et XIIe siècles*, Bucarest 1978, p. 78-90.

4. P. Ş. Năsturel, *art. cit.*, p. 170 ; cf. V. G. Vasiljevskij, Iz istorij Vizantij v XII veke, *Slavjanskij Sbornik*, II, Petrograd, 1877, p. 221-222 ; P. Diaconu, *op. cit.*, p. 82.

5. F. Chalandon, *Jean II Comnène (1118-1143) et Manuel Ier Comnène (1143-1180)*, Paris, 1912, p. 324 et note 2 ; cf. P. Ş. Năsturel, *art. cit.*, *loc. cit.* et P. Diaconu, *op. cit.*, *loc. cit.* Voir aussi J. Rosenblum, *Jean Kinnamos, Chronique. Traduite par...* [Paris], 1972, p. 71-72 (trad. du texte grec) et p. 214, note 3.

dudit passage laisse à désirer, et nous en reparlerons plus loin. Au siècle dernier encore, le grand polyhistor roumain Bogdan Petriceicu-Hasdeu situait dans les environs de Buzău ou de Râmnicu-Sărat le Tenou Ormon. Tomaschek, en 1886, plaçait l'action de Manuel Ier au confluent du Siret et du Danube. Le baron Grot proposait, en 1889, la région de Svištov et Silistra, en Bulgarie. Pour Zlatarski, Demnitzikos se trouve au sud du Danube,




L'extension probable des forêts de Dacie et des territoires roumains au moyen âge en fonction des cartes du sol, de la végétation et des indices d'aridité (d'après M. David).

du côté de Turtucaia (Tutrakan) et les deux cours d'eau seraient, en Valachie, la Vedea et l'Argeş, sinon l'Argeş et la Dâmboviţa. Nicolas Iorga optait, lui, pour la région de Zimnicea. Pour notre regretté professeur Nicolas Bănescu, la ville de Demnitzikos est tout une avec celle de Zimnicea, et les rivières en question sont donc la Vedea et le Teleorman : c'est à lui que revient le grand mérite d'avoir reconnu dans l'expression de Tenou Ormon du texte byzantin tel qu'il a été transmis, la déformation du nom petchénègue ou couman (puis roumain depuis de longs siècles) de Tele-

orman, *la forêt folle*, ou la *grande forêt*[1]. Deržavine situe dans le sud de la Moldavie l'action des Byzantins[2]. Moravcsik fixe le Tenon Ormon à proximité des régions russes (Tauroscythie), ce qui est vague[3]. En 1967 Bolşacov-Ghimpu, de Bucarest, suivi par Barnea en 1971, identifie Demnitzikos à la forteresse de Dinogetia (Garvăn), dans une île du Danube, non loin de Galaţi, et les rivières seraient conséquemment le Siret et le Bârlad[4]. Nous-même, nous avons proposé, en 1969, de localiser Demnitzikos à Turnu-Măgurele, l'ancien Holăvnic, et maintenu pour les lancinantes rivières les noms de la Vedea et du Teleorman, déjà proposés par Bănescu[5].

Des années de réflexion, l'accumulation également d'éléments nouveaux, nous incitent à reprendre aujourd'hui le problème. Un premier fait à retenir, c'est la remarque pertinente de P. Diaconu que les cours d'eau que Manuel Comnène rencontra sur son chemin et franchit, sont « tout simplement deux des nombreux bras ou canaux qui doublent le Danube sur tout son cours inférieur ». Et, poursuit l'archéologue roumain, le terme d'oros tenou Ormon ne peut être identifié à telle ou telle montagne des Carpates mais à l'une des collines ou des terrasses de la rive gauche du Danube (ce que nous avions déjà montré en 1969). Critiquant les diverses identifications proposées par les uns ou par les autres pour la place forte (φρούριον, πόλις) de Demnitzikos, Diaconu achève son commentaire en queue de poisson et s'abstient de proposer une localisation quelconque de ce toponyme[6]. Et j'avoue maintenant que cette solution (qui n'en est pas une!) est, dans l'état insatisfaisant de notre documentation actuelle, le parti le plus sage auquel on puisse se rallier.

Qu'on ne nous accuse pas pour autant de défaitisme! Ce qu'il importe de déterminer tout d'abord c'est le sens des mots Oros Tenou Ormon.

1. B. Petriceicu-Hasdeu, *Originile Craiovei*, Bucarest, 1878, p. 31 ; K. Ja. Grot, *Iz istorij Ugrii i slavjanstva v XII veke*, Varsovie, 1889, p. 132 ; V. N. Zlatarski, *Istorija na Bălgarskata dăržava prez srednite vekove*, II, Sofia, 1934, p. 384-385 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 70 ; N. Bănescu, La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XIII, 1927, p. 11 et, *idem*, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 104. Cf. aussi P. Diaconu, *op. cit.*, p. 82-83.

2. N. S. Deržavin, *Istorija Bolgarij*, II, Moscou-Leningrad, 1946, p. 112.

3. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, 2e éd., Berlin, 1958, p. 305-306.

4. A. A. Bolşacov-Ghimpu, La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos, *Revue des études sud-est européennes*, V/3-4, 1967, p. 543-549 ; I. Barnea et Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1971, p. 180.

5. P. Ş. Năsturel, *art. cit.*, p. 72-73, dont l'argumentation paléographique n'a pas été saisie par l'archéologue P. Diaconu, *op. cit.*, p. 84 et 87, qui la combat un peu vite !

6. P. Diaconu, *op. cit.*, p. 86.

N. Bănescu a clairement démontré que Tenou Ormon, dans le manuscrit édité de Kinnamos, remémore l'appellation turque osmanlie donnée à la vaste étendue boisée du sud de la Dobroudja, incorporée à la Bulgarie : le Deliorman, la Forêt Folle, ainsi appelée en raison de son étendue et de sa nature comparable à une sorte de forêt vierge[1]. On le sait, *deli*, en turc, signifie *fou*, mais aussi *immense*[2]. Comme à l'époque de l'événement relaté par Kinnamos — l'an 1148 — le territoire de l'actuelle Roumanie avait connu la longue domination petchénègue et se trouvait alors sous celle des Coumans, peuplade sœur des Petchénègues et dont on connaît passablement la langue, et comme depuis la création de l'État de Valachie, vers la fin du XIIIe siècle, il y avait et existe encore de nos jours un département de Teleorman d'après la rivière du même nom[3], on peut, avec Bănescu, émender l'ὄρος τένου ὅρμον du texte de Kinnamos en Τενούορμον, sinon en Τελεόρμαν (*rectius* Τέλε 'Ορμαν).

Traduira-t-on dans le contexte que Manuel et ses guerriers vinrent à la montagne de Teleorman? C'est ainsi que les chercheurs ont entendu le passage[4]. Mme Rosenblum a ignoré l'émendation proposée par le byzantiniste roumain, laquelle a échappé aussi à Moravcsik, et sa traduction, qui trahit un certain embarras, porte : « ils arrivèrent au point Orosténos »[5] ; une note reprend l'identification, fantaisiste, de Vassilijevskij : Urziceni[6]. Autrement dit, la

1. N. BĂNESCU, *La domination...*, p. 11 et *Les duchés...*, p. 104. Voir aussi P. Ş. NĂSTUREL, *art. cit.*, p. 175 et P. DIACONU, *op. cit.*, p. 30 où il est précisé que le Déliorman « s'étendait autrefois de manière presque ininterrompue jusqu'à Razgrad (Bulgarie) » et qui, sur les traces de T. Kowalski, incline à penser que ce nom « est la forme plus récente d'un nom turc ancien ». Cf. encore C. C. GIURESCU et D. C. GIURESCU, *Istoria Românilor*, I, Bucarest, 1974, p. 199.

2. Ainsi que veut bien nous le préciser amicalement notre collègue M. N. Beldiceanu. Voir aussi I. IORDAN, *Toponimia românească* [Bucarest], 1963, p. 87-88 et 96 et C. C. GIURESCU, *Istoria pădurii româneşti din cele mai vechi timpuri pînă astăzi*, Bucarest, 1976, p. 388 (à l'index, s.v.).

3. Sur les Petchénègues le livre de P. DIACONU, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970. Les documents princiers de Valachie attestent le nom de la rivière de Teleorman (sous la forme Tealiorman) en 1441 pour la première fois et celle du département homonyme en 1451 : *Documenta Romaniae Historica B) Ţ. Rom.*, Bucarest, 1966, p. 162 (no 94) et p. 184 (no 105). Un affluent du Teleorman est désigné du diminutif de Teleormănel : I. IORDAN, *op. cit.*, p. 460.

4. C'est le cas de Petriceicu-Hasdeu, de Xénopol, I. Nistor, etc. (apud P. DIACONU, *Les Coumans...*, p. 82, 83, etc. : lui-même parle de colline, p. 80). Quant à nous, *art. cit.*, nous parlions (p. 75) des hauteurs et des terrasses du Teleorman. Voir également Al. ELIAN et N.-Ş. TANAŞOCA, *Fontes historiae Daco-Romaniae*, III, Bucarest, 1975, p. 235 (« montagne ») et, index, p. 565 « *montagne* non identifiée ».

5. J. ROSENBLUM, *op. cit.*, p. 72.

6. EADEM, *op. cit.*, p. 214. Cf. *supra*, note 6 : l'identification avancée par Vasiljevskij est imputable aux réalités de la guerre russo-roumano-turque de 1877/78, qui faisait rage juste alors. La petite ville d'Urziceni constituait un important nœud de commu-

traductrice de Kinnamos a disposé autrement les trois vocables du manuscrit de l'auteur byzantin et compris non pas la montagne de Tenou Ormon mais vu dans ormon le grec ὅρμος, en lui donnant le sens forcé de *point*, au lieu de celui de *port*, *point de départ*. Ce faisant, elle a établi en pleine Valachie orientale, à Urziceni, la frontière de la Tauroscythie au XII^e^ siècle!

A notre avis, la question est autre. Et Bănescu avait raison. Mais jusqu'à ce jour nul n'a observé que Kinnamos ou son copiste a confondu τὸ ὄρος, *la montagne*, *la hauteur* et ὁ ὅρος, *la limite*, *le territoire*. Nous comprenons donc que Manuel parvint jusqu'à la limite, à l'orée du Teleorman ou jusqu'au territoire du Teleorman, c'est-à-dire de la Forêt Folle.

Oui-da, pourrait-on nous rétorquer, mais cette explication ne tient pas compte du fait que ὄρος *montagne*, *hauteur* est un mot neutre et que l'autre est masculin : or Kinnamos emploie bien le neutre puisqu'il fait précéder le terme de la préposition ἐπί. Et si l'on donne à ὅρος le sens de *limite* ou de *territoire*, il faudrait alors corriger en ἐφ' ὅρος Τενουόρμον.

On voudra bien nous permettre d'invoquer des précédents. Tout d'abord, dans notre étude sur le portulan grec de Leyde, nous avons déjà rencontré, à propos de l'un des bras du Danube, cette étrange description : ἐγνώρισις τοῦ Σουλινᾶ · ἔναι ὄρος μέγα ὅλον δενδρώτον, « description du bras de Soulina : c'est une grande montagne toute boisée». Or là il n'y a aucune hauteur, mais seulement le territoire insulaire de Letea, à la végétation luxuriante. C'est la réalité géographique qui nous a amené à émender le texte édité par le maître ès-philologie grecque que fut le regretté Armand Delatte et à proposer la lecture ὅρος μέγας ὅλος δενδρώτος[1].

Autre exemple : le géographe Ptolémée parlant de la Sarmatie,

nications pour les forces russes basées en Roumanie (Valachie), d'où elles montaient au front, sur la ligne du Danube ou en Bulgarie, pour y combattre les armées turques. Les cartes et la presse du temps devaient en faire mention. Ce détail aura frappé l'esprit du grave byzantiniste russe, alors préoccupé par l'histoire du second empire bulgare (comme quoi la science est parfois à la remorque de la politique), et cela l'aura poussé à formuler cette hypothèse aussi gratuite que le serait l'identification, sur une vague ressemblance phonétique, de Bucarest et de Budapest ! Pour revenir aux réalités historiques, notons ici que la plus ancienne mention d'Urziceni, comme village, remonte à 1596 : *Documenta Romaniae Historica, B) Ț. Rom.*, V, Bucarest, 1975, p. 210 (n° 163).

1. P. Ș. NĂSTUREL, Dans le sillage des marchands italiens en mer Noire, *Byzantinische Forschungen*, IV, 1972, p. 232 ; *idem*, Le littoral roumain de la mer Noire d'après le portulan grec de Leyde, *Revue des études roumaines*, XIII-XIV, 1974, p. 127-128. Cf. A. DELATTE, *Les portulans grecs. II) Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 44.

mentionne, entre autres, ἥ τε Πεύκη ὄρος et ὁ Καρπάτης ὄρος, tous écrits avec l'esprit doux[1].

Si le second est bien la chaîne des Carpates, la montagne habitée par les Carpes (une branche des Daces demeurée insoumise aux conquérants romains), l'ὄρος Peucè, accentué par les éditeurs (ou par les manuscrits) avec un esprit doux, ne peut être une montagne, ni même une hauteur, mais bien le territoire de l'île de Peucè des Anciens, dans le delta du Danube. Selon Ératosthène, c'était une île triangulaire, aussi grande que celle de Rhodes ! et ainsi nommée en raison de la multitude des pins qui y croissaient[2]. Il faudra donc rectifier un jour sur ce point l'édition de Ptolémée. Mais il est permis de se demander si le géographe antique avait lui-même une notion précise de ce dont il s'agissait.

Et voici encore le témoignage, ô combien éloquent, de l'histoire versifiée de Constantin Manassès. Le vers 4930 qualifie le patriarche Méthode (sous l'empereur Théophile) ὡς πόλιν ὀχυρόπυργον τοῦτον ἐφ' ὄρους στῆσαι, mais le traducteur slave de ce poème si fameux au moyen âge traduit le mot comme si le texte qu'il avait sous les yeux eût porté un esprit doux et il entend gorá, *hauteur*, *montagne*[3] !

Et c'est maintenant que nous sommes en mesure d'aborder la question de la signification du mot Tenou Ormon ou Teleorman. On sait que du temps de Kinnamos, la Valachie nord-danubienne, où se déroulèrent les événements relatés plus haut, était au pouvoir des Coumans[4]. Ces derniers vivaient, comme l'a montré N. Iorga, en symbiose avec les Roumains autochtones, parmi lesquels il pouvait encore y avoir à l'époque des îlots de Slaves bulgares[5].

1. Détail qui nous a frappé à la lecture de la thèse (en roumain) de A. DECEI, sur *Les Roumains du IXe au XIIIe siècle à la lumière des sources arméniennes*, Cluj, 1938, reproduite dans son recueil *Relaţii româno-orientale*, Bucarest, 1978, p. 24, note 2. Cf. PTOLÉMÉE, *Géographie* (éd. C. Müller), I/1, Paris, 1883, p. 420 (cf. p. 413, 421 et 425).

2. ÉRATOSTHÈNE, *Géographie*, livre III (= fragment III B, 98 Berger) : Scholies aux Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. Texte reproduit dans les *Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes*, I, Bucarest, 1964 (edd. Vl. Iliescu, V. C. Popescu et Gh. Ştefan), p. 142-144.

3. I. BOGDAN, *Cronica lui Constantin Manasses. Traducere mediobulgară...*, Bucarest, 1922, p. 168 : ꙗко град твръдоныр҄ѣнъ сего на горѣ поставити.

4. Voir, par exemple, P. DIACONU, *Les Coumans...*, *passim*.

5. Sur cette symbiose : N. IORGA, *op. cit.*, p. 68-74 ; P. DIACONU, *Les Coumans...*, p. 31-34 ; I. CONEA et I. DONAT, Contribution à l'étude de la toponymie petchenègue-comane de la Plaine roumaine du Bas-Danube, *Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VIe Congrès International des Sciences onomastiques à Munich du 24 au 28 août 1958*, Bucarest, 1958, p. 139-168 ; G. IVĂNESCU, *Istoria limbii române*, Iaşi, 1980, p. 436-437. Pour les toponymes roumains conservant le souvenir des Coumans : I. IORDAN, *op. cit.*, p. 269-270 (et p. 279-280 ceux relatifs aux Petchénègues).

Or le traducteur du Manassès slave a buté sur le terme oros et il a compris, nous l'avons déjà dit, *hauteur*, *montagne (gorá)*, au lieu de *limite*.

En vieux-slave, *gorá* signifie *montagne* ; mais le terme a aussi l'acception de *forêt*[1]. Il en est de même encore de nos jours en serbe et en bulgare[2]. Tout pareillement, en roumain, le mot *codru* signifie *forêt*, mais en vieux-roumain il avait parfois le sens de *montagne*[3]. De même, en albanais, *kodra* ou *kodrë* a le sens de *hauteur*, *colline*, *déclivité située au pied d'une montagne et cultivée*[4].

Si nous rappelons ces vocables et leurs significations, c'est parce que, au mois d'août 1979, à la faveur d'une mission de recherches au Mont Athos, confiée par le C.N.R.S., nous venons de retrouver un chrysobulle valaque, inédit, de 1433. Il s'agit d'un parchemin original relatif au monastère de Bolintin, dont il atteste l'ancienneté, au moins dans la première moitié du XIVe siècle, puisqu'il y est fait allusion au voévode Basarab (1310-1352). Or il est dit textuellement que ce couvent était situé sur le fleuve Argeş, dans la *goleaja gorja*[5].

N'étant pas slavisant de métier, j'ai tout machinalement compris en parcourant le texte slavon de cette charte d'une grande importance historique (et à la faveur d'un mouvement de surprise) : « le monastère de la grande montagne », alors que la région concernée a tout au plus de douces collines. Et je la connais de mes yeux. Et de mes jambes ! Et puis, intriguée, la mémoire a joué et nous nous sommes souvenu de l'existence du monastère de Bolintin « din Pădurea cea Mare » (en roumain), « de la Grande Forêt »[6].

Alors, comment ne pas établir ici-même, aujourd'hui, un rapprochement entre, d'une part, la Forêt Folle (immense), le Tenou Ormon de Kinnamos, la rivière roumaine de Teleorman et le département du même nom (car traversé par ce cours d'eau) et, d'autre part, la Grande Forêt où le monastère, depuis longtemps disparu, de Bolintin fut fondé à une époque que seuls les archéologues nous feront connaître, après qu'ils auront retrouvé sur le

1. I. Bogdan, *op. cit.*, *loc. cit.* (voir aussi à l'index, s.v.). Cf. aussi Fr. Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum*, Vienne, 1862-1865, p. 136.

2. Tout dictionnaire de serbo-croate et de bulgare.

3. Voir la bibliographie citée par C. C. Giurescu, *Istoria pădurii...*, p. 212. Voir encore I. Iordan, *op. cit.*, p. 86 (qui rappelle, note 6, qu'en espagnol également, *bosque* signifie à la fois *forêt* et *montagne*).

4. N. H. Gjini, *Λεξικό ἀλβανο-ἑλληνικό*, Tirana, 1971 (s.v.).

5. Le commentaire historique de ce précieux document constituera la matière d'un prochain article dans la Revue des études roumaines.

6. Cf. *Doc. Rom. Hist. B) Ţ. Rom.*, I, p. 137 (n° 75) (c'est un résumé roumain ancien du document conservé au Mont Athos).

terrain et fouillé les vestiges de cet ancien établissement religieux?

Un coup d'œil sur la carte montre que si l'on trace une ligne imaginaire entre la localité actuelle de Bolintin et la rive gauche de l'Olt qui borne à l'ouest le département historique de Teleorman, la distance à vol d'oiseau est bien de 125 km. A supposer que ce fussent là les limites extrêmes de la Forêt Folle des Coumans, ce serait déjà un territoire suffisamment grand. En fait, la réalité devait concerner une étendue boisée infiniment plus grande. Si l'on examine la carte des forêts de la Dacie et des territoires roumains au moyen âge, on constate que cette forêt s'étendait jusqu'aux Carpates et qu'elle rejoignait l'Ukraine et la Galicie, la Russie Rouge[1]. La Galicie c'est, sous la plume de Kinnamos ou celle de Nicétas Choniatès, la Tauroscythie. Du temps des Coumans, cette forêt était infiniment plus grande, s'étendant jusqu'à la Galicie, dont elle ne faisait par conséquent pas partie. Notre constatation soulève un autre problème, problème ardu s'il en fût, celui de l'extension de la principauté *(knézat)* de ce nom : selon certains chercheurs, ledit État atteignait le Danube[2] ; selon d'autres, il recouvrait une partie seulement de la Moldavie historique[3]. Mais M. Litavrine a fort bien remarqué et rappelé qu'entre l'Empire byzantin, établi sur la rive droite du Danube, et la Tauroscythie s'interposait le territoire des Coumans, habité par les Roumains soumis à leur domination[4]. Byzance détenait les bouches du Danube et comptait des têtes de pont sur la rive gauche[5]. On ne peut pas affirmer que la principauté (le knézat) de Galicie (Halici) englobait la Valachie et la totalité de la Moldavie. Les témoignages

1. OCT. TOROPU, *Romanitatea tîrzie şi Strărománii în Dacia traiană sud-carpatică (secolele III-XI)*, Craiova, 1976, p. 87, où est reproduite une carte des forêts de l'antique Dacie et du moyen âge roumain, d'après M. David — mais sans renvoi bibliographique ! Nous empruntons à notre tour à l'ouvrage de Toropu cette carte très utile pour notre sujet : *supra*, p. 83.

2. Voir, par exemple, l'article, discutable sur plus d'un point, d'E. FRANCES, Les relations russo-byzantines au XIIe siècle et la domination de [la] Galicie au Bas-Danube, *Byzantinoslavica*, XX/1, 1959, p. 50-62.

3. Entre autres, A. D. XENOPOL, *Istoria Românilor din Dacia traiană*, II, 3e éd. (par les soins de I. Vlădescu) [Bucarest, 1925], p. 191 notamment.

4. G. G. LITAVRINE, Vlahi vizantijskih istočnikov X-XIII vv., dans le recueil *Iuzo-vostočnaja Evropa v srednie veka*, Chişinău, 1972, p. 103, déclare textuellement que « Entre l'Empire [byzantin] et la Russie il y avait une portion de territoire appartenant aux Polovtzes [= Coumans], et, à notre avis, aux Valaques locaux ». Toute la question est de déterminer ce territoire, que des préjugés nationaux ou politiques continuent de se disputer, sinon même de nier. La reconnaissance de l'existence de ce territoire fait honneur à l'objectivité de M. Litavrine.

5. P. Ş. NĂSTUREL, *Valaques...*, p. 186 et surtout maintenant le minutieux relevé de la diffusion des monnaies byzantines au Bas-Danube au XIIe siècle par P. DIACONU, *Les Coumans...*, p. 134-138 (avec 2 cartes).

invoqués, comme par exemple la fuite d'Andronic Comnène en 1164, n'ont aucune valeur[1]. De même, les territoires donnés sur le Danube au prince Vladislav de Tauroscythie en 1164/65 par Manuel I[er] Comnène, qui les avait précédemment octroyés à Vasilko, autre dynaste « tauroscythe »[2]. Ces territoires, bien au contraire, attestent la présence byzantine au Danube et, qu'ils fussent situés sur la rive droite ou gauche du fleuve, ce que l'on ignore, ils ne font que témoigner de la réalité de cette présence. Mais la question de l'existence ou non d'une domination galicienne (tauroscythe) jusqu'au Danube ou sur une partie du territoire moldave constitue un autre problème, qui sort du cadre que nous nous étions proposé ici-même. Nous reprendrons une autre fois cette question, que nous avons à peine amorcée.

En résumé, les Petchénègues ou les Coumans et leur langue ont donné le nom de Teleorman à l'immense forêt qui recouvrait toute la Valachie et la Moldavie alors dominées par eux. Ce n'est que plus tard, quand les États de Valachie et de Moldavie se furent constitués, que cette immense zone sylvique fut morcelée en territoires défrichés ou boisés qui empruntèrent leur nom aussi bien à des cours d'eau qu'à des localités ou à des monastères qui s'y développèrent petit à petit. Et réciproquement[3].

Une remarque encore : les soldats de Manuel Comnène ne s'aventurèrent point à travers ces forêts mystérieuses, si propices à des embûches. Et, en effet, les arbres séculaires qui s'y dressaient leur auront fait la même impression que celle que ressentirent les

1. Voir l'ample bibliographie réunie par P. DIACONU, *op. cit.*, p. 100-101. Personnellement, nous nions que le futur empereur ait pu franchir le Danube et ait été capturé dans le nord de la Moldavie, sur les confins de la Galicie, par des Valaques locaux qui avaient ouï dire de sa fuite. Dernièrement, prenant position contre ce point de vue développé par E. STĂNESCU, Les Βλάχοι de Kinnamos et Choniatès et la présence militaire byzantine au nord du Danube sous les Comnènes, *Revue des études sud-est européennes*, IX/3, 1971, p. 586-587, par G. G. LITAVRINE, *art. cit.*, p. 103 et par P. DIACONU, Despre situaţia politică la Dunărea de Jos în secolul al XII-lea, *Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie*, 27/3, 1976, p. 299-301, nous avons réexaminé cette question : P. Ş. NĂSTUREL, Vlacho-balcanica, *Byzantinisch - neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1978, p. 238-241 et p. 248 ; *idem*, Les Valaques balkaniques aux xe-xiiie siècles (Mouvements de population et colonisation dans la Romanie grecque et latine), *Byzantinische Forschungen*, VII, Amsterdam, 1979, p. 104-105.

2. E. FRANCES, *art. cit.*, p. 57 ; P. Ş. NĂSTUREL, *Valaques...*, p. 184 ; AL. A. BOLŞACOV-GHIMPU, *Cronica Ţării Moldovei pînă la întemeiere*, Bucarest, 1979, p. 50-51 ; P. DIACONU, *Les Coumans...*, p. 98. Voir également l'exposé et la bibliographie de C. C. GIURESCU, *Tîrguri sau oraşe şi cetăţi moldovene din secolul al X-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea*, Bucarest, 1967, p. 25-39.

3. C. C. GIURESCU et D. C. GIURESCU, *op. cit.*, p. 16-17 (cf. par exemple les noms « dendrologiques » des départements valaques de Ilfov, Dâmboviţa, Pădureţ et, naturellement, Teleorman).

légions romaines commandées par Caïus Scribonius Curion. Arrivées jusqu'à la Dacie *(tenus Dacia)*, elles prirent peur devant l'obscurité des bois *(tenebras saltuum expauit)*[1]. Cela s'était passé l'an 75/74 avant J.-C. Treize siècles environ avant l'incursion du basileus au nord du Danube...

Le passage de Jean Kinnamos revêt donc une singulière importance pour la géographie historique du Bas-Danube. A bien le considérer — et une fois dénoncés les méfaits d'un scribe qui aura confondu esprit doux et esprit rude ! —, il s'avère que le chroniqueur (ou sa source) aura vu et aperçu de ses yeux et décrit du même coup : le Danube, puis une mince zone découverte praticable à la cavalerie et, enfin, les premières collines des Carpates, l'épaisseur sans fin de leurs forêts, ce refuge millénaire du peuple roumain, ainsi que l'a établi, voici quelques années, avec de nouveaux arguments, feu le professeur C. C. Giurescu. Dans cette étendue fantastique de forêts poussaient principalement des chênes, des bouleaux, des hêtres, puis, à haute altitude, le sapin et le mélèze[2]. Tout compte fait, le récit laissé par Kinnamos constitue un excellent raccourci d'archéogéographie des contrées nord-danubiennes[3]. Quant au « Ténouormon » (Teleorman), les Coumans avaient donné ce nom à l'immense territoire de forêts vierges qui s'étendait du Danube aux confins de la principauté de Galicie[4].

Pierre Ş. NĂSTUREL.
(C.N.R.S. - Paris)

1. C. C. GIURESCU, *Istoria pădurii...*, p. 20-65 et 173 (d'après FLORUS, éd. Henrica Malcovati, Rome, 1938, I, 39, 6 : texte reproduit dans les *Fontes...*, I, p. 522).

2. C. C. GIURESCU, *op. cit.*, p. 21-37.

3. Emm. de MARTONNE, *La Valachie. Essai de monographie géographique*, Paris, 1902, p. 29-31.

4. En dernière minute, voici encore un cas de confusion entre ὅρος « territoire » et ὄρος « montagne », que l'on ajoutera à ceux invoqués par nous plus haut. Nicétas Choniatès (éd. du Corpus de Bonn), p. 621, l. 4-5 parle des τῶν ὅρων τῆς Μυσίας « des limites de la Moesie », mais dans le manuscrit B (v. apparat critique) on trouve cette fausse équivalence : τῶν βουνῶν τῆς Ζαγορᾶς « des montagnes de Zagora » ! Pareilles confusions doivent être assez fréquentes dans la littérature grecque antique et médiévale.

# LA PLACE DES LISTES TOPONYMIQUES DANS L'ORGANISATION DU LIVRE IV DES ÉDIFICES DE PROCOPE

Sur les circonstances intellectuelles et matérielles qui entourèrent la rédaction du Περὶ κτισμάτων, nous ne possédons guère que quelques remarques faites par Procope lui-même. L'occasion immédiate qui suscita les premiers travaux de Procope sur le sujet fut vraisemblablement fournie par une demande personnelle de l'empereur ; cependant, aux yeux de l'auteur, l'ouvrage s'inscrit dans la continuité de pensée des *Guerres*, sans doute parce que sa mise au point répondait à un projet que Procope gardait en réserve depuis un certain temps déjà[1]. C'est là, nous semble-t-il, un point important. Sans vouloir entrer ici dans les discussions relatives à la datation des différentes œuvres de Procope[2], nous estimons qu'il convient d'accorder quelque attention au fait que le Περὶ κτισμάτων est un ouvrage de la maturité intellectuelle, probable-

1. Sur l'intervention de Justinien, cf. *Édifices*, I, 3, 1 : τοῦτο γὰρ καὶ αὐτῷ βασιλεῖ ἐξεπιστάμεθα βουλομένῳ εἶναι. Il apparaît ici que Procope, au moins dans le Livre I des *Édifices*, travaillait en tenant compte avec minutie des désirs exprimés par l'empereur. Sur le rappel des *Guerres*, cf. *Édifices*, I, 1, 6 : ὥσπερ μοι λεπτολογουμένῳ ἐν τοῖς ὑπὲρ τῶν πολέμων δεδήλωται λόγοις. Sur les projets de Procope, cf. *Guerres*, II, 12, 29 : ἅπερ ἐν τοῖς καθήκουσι λόγοις δηλώσω ; toutefois, nous ne pouvons tirer de conclusion certaine de cette remarque, car elle succède à une lacune de neuf lignes dans les manuscrits.

2. La discussion a été reprise par J. A. S. Evans, The Dates of the *Anecdota* and the *De Aedificiis* of Procopius, *Classical Philology*, LXIV, 1969, p. 29-30 : l'auteur conteste les arguments avancés par E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, 1949, p. 837, excursus V : *La date du traité des Édifices de Procope*, en faveur d'une chronologie haute, entre le printemps 553 et l'été 555, et conclut en faveur d'une chronologie basse, soit peu avant le 7 mai 558.

ment le dernier écrit par Procope. Son contenu et son organisation ont été orientés par la nature des matériaux et des informations que l'auteur avait pu accumuler sans les utiliser. En tout cas Procope a pris soin, dans les *Édifices*, de ne rapporter que des événements ou des descriptions qui ne figurent pas dans les *Guerres*.

Tel que nous l'a livré la tradition manuscrite, respectée depuis par les éditions modernes, le traité des *Édifices* se présente comme un ouvrage en six Livres, dont chacun est consacré à une région particulière de l'empire romain durant le règne de Justinien. Dans son état actuel, l'ouvrage a connu au moins deux étapes successives de rédaction, qui se laissent percevoir à travers la maladresse des remaniements, et tous les critiques semblent avoir admis aujourd'hui qu'il est resté inachevé[1]. L'autonomie interne de chaque Livre demeure très forte. En effet, le critère géographique qui préside à la succession des Livres est souvent très approximatif dans ses applications, et se révèle insuffisant à assurer l'unité intellectuelle de l'ensemble. A l'exception des Livres V et VI qui sont nettement dans la continuité l'un de l'autre en raison de leur union originelle, les autres Livres sont à ce point indépendants les uns des autres que le Livre I a même été présenté comme un ouvrage à part entière, destiné au terme d'une première rédaction à une lecture publique devant la cour impériale[2].

Ces préliminaires indispensables étant établis, nous allons tenter de reconstituer ce que dut être le processus de composition du Livre IV et dégager ainsi quelques fondements susceptibles d'aider à l'interprétation historique du contenu, en particulier au niveau des listes.

L'autonomie du Livre IV s'aperçoit d'abord dans la façon, à la fois très lâche et inhabituelle, dont ce Livre est intégré à l'ensemble des six Livres des *Édifices*. Contrairement à ce qui existe dans les Livres II, III et V — le Livre VI faisant exception en raison de son rattachement originel au Livre V —, le Livre IV ne comporte à son début aucune phrase rappelant le contenu géographique du Livre précédent. Par ailleurs, c'est de façon tout à fait insolite que le contenu du Livre IV, c'est-à-dire les constructions accomplies en Europe, est annoncé à la fin du Livre III. Ces deux « anomalies » sont évidemment liées aux mécanismes de l'insertion du Livre IV

1. Cf. G. DOWNEY, The Composition of Procopius' *De aedificiis*, *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, t. LXXVIII, 1947, p. 172 et 176. Toutes les hypothèses avancées dans cet article sont acceptées par J. A. S. EVANS, *Procopius*, Twayne's World Authors Series, 1972, p. 79.

2. Cf. G. DOWNEY, Notes on Procopius, *De aedificiis*, Book I, *Studies presented to David M. Robinson*, II, Washington University, 1953, p. 719-725.

dans l'ensemble des *Édifices*. Cette insertion dépendait elle-même étroitement des différents moments de la composition ; aussi est-ce à la chronologie de la rédaction que nous allons nous attacher maintenant.

L'organisation interne du Livre IV est remarquable en ce qu'elle comporte un texte rédigé et deux longues listes de toponymes situées, l'une au milieu du texte rédigé, l'autre à la fin. Nous nous intéresserons en premier lieu au texte rédigé.

Constatons d'emblée que le Livre IV, s'il ne comporte aucun rappel du contenu du Livre précédent, s'ouvre en revanche de façon beaucoup plus originale sur une préface relativement longue (§ 1, 1-14), fidèle à ces procédés de la rhétorique que sont la comparaison et la *captatio benevolentiae*, et introduisant du point de vue géographique le contenu du récit. Il faut voir là une introduction au sens propre du terme et admettre que sa présence est tout à fait insolite, sinon incongrue, au milieu du traité des *Édifices*.

Le contenu de cette introduction est en lui-même suggestif. Tout d'abord, les éloges adressés à l'ample tâche accomplie par Justinien ont un caractère très général et pourraient trouver place dans une introduction d'ensemble au traité des *Édifices*. Procope entreprend ensuite un long commentaire ethnico-géographique dont le but évident est — au-delà du topos —, de donner des limites précises au texte rédigé qui va suivre. Or, à ce moment, il définit sa conception de l'Europe : celle-ci est considérée selon un axe d'orientation qui va de la mer Adriatique à l'Istros, acquérant ainsi la configuration d'une île (νησοειδῆ). Une première partie du texte rédigé envisage en effet la Grèce, l'Illyricum au sens géographique du terme, ainsi que les régions ripuaires danubiennes, y compris les provinces de Mésie Seconde et de Scythie Mineure, situées dans le diocèse de Thrace ; l'axe déterminé par la mer Adriatique et le Danube est donc scrupuleusement respecté. Cette conception de l'Europe semble bien être particulière au traité des *Édifices* ; il s'agit d'une Europe « orientale », souvent envisagée comme le pendant de l'Asie. En aucun cas cette conception n'est assimilable à notre conception moderne. Il ne faut donc pas espérer trouver dans le Livre IV des *Édifices* quelque commentaire que ce soit sur les constructions ou restaurations accomplies en Italie ou en Espagne[1]. De fait, le texte rédigé qui commence au

1. Procope n'est pas sans connaître la conception « large » de l'Europe ; mais il l'utilise surtout au cours de descriptions géographiques, cf. *Guerres*, III, 1, 7, III, 1, 14-15, ou encore V, 12, 1. Le traité des *Édifices* fait une large place, surtout dans la partie qui nous occupe, au contenu ethnique de cette Europe orientale ainsi envisagée ; il semble que Procope emploie toujours le terme Εὐρώπη dans un sens restreint à teneur ethnique, tandis que le sens large et géographique est rendu par les expressions γῆν τὴν Εὐρωπαίαν (*Éd.*, IV, 9, 1) ou γῆν τὴν Εὐρώπην (*Éd.*, VI, 1, 7).

§ 1, 15 et se termine au § 7, 21 correspond très exactement par son contenu aux suggestions ethnico-géographiques de l'introduction ; nous avons affaire ici à un texte dont l'unité intellectuelle a été soigneusement définie et mise en application. Tout semble indiquer que cette première partie du Livre IV a été conçue et rédigée dans une perspective tout à fait autonome, qui explique la présence d'une introduction à part entière suivie d'un commentaire complet, l'ensemble étant en quelque sorte clos sur lui-même. Sans doute s'agit-il là du premier essai de rédaction du Livre I des *Édifices*, conçu de façon indépendante, mais probablement simultanée, de l'actuel Livre I qui, ainsi que cela a été suggéré, avait une destination initiale différente. La terre natale de l'empereur se trouvait en Europe ; c'était là une raison suffisante pour que cette région fournisse la matière d'ouverture d'un Livre I, et il n'est pas étonnant de constater que l'argument est utilisé dans l'actuel Livre IV.

Si nous examinons maintenant la seconde partie du texte rédigé, qui va du § 8, 2 au § 11, 17 — nous traiterons à part le § 11, 18 —, nous remarquons d'abord que son contenu échappe complètement aux limites indiquées dans l'introduction, soit l'axe mer Adriatique-Danube. Procope annonce en effet qu'il va désormais s'engager en Thrace, avec comme point de référence (κρηπῖδα) les régions situées autour de Byzance ; en fait, il se borne à énumérer, depuis la sortie de Constantinople jusqu'à Topiros, les villes et fortifications situées sur la *Via Egnatia* ou dans ses environs proches, comme la Chersonèse de Thrace. Nous faisons ici une seconde remarque : à partir de ce § 8, Procope change brusquement l'orientation de sa description géographique puisqu'il procède dès lors d'Est en Ouest. Cette discontinuité dans la perspective générale du commentaire rédigé devient plus frappante encore si nous considérons la façon dont Procope introduit ici son étude de la Thrace. Il s'exprime ainsi ἐπὶ τὴν Θρᾴκην δὲ τὸ λοιπὸν ἴωμεν, c'est-à-dire « dirigeons-nous désormais vers la Thrace ». Or cette petite phrase ne s'imposait pas du tout, n'étant que la répétition d'une indication antérieure, située dans la première partie du texte rédigé ἐπὶ Θρᾴκης δὲ νῦν ἰτέον ἡμῖν (§ 7, 1), c'est-à-dire « il nous faut maintenant nous rendre en Thrace ». Ainsi, Procope s'y reprend à deux fois pour aborder la Thrace, avec à chaque fois une orientation géographique différente ; c'est d'abord l'Istros qui sert de guide à la description, puis l'étude de la Thrace — ou du moins ce que Procope annonce comme telle —, est entreprise par référence à Constantinople.

Ces différents éléments, l'annonce redoublée de la Thrace, la rupture soudaine dans l'orientation géographique, ainsi que la modification de l'axe intellectuel, suggèrent que Procope a soudé

entre elles deux parties rédigées originellement distinctes. Nous croyons volontiers en effet que la seconde partie a été rédigée antérieurement à la première et que, au moment de construire l'actuel Livre IV, Procope avait déjà à sa disposition une petite monographie consacrée aux villes et stations de la *Via Egnatia.* La cohérence de la rédaction était telle qu'elle ne permettait pas de camoufler le rajustement à la partie précédente, sur laquelle la monographie venait donc se greffer comme un corps étranger.

Est-il possible d'aller plus avant et de déterminer d'où provient cette seconde partie du Livre IV? Procope y rappelle qu'il a déjà décrit par ailleurs tous les bâtiments de Constantinople, et surtout ses édifices religieux, situés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murailles, justifiant ainsi qu'il lui soit loisible de s'intéresser dorénavant aux contrées environnantes (τὰ ἐπὶ Βυζαντίου χωρία). C'est là la seule allusion interne du Livre IV à un autre Livre des *Édifices*, et elle paraît bien prouver que dans cette seconde partie, le Livre IV est postérieur au Livre I tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. Par ailleurs, non seulement ce rappel du contenu du Livre I est relativement précis, mais encore il renvoie très exactement aux derniers paragraphes de ce Livre I, où Procope mentionne l'aménagement de différents ports situés à l'extérieur de la ville, ainsi que d'une maison d'accueil pour les étrangers affluant de toutes les parties de l'empire. Nous sommes donc placés, dans cette fin du Livre I, à un moment du récit où Procope envisage l'ouverture de Byzance sur le monde extérieur. Or, au § 8 du Livre IV, la description de la *Via Egnatia* commence depuis le faubourg de Strongylon : il y a une continuité psychologique et géographique évidente entre la fin du Livre I et la seconde partie du Livre IV. En nous fondant sur cette constatation, nous voudrions proposer l'hypothèse suivante :

1) Procope compose une dissertation destinée à la lecture publique portant sur les édifices de Constantinople. Dans la continuité, il s'intéresse aux constructions situées sur la *Via Egnatia*, au sortir de la ville ; cette étude est facilitée par des connaissances personnelles manifestes, et il n'est pas exclu, étant donné le caractère très détaillé et visuel des descriptions, qu'elle ait été destinée, elle aussi, à une lecture publique[1].

1. Plusieurs éléments concourent à cette interprétation : *a)* les descriptions sont d'une telle précision qu'elles débouchent en fait sur une succession de tableaux très diversifiés, le pavage d'une route, l'affrontement entre les eaux d'un lac et celles de la mer, la mise en œuvre d'une forteresse exceptionnelle, etc., bien faits pour maintenir éveillée l'attention d'éventuels auditeurs ; *b)* la mention de l'architecte Théodore le Silentiaire, au § 8, 24, rappelle celles d'Antémius de Tralles et d'Isidore de Milet au Livre I ; *c)* la phrase τὰ δὲ δὴ ἐνθένδε ἐρῶν ἔρχομαι peut être comprise aussi dans un contexte oral.

2) Ayant reçu l'ordre, peut-être à la suite de cette lecture publique, de développer son sujet, et de dresser l'inventaire des bâtiments construits par Justinien sur toute l'étendue de l'empire, Procope inaugure sa nouvelle œuvre de façon solennelle, en traitant de la patrie de Justinien, et rédige ainsi la première partie du Livre IV.

3) Rebuté, chemin faisant, par l'ampleur de la tâche et désireux d'utiliser ses travaux précédents, Procope procède à une redistribution, faisant de sa dissertation le nouveau Livre I des *Édifices* et allongeant le Livre européen grâce à son étude des fortifications de la *Via Egnatia*.

Cette étude ne traitait pas, tant s'en faut, de l'ensemble de la Thrace, et Procope se sentait tenu de s'intéresser aux régions de l'intérieur. C'est ici qu'intervient le dernier paragraphe du texte rédigé, soit le § 11, 18 qui, par le caractère général de son information, suggère l'ébauche d'une troisième partie. Procope y annonce la description de toutes les forteresses de Thrace, mais ce projet avorte immédiatement et, au texte rédigé attendu, se substitue la grande liste 2. Ainsi, c'est donc le Livre IV lui-même, et non plus seulement l'ensemble des *Édifices*, qui est resté inachevé. Le dernier paragraphe n'a d'ailleurs pas fait l'objet d'une rédaction très soignée, dans la mesure où Procope s'est abstenu d'y faire disparaître les références administratives. D'une façon générale, en effet, Procope manifeste une grande réticence dans l'emploi des noms de provinces et, à la précision administrative, il préfère des données ethniques ou géographiques beaucoup plus vagues mais plus littéraires ; dans le texte rédigé, les noms de provinces ont un caractère furtif, presque accidentel[1]. Or, dans ce dernier paragraphe, s'il est permis d'hésiter sur l'interprétation exacte du terme « Thrace », sans doute le diocèse plutôt que la province, en revanche le terme « Hémimont » ne peut désigner que la province, Procope indiquant même qu'il s'agit d'une appellation récente (τὴν νῦν καλουμένην Αἱμίμοντον). Nous pensons avoir affaire ici à une étape intermédiaire du travail de Procope : des listes sur lesquelles il travaille, il a extrait les noms des capitales régionales[2], mais il

1. Ainsi Procope préfère dire ἐπὶ Μυσούς (§ 7, 3) ou ἐπὶ Σκύθας (§ 7, 16) plutôt que d'employer les noms Μυσία et Σκυθία qui existent par contre dans la liste 2. Notons que l'expression 'Ριπησία Δακία (§ 5, 11) n'a dans le texte qu'un sens géographique, puisque Procope enchaîne aussitôt sur la ville de Singidunum, située en Mésie Première.

2. Le procédé est le même au § 1, 31 ; en nous reportant à la liste 1, nous voyons que les noms de ces capitales régionales ont été fournis à Procope par les recensements administratifs sur lesquels il travaillait.

n'a pas encore assez épuré son texte pour dépouiller ses informations de leur gangue administrative.

Le texte rédigé faisant ainsi défaut, nous nous tournons maintenant vers les listes, et nous allons d'abord tenter de déterminer comment elles s'insèrent dans le processus général que nous venons de décrire.

Remarquons à titre préliminaire que ces deux listes sont, dans la pensée de Procope lui-même, très différentes de la liste sur laquelle s'achève le Livre V. Celle-ci adopte en effet la forme d'un appendice relativement explicite et détaillé, consacré en majeure partie à des monuments religieux ou apparentés, et elle est envisagée par Procope comme un κεφάλαιον (V, 8, 10). Les deux listes du Livre IV, outre le fait qu'elles traitent presque exclusivement d'ouvrages militaires, prennent l'allure d'énumérations sèches et longues, bien peu littéraires dans leur présentation et leur conception : Procope utilise, du moins pour la liste 1, le terme κατάλογος (IV, 3, 15 et IV, 4, 1 et 3). Telles qu'elles apparaissent dans les manuscrits, ces listes n'ont pas toujours, tant s'en faut, l'organisation en colonnes que leur confèrent les éditions modernes ; le plus souvent, les noms se succèdent les uns aux autres selon une énumération linéaire qui avait sans doute pour but d'utiliser toute la place disponible[1]. Ce procédé doit être souligné, car il favorisait à l'évidence les fausses coupes au niveau des simples syllabes ou des groupes de mots[2].

Par ailleurs, les manuscrits ne nous permettent pas une connaissance équivalente de chacune des deux listes. La liste 1 manque en effet dans le manuscrit A et ceux de sa famille, tandis qu'elle est présente dans ceux de la famille V. Il ne nous paraît pas possible d'en conclure, comme cela a été fait, que A représente une version plus ancienne et plus incomplète que V et que la liste 1 n'est apparue que lors d'une seconde rédaction de Procope[3]. Nous pensons au contraire qu'elle faisait partie du projet initial de Procope. Cette liste 1 commence à proprement parler au § 4 par une courte introduction dans laquelle Procope justifie l'insertion

1. Dans le manuscrit Vaticanus graecus 1065, le scribe a tenté d'utiliser le procédé des colonnes dans la liste 1, avec d'abord trois noms par ligne, puis quatre ; mais les déviations de l'écriture font que l'ensemble n'est pas toujours très net. Quant à la liste 2, elle énumère simplement les noms les uns à la suite des autres, ligne après ligne.

2. La physionomie des toponymes est susceptible d'avoir été altérée aussi par les systèmes d'abréviation particuliers aux scribes ou à leur époque.

3. Cette hypothèse a été suggérée par G. Downey, The Composition of Procopius' *De aedificiis*, p. 179-181. Cependant, le fait que cette liste ne se trouve pas dans les manuscrits de la famille A peut être dû simplement à l'oubli ou à l'incompréhension d'un scribe.

et l'intérêt d'un κατάλογος. Mais, bien avant ce § 4, Procope annonçait qu'il avait l'intention de faire l'inventaire des fortifications thessaliennes en même temps que celles de la Macédoine ἐν καταλόγῳ, sous forme de liste (§ 3, 15). Ce passage, qui existe dans les deux familles de manuscrits, prouve que Procope disposait de recensements dès le début de la rédaction de la première partie du Livre IV ; la liste 1 était prévue dès l'origine, au moins partiellement, en ce qui concerne la Thessalie et la Macédoine. Nous notons par ailleurs à propos de cette liste : *a)* que son contenu correspond parfaitement aux lignes directrices définies dans l'introduction, *b)* que son insertion a été soigneusement effectuée, puisque la liste s'achève par une courte phrase destinée à assurer la transition avec la suite du texte rédigé. Ces différents éléments réunis suggèrent que la liste 1 a été conçue d'emblée pour trouver place dans la première partie du Livre IV, à laquelle elle apporte un supplément d'information.

Il en va tout autrement pour la liste 2 qui, succédant à une tentative avortée de rédaction d'une troisième partie, constitue une solution de rattrapage, un pis aller au niveau de l'information. Visiblement, arrivé au stade où il lui fallait traiter des régions intérieures de la Thrace, Procope n'a pas eu la possibilité de mettre en œuvre sous une forme littéraire la documentation dont il disposait. Pire encore, il n'a pas cherché à faire correspondre de façon précise le contenu de cette liste 2 avec les intentions annoncées dans la troisième partie, si bien que cette liste 2 traite non seulement des provinces de Thrace et d'Hémimont, mais encore des quatre autres provinces du diocèse de Thrace, Europe, Rhodope, Mésie Seconde et Scythie Mineure. Elle correspond donc aussi et successivement à la seconde, puis à la première partie du texte rédigé. Le Livre IV s'achève ainsi au milieu d'un grand désordre intellectuel. Son caractère inachevé est considérablement souligné par la présence de la liste 2, corps étranger ajouté sans commentaire ni justification.

Par contre, au niveau de leur organisation interne, les listes 1 et 2 constituent des documents très voisins dans leur conception ; elles utilisent toutes deux des classements provinciaux qui distinguent assez souvent, mais non de façon constante, entre les restaurations et les constructions nouvelles. Dans le cours de la liste 1, le cadre administratif est précisé et renforcé par des en-têtes mentionnant le nom des villes principales. Il est peu probable que ces classifications soient le fait de Procope. En effet, comme nous l'avons déjà observé, celui-ci procède dans le texte rédigé par centres d'intérêt ou par régions dont la dénomination géographique permet au lecteur de se situer, et se montre peu intéressé par les références

administratives qu'il prend soin le plus souvent de dissimuler sous une forme littéraire. Aussi est-il plus cohérent d'admettre que de tels procédés de classement reflètent le caractère officiel des documents utilisés par Procope qui, grâce à ses fonctions auprès de Bélisaire, avait aisément accès aux archives de l'administration impériale[1]. La langue officielle de l'administration étant alors le latin, Procope devait avant tout se livrer à un travail de traduction, ou plutôt de transcription. Contrairement à ce que suggèrent la plupart des critiques, nous ne pensons pas que Procope a confié cette tâche, assurément fastidieuse et malaisée, à une équipe de scribes. Nous pouvons observer en effet que le texte rédigé lui-même n'est pas exempt d'énumérations (§ 2, 16 ; § 6, 5 et 18). Il est bien évident que les listes 1 et 2 ont été détachées d'un catalogue beaucoup plus complet qui représentait une part non négligeable de la documentation de base sur laquelle reposait la mise en œuvre littéraire ; aussi Procope ne pouvait-il guère se dispenser d'effectuer lui-même le travail fondamental de la transcription. Et de fait, comme nous le verrons bientôt, il a achoppé personnellement sur les difficultés de cette transcription. Par ailleurs, les critiques ont souvent mis en évidence l'existence de fautes de copistes dans l'orthographe des noms latins[2]. Cette notion de fautes ainsi que l'intervention de copistes doivent être précisées d'un point de vue chronologique, sinon historique. En effet, il faut avoir à l'esprit que le grec des listes est la transcription d'un latin ayant perdu sa pureté originelle et largement altéré par l'évolution de la prononciation, elle-même soumise à des particularités régionales. Les modifications phonétiques d'un toponyme latin qui apparaissent dans la transcription grecque des listes existent déjà au niveau de la langue latine[3] ; ce fait linguistique une fois établi, il apparaît que la

1. Selon P. SKOK, De l'importance des listes toponomastiques de Procope pour la connaissance de la latinité balkanique, *Revue Internationale des Études balkaniques*, III[e] année, 1937, t. I, p. 48, ces « sources officielles » seraient « des rapports des gouverneurs de Justinien chargés d'ériger ou de restaurer les édifices en question ». G. DOWNEY, *op. cit.*, p. 173-174, estime que les listes « evidently reproduce the contents of government archives ». Cette opinion sur le caractère officiel des listes est adoptée comme tout à fait certaine par V. BEŠEVLIEV, *Die lateinische Herkunft der Kastellverzeichnisse bei Prokop*, Coll. Latomus, vol. 101, fasc. 1, Hommages à Marcel Renard, Bruxelles, 1969, p. 94-98.

2. Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 49 et 52, et l'ouvrage de synthèse de V. BEŠEVLIEV, *Zur Deutung der Kastellnamen in Prokops Werk « De Aedificiis »*, Amsterdam, 1970.

3. Par exemple, la *Notice des Dignités*, éd. Otto SEECK, 1876/1962, p. 97, appelle *Zernis* la ville que Ptolémée, III, 8, 4 connaissait sous le nom de Δίερνα, en Dacie, sur la rive gauche du Danube. Procope, à son tour, nomme Ζέρνης, § 6, 5 (avec une erreur de localisation). Cf. H. MIHĂESCU, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1978, p. 198, § 158.

transcription grecque a été plutôt soigneusement effectuée, et c'est à ce titre qu'elle permet de saisir la langue latine dans sa réalité phonétique propre au VIe siècle de notre ère[1]. Que cette réalité phonétique ait été fluctuante et ait suscité des variantes, Procope lui-même en témoigne quand il donne l'exemple de Λιτερατά, forteresse de Mésie Première, dont le nom se prononçait autrefois Λεδέρατα[2]. De fait, ces fluctuations semblent avoir été particulièrement fréquentes dans les régions danubiennes, sans doute parce qu'elles étaient soumises à d'incessants renouvellements de populations dont les phonèmes ne reproduisaient pas toujours exactement ceux du latin et du grec.

Ainsi, il convient de considérer les listes 1 et 2 comme des documents à l'état brut, sur lesquels Procope n'a pas travaillé, à l'exception de la transcription, mais qu'il a introduits tels quels dans le Livre IV. Le texte rédigé et les listes ne sont pas complémentaires mais concomitants. Il n'est donc pas étonnant que certains toponymes apparaissent à la fois dans le texte rédigé et dans une liste, parfois même avec des variantes, car le grec de Procope dans le texte rédigé n'est pas le même que celui des listes. Or la liste 1, qui est insérée, comporte à la fois des toponymes qui ont été commentés précédemment, et des toponymes qui sont commentés seulement par la suite. Dans le premier cas, nous relevons, à titre d'exemples, de manière non exhaustive, ἐν χώρᾳ Ῥεμισιανισίᾳ et Κουμούδεβα qui dans le texte rédigé étaient déjà apparus sous les formes Ῥουμισίανα et Κουιμέδαβα. Dans le second cas se trouvent Ζάνες, dernier toponyme de la liste 1, commenté ensuite au § 6, 6-8 mais aussi ἐν χώρᾳ Ἀκυενισίῳ et Πότες qui sont repris plus loin sous les formes Ἀκύες et Πόντες, sans référence aucune au fait qu'ils ont déjà été mentionnés[3].

Les variantes graphiques ont évidemment une importance immédiate quant à l'identification des toponymes. Il n'est pas toujours facile de décider si nous avons affaire à deux toponymes différents, ou bien au même toponyme mentionné avec des variantes. A cet égard, la comparaison, ou même la confrontation entre le texte et la liste peut apporter quelques éclaircissements.

Procope, au cours de son commentaire sur les cités ripuaires de

1. Il va de soi que les copies successives des manuscrits ont apporté quelques perturbations dans la toponymie des listes ; certaines sont évidentes, mais somme toute, en moins grand nombre que les critiques l'ont laissé entendre ; en tout cas, la notion de « fautes d'orthographe » n'est pas compatible avec un contexte historique exact du point de vue linguistique.

2. § 6, 3 ; la *Notice des Dignités* connaît le nom ancien, Laederata, avec des variantes, Laed^natae, Laedemata, p. 92-93.

3. Sur la chute du -ν- dans Πότες, cf. Beševliev, *op. cit.*, p. 61 et 115.

Mésie Seconde, fait état d'un ἔρυμα τὸ Ἀλτηνῶν précisant qu'il est situé entre Transmarisca et Candidiana, c'est-à-dire relativement loin de la frontière avec la Scythie Mineure (§ 7, 9). Comme très souvent dans le livre IV, la graphie -ων est une transcription du neutre latin -um, et il faut admettre que le terme ἔρυμα tout comme φρούριον ou πόλις se construit avec le toponyme en apposition ; le nom de la localité en question doit être interprété comme étant en latin Altinum. L'existence d'une place de ce nom en Mésie Seconde est confirmée par la *Notice des Dignités* qui mentionne des « Milites nauclarii Altinenses, Altino », indiquant qu'il s'agit d'une station fluviale[1]. Par ailleurs, un nom très ressemblant apparaît dans la liste 2, au cours d'une énumération consacrée aux places de Mésie Seconde : Ἄβριττος, Ῥουβοῦστα, Δινισκάρτα, Μοντερεγῖνε, Βέκις, Ἀλτῖνα, Μανροβάλλε, Τίγρα, Σκεδεβά, Νόβας. Nous allons tenter de déterminer s'il y a convergence entre ces deux passages du Livre IV, c'est-à-dire si Altina de la liste est identifiable à Altinum et, dans le cas d'une place unique, chercher son emplacement. Ces deux points sont liés, et aucun ne paraît avoir été résolu de façon claire à l'heure actuelle[2]. Disons tout de suite que dans l'ensemble les chercheurs ont conclu à l'existence d'une place unique qu'ils ont localisée à l'emplacement de la ville moderne d'Oltina, en Roumanie, sur le seul fondement, semble-t-il, de la ressemblance onomastique, bien qu'une telle localisation soit en complète contradiction avec les indications fournies par Procope[3].

La liste 2 est très perturbée dans son ensemble, et les en-têtes des groupements ne correspondent pas au contenu ; c'est ainsi que dans le passage qui nous occupe, sous l'en-tête Μυσίας παρὰ μὲν ποταμὸν Ἴστρον, se trouvent des toponymes de la Scythie Mineure et d'autres qui appartiennent bien à la Mésie Seconde, mais qui sont situés à l'intérieur des terres, comme Abrittos. Cependant, cette liste, en dépit des obscurités et confusions qu'elle comporte,

1. Le texte rédigé offre d'autres exemples de ce type, Οὔννων, Κυντῶν, Τιλικίων, Οὐλμιτῶν. Pour la bonne intelligence grammaticale du texte, il n'est pas possible d'interpréter ces toponymes comme des formes de génitif pluriel, contrairement à l'interprétation de A. Aricescu, Quelques précisions sur la carte de la Scythia Minor, *Dacia*, N.S. t. XIV, 1970, p. 305. Cette hypothèse est d'ailleurs mentionnée avec réticence par Beševliev, *op. cit.*, p. 124. Sur Altinum, cf. *Notice des Dignités*, p. 90.

2. La *Tabula Imperii Romani*, *Romula-Durostorum-Tomis*, L 35, Bucarest, 1969, se référant à chacun des deux passages du Livre IV, distingue deux places, l'une Altinon (Ἀλτηνῶν) en Mésie Seconde, l'autre Altinum en Scythie Mineure. Seule la seconde apparaît sur la carte. La confusion est encore accrue par les références aux sources.

3. Cf. Aricescu, *op. cit.*, et surtout R. Vulpe, La limite méridionale de la province romaine de Scythie, *Studia Balcanica*, 1970, t. 1, p. 33-47.

laisse apercevoir que les places situées le long du Danube en Mésie Seconde sont toujours énumérées d'Est en Ouest. Tous les noms ne sont évidemment pas identifiables, mais nous pouvons tout de même distinguer au moins deux tronçons routiers pour lesquels cette remarque est justifiée. Le premier est constitué par 'Αππίαρα, 'Εξεντάπριστα et Διμώ (qui est une correction pour Λιμώ que portent les manuscrits) ; ces trois stations apparaissent d'Ouest en Est dans l'*Itinéraire Antonin*, sous les graphies *Dimo*, *Sexantapristis* et *Appiaria* (221, 3 ; 222, 3 et 5). Le second, qui nous intéresse plus particulièrement ici, est constitué par Τίγρα, Σκεδεβά et Νόβας, trois stations également repérables dans l'*Itinéraire Antonin* qui mentionne d'Ouest en Est *Novas*, *Scaidava* et *Tigra* (221, 4 ; 222, 1 et 4). Comme ce sont là les dernières places de la liste consacrée à la Mésie Seconde, nous pouvons envisager avec vraisemblance que plusieurs autres parmi celles qui étaient énumérées immédiatement avant se trouvaient déjà sur la route danubienne ; en remontant le cours de la liste, nous trouvons Μανροβάλλε et 'Αλτῖνα qui ont donc toutes chances de se trouver à l'Est de Tigra, sur une route qui longe le Danube et aboutit à Abrittos, à l'intérieur de la province. En comparant avec l'*Itinéraire Antonin*, nous rencontrons, à l'Est de Tigra, et successivement, Appiaria, puis Transmarisca et Candidiana, c'est-à-dire précisément les deux places entre lesquelles le texte rédigé situait Altinum. Ainsi, en considérant avec attention le rang occupé par Altina dans le cours de la liste, et après avoir déterminé l'orientation géographique de ce secteur, nous aboutissons à la zone de localisation qui était celle proposée par Procope pour Altinum. La communication entre Abrittos et le Danube était facilitée par l'existence de deux petites vallées fluviales dont l'une aboutissait à l'importante tête de pont de Transmarisca[1]. La présence de la station fluviale d'Altinum avait son utilité lors de l'installation de ponts de bateaux dans une région où, depuis l'empereur Constantin, les Romains s'efforçaient de maintenir la place forte de Daphné sur la rive gauche du Danube. Aussi est-ce à proximité immédiate de Transmarica que nous suggérerons de chercher Altinum[2].

1. Ces composantes géographiques et stratégiques apparaissent à l'occasion des opérations militaires conduites par l'empereur Dèce en cette région en 251, cf. Aurélius Victor, *Livre des Césars*, 29, 4. Sur les localisations de ces toponymes entre Abrittos (Razgrad) et le Danube, cf. les commentaires de Beševliev, *op. cit.*, p. 145.

2. Bien que la confirmation par l'onomastique moderne nous semble remplie de pièges, nous signalons à titre anecdotique que les cartes géographiques du début du siècle indiquent une ville nommée Olténitza, située sur la rive gauche du Danube, presque en face de Transmarisca-Tutrakan ; cf. en particulier la carte de K. Patsch, *Der Kampf um der Donauraum unter Domitian und Trajan*, 1937.

Pouvons-nous expliquer la graphie 'Ἀλτῖνα ? Il pourrait s'agir à la rigueur d'une mauvaise lecture du latin *Altino*. Mais nous n'aimons pas cette interprétation parce que : *a)* comme nous l'avons vu, la transcription du latin en grec est plutôt soignée et que la notion de faute de scribe ne constitue bien souvent qu'un pis aller en matière d'explication ; *b)* tous les toponymes des listes ne sont pas exprimés exclusivement à l'accusatif ou à l'ablatif, en dépit du substrat routier qui s'y manifeste, mais un grand nombre d'entre eux sont au nominatif. Nous pensons que 'Ἀλτῖνα doit représenter un nominatif latin originel. Le changement de genre n'est pas un phénomène rare dans la langue latine tardive et il aboutit de façon générale à l'élimination du neutre. Nous avons un autre exemple de ce type dans la liste I dans le cas de 'Ρωμυλίανα, ville de Dacie Ripuaire, qu'un texte latin du IVe siècle nomme *Romulianum*[1]. L'alternance Altina/Altinum qui existe entre la liste et le texte rédigé met en évidence deux niveaux différents d'expression de la langue latine, le premier, administratif et vulgaire, le second littéraire et attaché au classicisme.

Le cas que nous venons d'envisager est sans doute l'un des plus favorables du Livre IV dans la mesure où il comporte suffisamment de données pour susciter la discussion. De fait, la démarche qui consiste à identifier les toponymes ne saurait, dans le cadre du Livre IV, être immédiate. En effet, l'originalité même de la documentation par listes est source de désillusion au niveau de l'interprétation du contenu : l'énumération systématique, en éliminant par principe tout commentaire, risque de faire de chaque liste un *hapax* inutilisable, dépouillé de toute référence susceptible d'étayer les recherches. C'est donc l'isolement découlant de la nature du document qu'il s'agit de réduire, et cela n'est possible que sur la base d'une claire compréhension de ce que fut le processus de la composition du Livre IV. Nous en résumons quelques aspects essentiels :

— Le texte rédigé n'offre aucune continuité intellectuelle dans l'étude géographique de l'Europe ; les deux premières parties sont chacune le produit d'agencements antérieurs distincts liés à l'organisation personnelle de l'auteur, et la troisième partie n'est qu'amorcée.

— Il n'y a pas de rapport systématique entre le texte rédigé et les listes ; certaines parties des listes correspondent à des régions abordées dans le texte, d'autres ont une signification purement

1. Cf. pseudo AURÉLIUS VICTOR, *Epitome de Caesaribus*, 40 : « Galerius... ortus Dacia Ripensi, ibique sepultus est : quem locum Romulianum ex vocabulo Romulae matris appellarat ». Sur les processus des changements de genre, cf. MIHĂESCU, *op. cit.*, p. 215-216.

intrinsèque. Toutefois, là où la liste 1 apporte, au moins partiellement, un complément d'information au texte, la liste 2 constitue essentiellement un palliatif destiné à masquer le caractère inachevé de la troisième partie.

— La langue originelle des listes étant le latin, l'identification des toponymes doit prendre en compte l'instabilité phonétique de cette langue au VI^e siècle, et replacer dans leur contexte chronologique ou régional les variantes et les perturbations transmises dans la transcription grecque effectuée par Procope. Ce sont là quelques-uns des fondements pouvant aider à la compréhension de l'ensemble du Livre IV.

Martine PERRIN-HENRY.

# LE THÈME ET LA FORTERESSE, DE CHARSIANON : RECHERCHES DANS LA RÉGION D'AKDAGMADENI

La forteresse de Charsanion fut l'un des maillons forts du système de défense de l'Empire Byzantin en Asie Mineure. Son importance était due à deux facteurs : d'une part sa position, commandant un territoire frontalier des régions arméniennes et arabes, d'autre part le contrôle qu'elle exerçait sur deux importantes routes militaires, celle qui reliait Constantinople à Ancyre, Sebasteia et Mélitène (ou Téphriké), et celle qui unissait les régions du Pont à Césarée par Malandara[1].

Ces axes ayant été également des routes d'invasion, Charsanion fut très tôt sur la trajectoire des Musulmans. Théophane, qui enregistre l'avance arabe dans ces régions éloignées de l'Empire signale sa prise par la ruse en 730, lors d'une expédition de Maslamah au nord de la Cappadoce[2]. Reprise par les Byzantins, elle devint pratiquement imprenable, repoussant avec succès trois grandes attaques au IXe siècle : celle de Ma'mun en 831 (vaincu par

1. Sur ces routes, F. Taeschner, *Das Anatolische Wegenetz nach Osmanischen Quellen*, I, II, Türk Bibl. 22, 23, Leipzig, 1924-1926 ; K. Bittel, *Kleinasiatische Studien*, Amsterdam, 1967, p. 12-14 ; F. Hild, *Das Byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, Wien, 1977, p. 106-112 et carte 8.

2. Théophane, Bonn, I, p. 630, *l.* 16-18 ; Cedrenus, Bonn, I, p. 800, l. 5-6 ; Tabari in E. W. Brooks, The Arabs in Asia Minor (641-750) from Arabic Sources, *J. H. St.*, 18, 1898, p. 200 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, II, Paris 1901-Bruxelles 1963, p. 501. Les deux dernières sources attribuent le commandement de l'expédition à Mo'avia Ibn Isham : J. R. Lilie, *Die Byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber*, B.B., 22, München, 1976, p. 148 (notes 20 et 22).

Théophile aux alentours de la forteresse), et celles d'Abou Sayd en 843 et 845[1].

C'est vraisemblablement lors de cette reprise de la guerre arabo-byzantine que Charsianon, jusqu'alors Tourma du Thème des Arméniaques fut détachée de celui-ci, ainsi que le rapporte Constantin Porphyrogénète : le Thème fut divisé en trois parties et le nom de Charsianon donné à la région centrale[2]. L'élévation au rang de Kleisoura qui survint ensuite témoigne de l'importance militaire accrue de la forteresse et de sa région[3]. Et en effet ses troupes jouent un rôle important en 860 après la bataille de Poson[4] ; commandées par le Kleisourarque qui siégeait à Charsianon, estimées à 4.000 hommes par les sources arabes[5], elles fonctionnent alors comme un détachement très mobile opérant contre les incursions musulmanes en Cappadoce.

Détachée du Thème des Arméniaques, Charsanion fut un instrument important de la politique de Basile I^er^ pour éliminer les Pauliciens. Jugée alors vraisemblablement plus fidèle à l'Empire que le Thème des Arméniaques[6], elle se trouva renforcée par l'élévation au rang de Thème qui eut lieu entre 863 et 872 au cours de la guerre contre les Pauliciens. Ce sera finalement grâce à l'action

1. M. Canard, Extraits des sources arabes in A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, II, 2°, Bruxelles, 1968, p. 405-406. L'expédition de 831 semble avoir inspiré le passage de Delhema où Sayd Battal reçoit de Ma'mum l'ordre de s'emparer de Kharshana, où régnait Barsouis (Basile ?). Battal emploie la ruse comme jadis Maslamah/Mo'avia. Le kastron occupé, les Byzantins sont vaincus par Ma'mun (M. Canard, Delhema, épopée Arabe des Guerres arabo-byzantines, in *Byzance et les Musulmans au Proche-Orient*, V. R., London, 1973, p. 292-293).

2. *Constantin Phorpyrogénète, De Administrando Imperio*, ed. Moravcsik-Jenkins, Budapest, 1949, p. 236, l. 90-91 et *De Thematibus*, ed. Pertusi, Studi e Testi, 60, Vaticano, 1952, p. 65, *l*. 43-47 ; W. E. Kaegi, Al-Balâdhuri and the Armeniak Theme, *Byz.*, 38, 1968, p. 273-277.

3. Théophane Continué, Bonn, p. 181, l. 15 ; E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles, 1935, p. 43 et 50.

4. Les Musulmans qui ont survécu à cette bataille sont capturés sur le territoire du Thème de Charsianon (W. M. Ramsey, *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 249).

5. Ibn Al Fakih l'appelle « Khisliyug » (in E. W. Brooks, Arabic Lists of the Byzantine Themes, *J.H.St.*, 21, 1897-1901, p. 76) et indique les frontières de Charsianon (*ibid.*, p. 75 et p. 76). Le nombre semble réduit : Ibn Khordadhbeh indique que les tourmarques commandaient chacun 5.000 hommes (in B. G. A. ed. de Goeje, Lugdunum Batavorum, VI, 1967, p. 84).

6. Les sources font état d'une rivalité entre les soldats de Charsianon et des Arméniaques (Génésius, Bonn, p. 123, l. 8-23, p. 124, l. 1-11 ; Théophane Continué, Bonn, p. 272, l. 22-23 et p. 273, l. 1-15 ; W. E. Kaegi, La politique du Thème de Charsianon, *XIV C.I.E.B., Résumés, Bucarest, 6-12 sept. 1971*, p. 87-88).

conjuguée des troupes de Charsanion et des Arméniaques que ceux-ci seront vaincus en 872[1].

Ce danger éliminé, le nouveau Thème eut à faire face à une nouvelle vague d'attaques musulmanes échelonnées entre la fin du IXe siècle et la première moitié du Xe siècle. Dès 878, opérant avec les troupes d'autres Thèmes il contribue à une série de succès militaires byzantins contre Abdallah ben Rasid ben Ka'us à Podandos et à Adana[2]. En 886 ou 887[3], les Musulmans déclenchent une grande expédition contre Charsianon. Ne parvenant pas à s'emparer de la forteresse, ils ravagent le Thème et prennent Hypsela, située au nord de Sebasteia[4].

Selon les sources arabes, Charsianon comportait alors, outre le kastron du même nom, siège de l'administration et du stratège[5], quatre autres places fortes[6]. La liste d'Ibn Khordadhbeh, qui classe les Thèmes d'après le nombre de leurs forteresses, place Charsianon à l'avant-dernier rang devant les Optimates, à égalité avec les Thracésiens mais loin derrière les Arméniaques et les Anatoliques[7].

1. Mention du Thème in GÉNÉSIUS, Bonn, p. 122, l. 20. Vers 856 le Taktikon Uspenskij mentionne encore le Kleisourarque de Charsianon (A. A. VASILIEV, I, p. 104). Les limites chronologiques indiquées n'excluent pas une élévation au rang de Thème avant 863 (G. OSTROGORSKY, Sur la date et composition des premiers Thèmes d'Asie Mineure, *Byz.*, 23, 1953, p. 60). Sur la défaite de Chrysocheir, GÉNÉSIUS, Bonn, p. 122, l. 19 sq.; THÉOPHANE CONTINUÉ, Bonn, p. 272-275; CEDRENUS, Bonn, II, p. 207-212; P. LEMERLE, L'Histoire des Pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques, *T.M.*, V, Paris, 1973, p. 103.

2. BAR HEBRAEUS, ed. BUDGE, London, 1932, p. 148; A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II, I°, p. 82-83. Ces victoires sont le résultat de l'action des « cinq patrices » (ID., *ibid.*, p. 87).

3. A. A. VASILIEV, *op. cit.*, II, I°, p. 121. Des troupes de Charsianon furent envoyées en Italie du Sud en 882 ou 883 (THÉOPHANE CONTINUÉ, Bonn, p. 312, l. 15-17; CEDRENUS, Bonn, II, p. 236 ne mentionne pas les troupes de Charsianon).

4. THÉOPHANE CONTINUÉ, Bonn, p. 354, l. 11-15. La frontière passait alors par Hypsela, Charsianon et par l'Halys (ID., *ibid.*, p. 427, l. 3-4). Hypsela est mentionnée par les *Notitia Episcopatum*, ed. PARTHEY, Amsterdam, 1967, p. 99-100 (Not. Episc. 2) et p. 307 (Not. Nilus Doxapatrius c/a 1143).

5. Sous Léon VI, le stratège était de 2e rang (H. GELZER, *Die Genesis der Byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899, p. 121, tableau). Le Klétorologion de Philothée lui accorde le IIe rang, après le stratège de Cappadoce et avant celui de Colonée (in *De Cerimoniis*, ed. REISKE, I, 2, 52, p. 713, l. 7-8; cf. encore, ID., *ibid.*, p. 714, l. 19 et p. 727, l. 16-17). Selon S. VRYONIS, An Attic Hoard of Byzantine Gold Coins (668-741), in *Byzantium: its Internal History and Relations with the Muslim World*, V. R., London, 1971, p. 298, au IXe siècle sa paie était de 20 livres et la roga du Thème de 650 solidi.

6. Dhariga (Saricha), Ramhasu (?), Barukta (Badukta, Pedachtōe ?) et Makhathiri (?) (Ibn Al Fakih in E. W. BROOKS, Arabic Lists of Byzantine Themes, *op. cit.*, p. 75-76; IBN KHORDADHBEH, ed. DE GOEJE, *op. cit.*, p. 77-80).

7. Le Thème des Anatoliques et celui des Arméniaques viennent en tête avec respectivement 44 et 17 forteresses (IBN KHORDADHBEH, *op. cit.*, *supra*, p. 77-80).

A la fin du IX[e] siècle, la préoccupation des souverains byzantins fut de renforcer sa puissance. Vers 890, sous le règne de Léon VI, une réforme entraîna l'élargissement territorial du Thème par le rattachement de deux Tourmai et sept Banda, détachés des Thèmes des Arméniaques, des Bucellaires et de Cappadoce[1]. Ces mesures signifièrent concrètement l'incorporation au Thème de Charsianon de régions névralgiques situées sur la frontière arabe comme Césarée et le territoire de Tyana-Venasa, et le renforcement des capacités défensives et offensives de son armée. Son stratège joue alors un important rôle d'intermédiaire entre l'Empire et les petites puissances frontières, contribuant ainsi au renforcement de la présence de Byzance dans ces régions[2].

Tant le fait que l'expansion de l'Empire vers l'Est au X[e] siècle fut menée par les grandes familles originaires de Charsianon, que la position stratégique de ce Thème, allaient concourir à l'accroissement de son influence politique. Aux visées expansionnistes de Byzance répondirent celles des Arabes qui, sous la dynastie des Hamdanides d'Alep[3] lancèrent alors quatre grandes attaques contre Charsianon. La première, en 950, semble avoir eu pour objet la

1. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, *op. cit.*, p. 236, l. 101-110. A la fin du IX[e] siècle le Thème comprenait quatre Tourmai : Charsiana, Saniana, Kasi et Kymbalaios. Cette dernière (ID., *ibid.*, p. 238, l. 134) apparaît comme siége d'un stratège dans le Scorialensis (N. OIKONOMIDÈS, L'organisation de la frontière Orientale de Byzance aux X[e]-XI[e] siècles et le Taktikon de l'Escurial, *XIV C.I.E.B.*, *Bucarest, 1971*, p. 290).

2. C'est notamment le cas de Mélias (CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, *op. cit.*, p. 238, l. 136-148 ; H. AHRWEILER, La frontière et les frontières de Byzance en Orient, *XIV C.I.E.B.*, *Bucarest, 1971*, p. 19). Le tourmarque (ou kleisourarque) de Charsianon, Basile, aurait été ambassadeur de Théophile auprès de Mutasim (Ma'mum ?) en 831, après une première défaite de l'Empereur à Amorium (BAR HEBRAEUS, ed. BUDGE, I, London, 1932, p. 138). Dans la « Vie de S. Eudokimos » (plus précisément dans l'abrégé de la vie du Saint il est dit que son père s'appelait Basile (*A.S.S.*, juillet 31, p. 310-311). S'il est vrai que la famille d'Eudokimos était propriétaire de Charsianon dans la première moitié du IX[e] siècle son père était peut-être ce Basile dont Bar Hebraeus parle, ainsi que Delhema (cf. *supra*, note 1, p. 108. Cela expliquerait la confusion visant à attribuer à Eudokimos lui-même le rôle de tourmarque (ou kleisourarque) dans la bataille de 831 : lors de celle-ci, le Saint aurait 18 ans, puisque né en 813 il est mort vers 843 (*A.S.S.*, juillet 31, VII, p. 308 ; Basilius Porphyrogenetus Imperator : Menologium Basilianum, *P.G.*, Migne, CXVII, col. 565-568 ; Vie in M. LOPAREV, *Pamjatniki drevnej Pismennosti*, Petropoli, 96, 1893 et ID., avec commentaire M. LOPAREV, in *Bulletin de l'Institut Archéologique Russe à Constantinople*, 13, Sofia, 1908, p. 199-219 et p. 152-198).

3. Sur la dynastie, M. CANARD, *Histoire de la dynastie des Hamdanides, du Jazira et de Syrie*, t. I, Alger, 1951 (2[e] série, v. 21).

forteresse où siégeait toujours le stratège du Thème[1]. De la confrontation de nombreux textes arabes faisant le récit de l'événement il ressort que Sayf-ad-Dawla (à la tête de 30.000 hommes) tenta de s'emparer du kastron et n'y parvenant pas, ravagea les environs de celui-ci et ceux de Saricha[2]. Ce demi-échec entraîna l'Émir à refaire une nouvelle campagne contre Charsianon en 951 : ayant dû renoncer à cause de l'hiver il revint en 956 et 960, années où il ravagea, toujours sans succès, les alentours de Charsianon et de Saricha[3]. Les forteresses de Kharshana « la haute » qui « étaient pour lui une obligation stricte » tandis que ses environs n'étaient qu'une cible secondaire[4], ne tombèrent que lors de l'avance des Seldjoucides.

Vers la fin du xe siècle le Thème de Charsianon subit le contrecoup du rôle joué au sein de l'Empire par son aristocratie toute puissante[5]. L'opposition au Thème des Arméniaques, mêlée aux rivalités entre familles, prit de l'ampleur[6]. Charsianon devint un foyer d'opposition aux régions de peuplement arménien[7] et fut

1. Selon A. PERTUSI, in *De Thematibus*, *op. cit.*, la capitale du Thème au xe siècle était Césarée (ID., *ibid.*, p. 124). Sur l'expédition de 950, BAR HEBRAEUS, ed. BUDGE, *op. cit.*, p. 166 ; Abou Firaz in M. CANARD, Extraits des sources Arabes, *op. cit.*, p. 359-366 ; Mutanabbi in M. CANARD, Mutanabbi et la guerre byzantino-arabe : intérêt historique de ses poésies, in *Byzance et les Musulmans au Proche-Orient*, *op. cit.*, p. 100-103 et M. CANARD, Quelques noms de personnages byzantins dans une pièce du poète arabe Abu-Firas (xe siècle), in v. cité *supra*, p. 453-454.

2. Saricha était proche de Charsianon (cf. la carte VIII d'Ibn Haukal in M. CANARD, *Histoire de la dynastie des Hamdanides...*, *op. cit.*, p. 250). Sur les difficultés de localisation, F. HILD, *Das Byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, *op. cit.*, p. 110.

3. Ibn Zafir in M. CANARD, Extraits des sources Arabes, *op. cit.*, p. 346-347, note 2 ; Ad-Dahabi (xive siècle), ID., *ibid.*, p. 241-242, Kamal-Ad-Din in A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II, I°, p. 359. Sur l'expédition de 960, E. HONIGMANN, Kharsianon Kastron, *Byz.*, 10, 1935, p. 151 (dorénavant K.K.).

4. Sari in M. CANARD, Extraits des sources arabes, *op. cit.*, p. 373, vers II.

5. Étaient originaires de Charsianon les Doukas, les Phocas, les Argyros et les Maleinos. Un exemple de l'importance de ces familles, la carrière d'Eustathe Argyre et celle de son aïeul Léon (THÉOPHANE CONTINUÉ, Bonn, p. 374, l. 3-19 ; CEDRENUS, Bonn, II, p. 269, l. 18-23 et p. 270, l. 1-8 ; CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, *op. cit.*, p. 238, l. 136-138 ; R. GUILLAND, Patrices byzantins sous le règne de Constantin VII Porphyrogénète (913-959), in *Recherches sur les Institutions byzantines*, I, Amsterdam, 1967, p. 570-571 et II, p. 178 ; J. F. VANNIER, *Familles byzantines-les Argyroi (IXe-XIIe siècles)*, Byzantina Sorbonensia, Paris, 1975).

6. W. E. KAEGI, La politique du Thème de Charsianon, *op. cit.*, p. 87-88. Sur les familles militaires d'Asie Mineure, I. SORLIN, Publications soviétiques sur le xie siècle, *T.M.*, VI, 1976, p. 475, note 28.

7. W. E. KAEGI, La politique du Thème de Charsianon, *op. cit.*, p. 88. Malgré les services rendus à l'Empire les Arméniens sont toujours considérés avec méfiance (H. AHRWEILER, *L'idéologie Politique de l'Empire Byzantin*, P.U.F., Paris, 1975, p. 52, note 1 ; S. VRYONIS, Byzantium : the Social Basis of Decline, *op. cit.*, V. R., London, 1971, p. 169-175 et 174), mais remarquer qu'au xie siècle Gagik II revendique un pouvoir sur les Thèmes frontaliers de l'Arménie, dont Charsianon (CEDRENUS, Bonn, II, p. 559, l. 2-8).

d'une fidélité à l'Empire non sans faiblesse au cours des luttes civiles. Si Bardas Skléros fut vaincu sur le territoire du Thème en 979 par Phocas, c'est probablement dans la forteresse de Charsianon (propriété des Maleinos) qu'en 987, Phocas se fait proclamer empereur et prépare son insurrection[1]. Par la suite, en séquestrant Eusthate Maleinos, Basile II régla le problème que posait à l'Empire la menace potentielle du Thème[2]. En 1069 l'Éparchie de Charsianon est traversée par Romain Diogène lors de son déplacement vers l'Est[3]. A la suite de Manzikert, la région avec ses places fortes est occupée par les Turcs : elle ne reviendra pas à l'Empire[4].

Bien que la forteresse et le Thème soient mentionnés par les sources narratives et hagiographiques grecques et par les sources arabes et syriaques, l'information transmise par ces textes est restreinte et souvent imprécise : dans la mesure où le Thème et sa plus importante fortification gardèrent le même nom, il n'est pas toujours aisé d'identifier ce qui est entendu par Charsianon : s'agit-il de la ville entourant les remparts, de la citadelle, de la région ou du Thème? Le toponyme ne semble pas avoir survécu, peut-être parce que la région a été soumise à une occupation active de la part des Seldjoucides[5]. C'est ainsi que Charsianon a été identifiée à Harsana ou Kharshana maintes fois mentionnées par les sources arabes[6]. La fréquence de ces toponymes en Cappadoce et dans les régions arméno-syriennes, avec de nombreuses variantes orthogra-

1. ZONARAS, Bonn, III, p. 550, l. 2-6 ; CEDRENUS, Bonn, II, p. 438, l. 14-18 (les détails de l'affrontement entre Phocas et Skleros in CEDRENUS, Bonn, II, p. 431, l. 4-5 et sq.).

2. Sur les propriétés de Maleinos, E. HONIGMANN, Un itinéraire arabe à travers le Pont, *Mélanges F. Cumont*, I, 4, Bruxelles, 1936, p. 268-270 ; CEDRENUS, Bonn, II, p. 438, l. 14-15 et p. 448, l. 9-15).

3. ATTALIATES, Bonn, p. 145, l. 6. CEDRENUS, Bonn, II, p. 690-691, l. 3-4, décrit l'itinéraire de l'Empereur mais ne mentionne pas la forteresse de Charsianon.

4. A l'exception de l'inscription découverte à Mushalem Kalesi (cf. notes 1, 2 et 3, p. 117), l'histoire de la forteresse pendant cette période est encore inconnue. Sur Manzikert, C. TOUMANOFF, The Background of Manzikert, *XIII C.I.E.B., Oxford, 1966* ; A. SEVIM, Islam kaynaklarına göre Malazgirt savasi. Metinler ve çeverileri, *T.T.K.*, B., Ankara, 1971 ; sur la première occupation turque de la région, C. CAHEN, *Pre-Ottoman Turkey*, Taplinger, New York, 1968.

5. Il y avait de nombreux monuments seldjoucides dans la région (K. BITTEL, *Kleinasiatische Studien*, *op. cit.*, p. 45-46). Entre Sivas et Kayseri il y avait 24 caravansérails : C. CAHEN, Ibn Sa'id sur l'Asie Mineure seldjoucide, in *Turcobyzantina et Oriens Christianus*, V. R., London, 1974, p. 46.

6. Defrémery avait compris que Harsiun et Harsana se référaient à Charsianon (E. HONIGMANN, K.K., p. 130 et note 1).

phiques[1], et le peu de matériel épigraphique découvert[2], contribuèrent à alimenter une longue controverse sur la localisation de la forteresse de Charsianon, qui dura jusqu'en 1935, année où Ernest Honigmann l'identifia à la fortification qui surplombe le village de Mushalem Kalesi à l'Ouest de Sivas[3].

Selon Honigmann, l'itinéraire de Sayf-ad-Dawla au xe siècle démontrait l'impossibilité de placer le kastron de Charsianon ailleurs qu'entre les montagnes du Akdag et celles du Tschamli Bel[4]. Le site de la forteresse qui domine le village de Mushalem Kalesi correspondait à cette exigence ainsi qu'à la description géographique de Charsianon dans la « Vie de S. Michel Maleinos », description d'ailleurs fort imprécise et pouvant s'appliquer à plusieurs points de la région du Akdag[5].

La confrontation des sources arabes et grecques permet d'esquisser un tableau de Charsianon entre le VIIIe siècle et le xe siècle. Avant cette dernière période, seule la forteresse est mentionnée[6]. Il faut attendre le xe siècle et les expéditions de Sayf-ad-Dawla

1. Huit toponymes furent signalés (E. Honigmann, K.K., p. 139). Ibn Khordadhbeh et Kodama utilisent le terme Kharshana (ed. de Goeje, *op. cit.*, p. 144 et 194), Mas'udi, Harsana (M. Canard, Extraits des sources arabes, *op. cit.*, p. 402) et Idrisi, Djarsioun (éd. Jaubert, *op. cit.*, 5e climat, 4e section, p. 301).

2. Cf. notes 1, 2 et 3 p. 117. Une inscription sur le mur de la chapelle de Zarzma en Géorgie (datée de 1054), mentionne la révolte de Sklèros et « le pays nommé Charsianon » (E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinisches Reiches von 363 bis 1071, op. cit.*, p. 51, note 5 et p. 150, note 14). Un certain nombre de sceaux furent publiés (G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, I, Paris, 1924, p. 284-286 ; A. Pertusi, in *De Thematibus, op. cit.*, p. 124 ; K. Konstantopoulos, *Les sceaux byzantins du musée national d'Athènes*, Athènes, 1917, p. 47, 294 et 295 (en grec) ; B. A. Pancenko, Catalogue of the Lead Seals of the IRAIK Collection, *I.R.A.I.K.*, 9, Sofia, 1904, p. 348 (en russe) ; V. Laurent, *Documents de sillographie. La collection Orghidan*, P.U.F., Paris, 1952, p. 109 ; Likhačev mentionne un sceau dont la lecture est incertaine (in *Ist. Značenie*, app. IV, 20, cité par V. Laurent, *ibid.*, p. 109), d'autres sont inédits (F. Hild, *Das Byzantinische Strassensystem in Kappadokien, op. cit.*, p. 104, note 258) : un de ces sceaux se trouve au musée de Varsovie et trois autres, appartenant à l'I.F.E.B. furent lus par le P. Laurent. Je remercie vivement mon collègue J.-Cl. Cheynet qui m'a transmis ces renseignements.

3. Vilayet d'Yozgat. Pour tous les détails, E. Honigmann, K.K., p. 129-160. Les difficultés de localisation des forteresses sont exposées par M. Restle, F. Hild, Semaluos Kastron, *J.O.B.*, 23, 1974, p. 263 et note 2.

4. E. Honigmann, K.K., p. 145-151 ; M. Canard, La dynastie des Hamdanides..., *op. cit.*, p. 252.

5. Vie de S. Michel Maleinos, éd. Petit, *R.O.C.*, 7, p. 550. E. Honingmann, K.K., p. 143. Sur la vie et le rôle joué par le Saint à Byzance, R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, C.N.R.S., Paris, 1975, p. 115-118 et une courte note in *A.S.S.*, juillet 12, v. III, p. 303 ; cf. encore J. Darrouzès, Les mouvements des fondations monastiques au XIe siècle, *T.M.*, VI, 1976, p. 171, note 12.

6. Soit par les sources arabes soit par les textes arabes et syriaques.

pour avoir quelques références à la ville : elle était alors composée d'une citadelle avec ses tours, « perchée sur le sommet des nuages »[1]. En cas d'attaque on y abritait la population qui, des créneaux des tours, faisait voir à l'assaillant les pointes des lances[2]. En 950, lors de la première grande incursion hamdanide, le faubourg et les « hauts édifices » qui composaient la ville basse sont incendiés, puisque « le feu faisait rage sur toutes ses faces »[3]. C'est probablement cet incendie-là que Cedrenus mentionne en apportant quelques précisions : la ville (polis) subit l'attaque des Agarènes qui amènent la population en captivité. Un des quartiers, appelé quartier du fer, situé dans la partie méridionale de la ville est détruit par le feu ainsi que le temple du Saint Apôtre Thomas[4]. Bien que ravagée, Charsianon subsiste : les itinéraires arabes d'Idrisi et d'Ibn Haukal mentionnent encore la ville d'Harsana et Harsana-ville comme étant une des étapes entre Amorium et Kamacha sur l'Euphrate[5].

Outre la forteresse, beaucoup moins dégradée que maintenant[6], un voyageur du XIX^e^ siècle signala à Mushalem Kalesi « les fragments d'une église byzantine et d'autres bâtiments »[7]. A cause de ces vestiges le village fut considéré comme étant Sibora, troisième

1. Sari in M. Canard, Extraits des sources arabes, *op. cit.*, p. 372-373, vers 21.

2. M. Canard, Les allusions à la guerre byzantine chez les poètes Abu-Tammam et Buhturi, in A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes, I, La dynastie d'Amorium*, p. 405, vers 39.

3. Sari in M. Canard, Extraits des sources arabes, *op. cit.*, p. 372-373, vers 22 et Abou Firaz (Id., *ibid.*, p. 366, vers 21). Ce dernier vers est ambigu : l'expression peut désigner soit la forteresse, soit la ville. Abou Firaz fut fait prisonnier par les Byzantins circa 960, et logea dans la forteresse avant d'être transféré à Constantinople (Id., *ibid.*, p. 350 et p. 366, note 1).

4. Cedrenus, Bonn, II, p. 250, l. 10-16. Théophane Continué, Bonn, p. 354, l. 11-15 décrit l'attaque arabe contre Hypsela (cf. note 4, p. 109) dans des termes très proches du récit de Cedrenus sur Charsianon : la population est amenée en captivité (Sari in M. Canard, Extraits des sources arabes, *op. cit.*, p. 373, vers 14 et 15). Un incendie se déclenche à Sophias (?) (peut-être le « quartier du fer » de Cedrenus) et l'église du Saint Apôtre Thomas brûle (elle est postérieurement restaurée par l'Empereur Léon [VI ?]). L'incendie de l'église est commun aux deux sources. S'agit-il d'Hypsela ou de Charsianon ?

5. Ibn Haukal, éd. de Goeje, *op. cit.*, II, p. 129 et Idrisi, éd. Jaubert, *op. cit.*, p. 309-310. Les deux itinéraires sont analysés par E. Honigmann, K.K., p. 151-157.

6. La photo prise par P. Wittek (Von der Byzantinischen zur Türkischen toponymie, *Byz.*, 10, 1935) montre encore le parement extérieur des deux tourelles. Celui-ci s'est effondré depuis. La forteresse a été endommagée par les tremblements de terre, fréquents dans la région et son accès est actuellement déconseillé à cause des chutes de pierres.

7. Ch. Wilson, *Handbook for travellers in Asia Minor*, London, 1895-1905, p. 34 (route II, Geune/Mushalem Kalesi).

étape de l'itinéraire Antonin sur la route Ancyre-Sebasteia, et d'après Génésius, résidence de Basile Ier en 872[1].

Les fragments en question font encore partie de deux Türbe construites sur la pente méridionale de la colline sur laquelle s'élèvent les remparts. Ils consistent en huit remplois distribués entre les deux Türbe et comprennent, entre autres, trois corbeilles de chapiteaux décorées, un fût et une base de colonne qui pourraient provenir d'un petit sanctuaire intra- ou extra-muros à dater d'une haute époque (ve ou vie siècle)[2]. D'autre part, on trouve autour du village actuel bâti sur la pente méridionale de la colline mentionnée, deux mines de fer[3]. Celles-ci sont d'ailleurs nombreuses dans la région autour de Mushalem Kalesi sur un rayon d'une trentaine de kilomètres[4].

Cinq kilomètres au N.-O. de Mushalem Kalesi, à Kirsin Kavac, s'élève une autre fortification, très ruinée, dénommée Kirsin Kalesi. Bâtie sur une colline assez basse, elle est loin d'être aussi imposante que Charsianon-Mushalem Kalesi. Kiepert, et plus récemment Bittel signalèrent dans cette région deux fortifications[5], un peu plus à l'Est de Kirsin Kavac[6]. Aux alentours de ce village on

1. W. Ramsey, *Historical Geography of Asia Minor*, *op. cit.*, p. 265. Génésius. Bonn, p. 122 ; F. Hild, *Das Byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, *op. cit.*, p. 107, situe Sibora à Karamagara et Agriane (4e station de l'itinéraire Antonin), à Mushalem Kalesi (Id., *ibid.*, p. 108).

2. Il n'est pas exclu que les remplois proviennent de plus loin : leur pierre est semblable à celle qu'on trouve à Akdagmadeni. Les godrons des chapiteaux présentent des ressemblances avec ceux de l'église de S. Clément d'Ankara (G. Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, Beyrouth, 1928, t. I, p. 140-143 et pl. CXVIII, 4). Autres chapiteaux du même type : R. Kautzsch, *Kapitellstudien*, Berlin, 1936, pl. 44 (chapiteaux nos 738 et 745) ; J. Strzygowsky, Ein Christusrelief und Altchristliche Kapitelle in Moesien, *B.N.J.*, 1920, p. 33, pl. 13.

3. Carte de la Turquie au 1:1.200.000, feuille 14, Akdagmadeni (Mikyasli Türkiye Haritasi Pafta Indeksi, 1957).

4. Surtout des mines de fer et de plomb (cf. la carte citée ci-dessus). Toutes les sources sur l'Asie Mineure indiquent la présence de mines au N.-E. de l'Anatolie (S. Vryonis, The Question of the Byzantine Mines, in *Byzantium : its internal History and relations with the Muslim World*, *op. cit.*, p. 4-10 ; E. Honigmann, Un itinéraire arabe à travers le Pont, *op. cit.*, p. 263 ; A. Refik, *Osmanli Devrinde Türkiye Madenleri 767-1200*, Istanbul, 1931).

5. R. Kiepert, *Karte von Kleinasien*, 1:1.400.000, B. IV, Yozgat, 1914, signale un « kale » entre Kaçak (Kavac ?) et Muhadjir K.(alesi ?). K. Bittel, publia une note sur une fortification découverte à Asap-Başli (Spätrömisches Kastell bei Asap Başli, Vilayet Yozgat, *Archaologischer Anzeiger*, Berlin, 1933, p. 176-182 et Id., *Kleinasiatische Studien*, *op. cit.*, p. 14, note 15).

6. Les vestiges hittites abondent dans la région : cf. à propos de Sivas, A. Gabriel, Recherches d'archéologie pré-hellénique, *Anadolu*, I, 1951, p. 12 et T. Ozguç, Die Grabung von Maltepe bei Sivas, *Belleten*, 2, Ankara, 1947.

trouve également des mines de fer et un Tepe où les villageois auraient mis à jour des ossements et des débris de poterie.

Dix kilomètres au S.-E. de la forteresse de Charsianon et du village de Mushalem Kalesi, sur la route actuelle Ankara-Sivas, se trouve le village plus important d'Akdagmadeni, situé autour des mines d'argent qui fonctionnent encore aujourd'hui[1]. Dans ce village on trouve deux grandes églises de plan basilical, construites à trois cents mètres environ l'une de l'autre et orientées dans la même direction. Une inscription grecque à l'intérieur de la plus imposante fait état de la présence sur place d'une communauté grecque en 1852 : la construction de ces églises est peut-être l'œuvre de celle-ci, puisque Ch. Wilson signale lors de son passage dans le village en 1895 (1905) que tous les mineurs des mines d'argent d'Akdagmadeni étaient des Grecs[2].

Des fortifications en ruines sont également à signaler dans les montagnes environnantes du Akdag à peu de distance des mines de fer et de plomb de Çulhali et de Nusratli[3]. Elles avaient probablement pour but (comme d'ailleurs Charsianon et Kavak) de défendre la grande route militaire Ancyre-Sebasteia et la route secondaire traversant l'Akdag, tout en assurant la protection d'Akdagmadeni ainsi que l'ensemble minier de la région[4]. Il est également probable que celui-ci fut exploité par les Seldjoucides[5]. La protection de ce gisement expliquerait alors le contenu de l'inscription seldjoucide trouvée dans le village de Mushalem Kalesi, à savoir, que la forte-

1. La carte Murray situait Charsianon à Akdagmadeni (M. Canard, La dynastie des Hamdanides..., *op. cit.*, p. 252) ; K. Bittel, *Kleinasiatische Studien*, *op. cit.*, p. 46, ne croit pas que Mushalem Kalesi (malgré le voisinage des mines d'Akdagmadeni) soit le Qalat-I-Maden où furent frappées des monnaies du Sultan Burhaneddin. Cette dernière place forte serait à chercher plus au N.-O.

2. Ch. Wilson, *Handbook for Travellers in Asia Minor*, *op. cit.*, p. 34. Vers 1842 Sivas comptait 4.000 chrétiens environ (W. F. Ainsworth, *Travels and Researches in Asia Minor*, t. II, London, 1842, p. 14-15). Les centres religieux et monastiques du Thème de Charsianon ne sont toujours pas localisés, à savoir, le monastère de S. Elisabeth (Théophane Continué, Bonn, p. 374, l. 10-11 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 269) et celui que Nicéphore, moine d'Esphigménou, fonda en 1001 à Charsianon (J. Lefort, *Archives de l'Athos, VI, Actes d'Esphigménou*, Paris, 1973, Acte nº 2 (1037), p. 43-45, l. 5-10). Cf. encore dans les *Archives de l'Athos, V, Actes de Lavra*, Paris, 1970, Acte nº 40 (1080), p. 225, l. 22-23, et H. G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 760.

3. Les vestiges se trouvent entre Çulhali et Nusratli.

4. Une route secondaire unissait Charsianon à Akdagmadeni et à Bozkurt sur le Kizil Irmak (Halys) (F. Hild, *Das Byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, *op. cit.*, carte 8, route C2).

5. Cf. note 5, p. 112 et P. Wittek, Von der Byzantinischen zur Türkischen Toponymie, *op. cit.*, p. 62.

resse fut construite sous le Sultan Kaykhusraw II (1236-1246)[1]. Encore faut-il se méfier du terme « āmara », complété par Wittek. Ce verbe est l'un des plus ambigus de la langue arabe pour signifier bâtir[2]. A la place de ce terme un autre aurait pu être choisi, comme rénover[3]. Il reste donc plusieurs hypothèses : ou bien la forteresse qui domine le village de Mushalem Kalesi fut effectivement bâtie dans les conditions qu'indique l'inscription mentionnée, sur une colline libre de toute fortification antérieure (ce qui est peu probable, étant donné sa position stratégique privilégiée et la présence des vestiges byzantins)[4], ou bien la forteresse fut élevée sur ce qui restait de Charsianon prise, sans que nous puissions savoir actuellement si ces restes déterminèrent une rénovation ou une nouvelle construction[5], ou bien encore la problématique précédente reste vraie mais concerne une autre forteresse que Charsianon.

Dejanira POTACHE.

1. P. WITTEK, Von der Byzantinischen zur Türkischen Toponymie, *op. cit.*, p. 60. Lors de notre passage en 1979 nous n'avons pas vu cette inscription, mais seulement au pied des Türbe les deux inscriptions sur deux blocs de calcaire blanc, devenus des stèles funéraires (ID., *ibid.*, p. 63-64).

2. P. WITTEK, Von der Byzantinischen zur Türkischen Toponymie, *op. cit.*, p. 61, ligne 1 : « āmara » peut signifier aussi meubler, apporter de nouveaux éléments, mais non rénover.

3. Wittek n'indique pas si le mot « āmara » existait ou s'il faisait défaut sur l'inscription arabe.

4. Nous n'avons pas eu l'occasion de voir les matériaux byzantins signalés par Wittek près de la mosquée de Mushalem Kalesi.

5. Cette hypothèse semble être la plus vraisemblable. L'étude des remparts, menée actuellement, est susceptible d'apporter quelques éclaircissements à cette question. En tout cas, une rénovation ou une nouvelle construction sur les fondations byzantines n'invalident pas entièrement le contenu de l'inscription mentionnée par Wittek.

# AVANOS-VÉNASA - CAPPADOCE

L'identification Avanos-Vénasa est mentionnée pour la première fois à la fin du siècle dernier par Lévidis et adoptée par H. Rott, Kiepert, G. de Jerphanion et récemment par F. Hild[1]. On trouve dans Lévidis les diverses formes 'Αϐανισσω, Οὐάνασα, Οὐήνασα, Βήνασα, Οὐάνωτα. D'autre part, l'équivalence phonétique de *Vénasa* et *Avanos* correspond aux modifications usuelles des toponymes, les points d'appui sur les consonnes v et n étant conservés ; le a, en suffixe dans le premier cas et en préfixe dans le second étant des variantes banales. Cependant, Ramsay crut pouvoir situer Vénasa à Suvermez[2], et après lui, Calder[3].

Des découvertes archéologiques récentes et une analyse élargie de la région justifient une nouvelle étude ; elles confirment l'identification ancienne.

1. A. M. Levidis, Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας, Constantinople, 1899, p. 98 ; H. Rott, *Kleinasiatische Denkmäler aus Pisidien, Pamphylien, Kappadokien und Lykien*, Leipzig, 1908, p. 241, note 2 ; Kiepert, *Formae orbis antiqui*, VIII, *Asia Minor Imperatoris Trajani tempore*, 1909 ; carte au 1/400.000, feuille C IV Kaisarije, 2e éd. 1911 ; G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1925-1942, I, p. 18, note 5 ; F. Hild, *Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, Wien, 1977, p. 79-80.

2. W. M. Ramsay, *The historical geography of Asia minor*, London, 1890, p. 292-93, en raison de la trouvaille d'une stèle au *Zeus Ouranos* sur une colline voisine (cf. *infra* sur ce culte) ; mais l'auteur ne tient pas compte des incompatibilités orographiques entre ce lieu aride *(Suvermez* veut dire *qui ne donne pas d'eau)* et la prospérité de Vénasa ; il est vrai qu'il ignorait la 20e lettre de Grégoire de Nysse et que, par une erreur d'attribution du courrier de Grégoire de Nazianze, il avait mal situé la fuite d'un diacre de Vénasa dans le diocèse de Basile le Grand (cf. *infra*, p. 123).

3. W. M. Calder, *A classical map of Asia minor*, Ankara, 1958.

## Sources littéraires et historiques

Strabon.

Dans le douzième livre de sa *Géographie*, Strabon cite « *dans la Morimène, à Vénasa, ce temple de Jupiter dont l'enceinte peut abriter aisément 3 000 hiérodules et qui possède un territoire sacré fournissant au grand-prêtre un revenu annuel de quinze talents. Ce grand-prêtre qui occupe le second rang après celui de Comana est comme lui nommé à vie* ». (chap. 2, § 5).

Précédemment, Strabon avait dit que Comana possédait « *le fameux temple consacré à la déesse Mâ* » et que c'était « *une ville considérable* » dont les habitants, « *bien que soumis nominalement au roi de Cappadoce, étaient plutôt les sujets du grand-prêtre. Celui-ci a la surintendance du temple et règne en maître sur les hiérodules; or à l'époque où nous avons visité ce temple, on y comptait plus de 6 000 hiérodules, tant hommes que femmes. Un territoire spacieux dépend du temple et c'est encore le grand-prêtre qui en perçoit les revenus. Le grand-prêtre tient du reste en Cappadoce le second rang après le roi, et en général, jusqu'à présent, rois et grands-prêtres ont été choisis dans la même famille.* » (chap. 2, § 3)[1].

Il faut donc conclure que le grand-prêtre de Vénasa était le troisième personnage du royaume de Cappadoce et qu'il était également choisi dans la haute aristocratie, voire la famille royale. Nous verrons à propos des tombeaux antiques retrouvés dans la région que le rang social des grands-prêtres a son intérêt.

L'importance de Vénasa, seconde ville sacrée de Cappadoce vient de l'entité mythologique qu'on y vénérait. Le Jupiter auquel la cité était consacrée était le *Zeus Ouranios*, le grand dieu céleste, dieu des sommets et notamment du Taurus et de l'Argée ; en partie héritier du *Zeus Sabazios* et du *Zeus Stratios* et contaminé par le *Jupiter Dolichènus*, dieu de l'orage ; sa qualité céleste était attestée par l'aigle, animal solaire, qui était à la fois son symbole et son substitut[2]. Sur quelques monnaies de Césarée (Mazaca), l'aigle figure sur le sommet de l'Argée, dieu des trônes célestes[3], de la même façon que sur le petit ex-voto de bronze romain dont nous

1. *Géographie* de Strabon, traduction nouvelle par A. Tardieu, Paris, 1873, II, p. 476, 473.

2. E. Chantre, *Mission en Cappadoce, 1893-1894*, Paris, 1898, p. 156 ; F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 118-24, 136-37, 163, 60-62, 276 ; P. Merlat, *Jupiter Dolichenus*, Paris, 1960, p. 40-42, 107-15, 120-26.

3. W. Wroth, *Catalogue of the greek coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, London, 1899, p. 45, 89, pl. XIII, 1. Plus souvent l'Argée est sommé d'une étoile, d'un génie ou d'autres divinités, cf. pl. VIII-XIII.

donnons ici la reproduction (fig. 3)[1]. En 1971 nous avons trouvé chez le chiffonnier-brocanteur d'Orathisar, à 12 km environ d'Avanos, une petite bague de bronze dont le châton en éperon représente le buste du *Zeus Ouranios* au-dessus de l'aigle aux ailes déployées (fig. 2). Bien que très usé, son costume est très reconnaissable, constitué d'une tunique drapée et du bonnet phrygien (ou plutôt irano-mésopotamien) qui l'apparente au Jupiter Dolichène[2].

## Textes patristiques

### Grégoire de Nysse. 20e lettre.

*Lettre à Adelphios, scholastique*[3].

Elle est destinée à le remercier d'une réception, en son absence, dans sa propriété de Venasa ; l'auteur y décrit les charmes du site et de la villa de son hôte. Elle mériterait une longue étude en raison de l'importance de la documentation apportée mais nous nous limiterons à l'essentiel.

Après quelques comparaisons dithyrambiques sur la beauté des lieux, Grégoire en vient aux descriptions. « *En bas l'Halys, dont les berges ornent le paysage, brille comme un galon d'or sur une robe de pourpre, les flots rougis de son limon* » (§ 5). On reconnaît le Kızıl Irmak dont les méandres sinuent dans la vallée entre les rives verdoyantes, et la couleur ocre rouge que prend le fleuve après les orages lorsqu'il charrie ses boues.

« *En haut, une montagne vaste et touffue, déploie en tous sens le long d'une haute falaise une chevelure de chênes... Courant le long du versant, la forêt qui a poussé spontanément vient s'unir aux terres cultivées du pied de la montagne : là en effet, les vignes se déploient sur les flancs, les replats et les creux du terrain comme un manteau de couleur verte pour occuper toute l'étendue de la plaine. La saison ajoutait à la beauté en laissant soupçonner une admirable abondance de raisins.* » (§ 6-7). La description de l'Idiş dağ (1 560 m) est

1. Objet inédit de notre collection ; de provenance inconnue, acquis au Bazar de Stamboul en 1967 ; 49 mm de hauteur.

2. P. Merlat, *op. cit.*, p. 31, 33-34. Cette coiffure est caractéristique de la représentation anatolienne alors que l'imagerie romaine a popularisé le type avec chevelure au vent, la composition du buste sur l'aigle volant étant conservée (cf. sur de nombreuses lampes d'argile, cf. D. M. Bailey, *Greek and roman pottery lamps*, British Museum, 1963, pl. 10 b ; modèle très répandu que nous avons vu aussi bien au Musée archéologique de Genéve que de Vienne dans l'Isère et de Pithiviers du Loiret).

3. Gregori Nysseni Opera, VIII, 2, *Epistulae*, ed. G. Pasquali, Berlin, 1925, Leiden, 1959. Nous utilisons la traduction libre du R.P. J. Darrouzès et celle, prête à l'édition du R.P. C. Jouvenot, que nous remercions tous deux ici.

nettement emphatique mais on reconnaît l'étalement des pentes au-dessus de l'oasis fluviale (fig. 4, 5). D'autre part, la montagne a perdu ses forêts, fait bien connu en Anatolie où elles ont péri sous les coups des bûcherons et des défricheurs[1]. Par contre, l'extension des vignes reste d'actualité, elles s'étendent partout, remontant au fond des vallons et donnant lieu à de multiples travaux d'irrigation. La production locale de vin est actuellement croissante et des recherches œnologiques ont été entreprises par le gouvernement turc pour améliorer la qualité du produit et le rendre exportable.

Décrivant les vergers, Grégoire note « *Homère n'a pas vu le pommier d'ici, avec ses fruits magnifiques, dont la couleur éclatante le ramène aux teintes de sa fleur; il n'a pas vu le poirier plus brillant que l'ivoire nouvellement poli. Que dire de la variété et de la diversité des fruits persiques résultant du mélange et de la réunion d'espèces différentes?* » (§ 10-11). Aujourd'hui, les vergers de Cappadoce, quoique mal entretenus, donnent encore des pêches, et des abricots surtout que l'on fait sécher sur les terrasses ou des aires réservées[2]. Quant à la pomme, elle a été réintroduite récemment, à partir d'espèces occidentales ; cette culture scientifiquement entreprise dans la région d'Aksaray a donné des fruits de belle présentation, gros et de couleurs vives, rouge et verte, et de chair juteuse et acidulée, sans rapport avec nos pommes chimiques de production industrialisée.

Pour les jardins (§ 13), Grégoire évoque « *l'allée sous les treilles* », les chemins bordés de haies où se mêlent « *les vignes et les roses* ». Aujourd'hui l'oasis d'Avanos n'a plus de ces beautés dues aux horticulteurs mais le long des berges, les peupliers et les saules, l'herbe touffue et les buissons fleuris évoquent bien ce que furent les jardins des villas romaines.

De même, d'après la description de la maison d'Adelphios, le bassin aux poissons, la galerie sur la piscine, sont faciles à imaginer (§ 9 et 14-20). Enfin, en cours de description, Grégoire cite des bâtiments et un martyrium à l'entrée de la ville dont il ne reste rien[3] : « *Au loin, comme le feu d'un grand phare brillait l'éclat des constructions; à gauche, en arrivant, se trouvait l'oratoire destiné au*

1. X. de Planhol, Les nomades, la steppe et la forêt en Anatolie, *Geographische Zeitschrift*, 53, 2/3, mai 1965, p. 101-116 (le déboisement est parallèle aux progrès de la vie sédentaire et au développement de l'agriculture, l'époque romaine marque déjà un temps du déboisement).

2. On sait que pêches, prunes et abricots sont originaires d'Asie, l'abricot étant nommé *prunus armeniaca*, et la pêche, *persica* ou *persicum*.

3. Aucune fouille rationnelle n'a été entreprise jusqu'ici ; cf. *infra* pour les trouvailles.

*culte des martyrs, splendide malgré l'inachèvement de sa construction — il y manquait encore le toit.* » (§ 8).

GRÉGOIRE DE NAZIANZE. LETTRES 246-248[1].

Il s'agit d'un courrier situé entre 370 et 375 ayant trait à l'étrange conduite de Glycérios, un diacre de Vénasa. Celui-ci avait restauré les panégyries antiques à l'occasion de la fête religieuse locale, fête qui était sans doute la survivance des cérémonies consacrées à la liturgie du *Zeus Ouranios.* Ce diacre, ordonné jadis par Grégoire, était entré en rébellion contre ses supérieurs, le prêtre et le chorévêque, dévoyant les jeunes gens du pays et les entraînant dans des chants et des danses renouvelés du paganisme. Après la réprimande de Grégoire, il s'était finalement enfui avec quelques jeunes filles de ses choristes dans le diocèse de Basile le Grand, y trouvant asile. La lettre 246, adressée à Basile, était donc destinée à obtenir le retour des jeunes filles et le repentir du diacre. La lettre 247 est la même requête faite directement à Glycérios. La dernière missive est de nouveau pour Basile ; Grégoire s'interroge sur l'échec de ses démarches et se résigne avec amertume à son impuissance.

Il faut donc conclure que la vitalité des traditions païennes était encore une force à laquelle l'Église s'attaquait parfois vainement. A Vénasa, le vieux culte du Zeus céleste survivait victorieusement à la fin du IVe siècle malgré une organisation écclésiastique bien structurée.

Au-delà de ces textes du IVe siècle, nous n'avons plus que la *Passio Prior* de Hiéron, jeune viticulteur de Matiane (Maçan-Avcılar, à 8 km au sud de Vénasa) qui, enrôlé de force dans l'armée de Dioclétien après une fuite mémorable dans une grotte, refusa d'abjurer sa foi et subit le martyre à Mélitène avec trente-deux de ses compagnons. Sa main, coupée de son vivant, et envoyée à sa mère restée au pays, est signalée comme une relique insigne de Cappadoce[2]. Le texte, qui a les caractères habituels aux récits hagiographiques, a été écrit après une invasion destructrice des *Scythes ou Cimmériens*, très vraisemblablement celle des Sabires qui date de 515[3].

1. SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Lettres*, Texte établit et traduit par P. GALLAY, Paris, 1967, t. II, p. 135-38. Souvent considérées par erreur comme étant de Basile (I. 169-71).

2. Ed. par P. PEETERS, *De SS. Hierone et sociis martyribus Melitinae in Armenia*, Acta Sanctorum, 65, Novembris, t. III, Bruxellis, 1910, p. 329-35.

3. THEOPHANES, Éd. de Boor, p. 161. Bibliographie dans C. MANGO, Three inscriptions of the reigns of Anastasius I and Constantine V, *BZ*, 65 (1972), p. 379-93 (note 5, p. 381).

Cette légende, destinée à glorifier un saint local, marque la christianisation profondément établie cette fois dans la région de Vénasa. Sans doute tendait-elle à accréditer le culte de la relique de Hiéron, celle-ci étant peut-être déposée dans le martyrium décrit à l'entrée de Vénasa ou, plus près de Matiane, dans la basilique Saint-Jean-Baptiste de Çavuşin où se trouve une remarquable fosse à reliques[1].

## Sources archéologiques

Elles sont de trois ordres. Les premières sont des trouvailles fortuites dans les environs immédiats de la ville actuelle d'Avanos. Les secondes sont constituées par une série de tombeaux rupestres antiques établis à quelque distance de la ville. Les troisièmes correspondent à une quarantaine d'établissements chrétiens, échelonnés des débuts du christianisme au x[e] siècle, concentrés dans le voisinage.

### Trouvailles à Avanos.

Jusqu'en 1975 on n'avait pas signalé de témoignages archéologiques de l'occupation antique du site. Depuis, on a découvert fortuitement un établissement romain à 4 km à l'est du centre actuel d'Avanos, le long de la rive sud du Kızıl Irmak. Nous avons visité le lieu en été 1976 ; grossièrement fouillé par les paysans, il était à l'abandon. Il comprend les fondations d'un vaste bâtiment dont nous n'avons pas pu apprécier le périmètre mais un angle de muraille, fait d'une suite de dalles dressées, était parfaitement identifiable près d'un boqueteau de peupliers. Les dalles ou plaques de barrière étaient vierges de gravure, à l'exception de l'une d'entre elles marquée d'une simple croix à bras égaux profondément incisée, signe d'une christianisation primitive du site[2]. A proximité, le sol remanié présente une fosse où l'on distingue difficilement un beau sarcophage ; dégagé lors de sa découverte et photographié alors (fig. 6), il a été réenterré par mesure de précaution[3]. Il s'agit d'un sarcophage de marbre blanc dans un parfait état de conservation ; il est d'un type bien connu dit *sarcophage à guirlandes*, caracté-

1. N. Thierry, *Haut moyen âge en Cappadoce, Les églises de la région de Çavuşin*, chap. III. A paraître.
2. N. Thierry, Un problème de continuité ou de rupture. La Cappadoce entre Rome, Byzance et les Arabes, *CRAI*, 1977, p. 98-144 (p. 130-33).
3. Photographies au Musée de Nevşehir.

ristique du IIe siècle après J.-C.[1]. Conformément au type, il est pourvu d'un toit en bâtière, orné ici de cinq nervures transversales se terminant latéralement par des masques de lion ; les acrotères sont sans ornement. Sur les côtés, les guirlandes enrubannées de feuillage et de fruits, au nombre de trois, se raccordent à des piliers engagés. Sur les fronts, la concavité de la guirlande est ornée du masque de la Méduse, et plus haut, le triangle est centré par un simple umbo.

D'autre part, le potier Galip, habitant d'Avanos, aurait trouvé des fondations à 1 km de la ville et a rapporté du site une stèle de marbre[2].

Enfin, nous considérons la petite bague acquise à Ortahisar (fig. 2) comme une bonne illustration du culte qu'à Vénasa on rendait au grand *Zeus Ouranios*. Sans doute s'agissait-il d'un de ces menus objets dont les artisans trouvaient aisément la vente auprès des fidèles qui affluaient dans la ville sainte[3].

LES TOMBEAUX ANTIQUES.

Les tombeaux antiques sont situés au sud du Kızıl Irmak, dans les falaises et rochers qui se dressent à distance de ses rives, le plus grand nombre étant concentré dans la vallée affluente, dirigée sud-nord et aboutissant à Vénasa-Avanos, surtout à Matiane-Maçan-Avcılar, à 8 km d'Avanos (cf. carte, fig. 1).

Au début du XIXe siècle, Charles Texier avait décrit quelques tombeaux rupestres à Maçan, et notamment le plus prestigieux, creusé au pied d'une haute colonne commémorative, d'où son nom de *Dikili Taş*[4]. Nous n'avons pas retrouvé ce monument mais nous en avons découvert d'autres (cf. fig. 7) que nous nous proposons de publier ailleurs[5]. Dans le village même de Maçan, nous dénombrons actuellement huit tombeaux antiques, un neuvième dans un

1. Cf. G. MENDEL, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, Constantinople, 1912, I, p. 116-19 ; on trouve des équivalents dans bien des musées de Turquie, notamment à Kayseri, Antalya, Side, etc.

2. Trouvaille faite en 1976 dont nous avons eu connaissance par M. le Pr. Cevat Erder. Malheureusement nous n'avons pu rencontrer le potier lors de notre séjour de 1977.

3. Pour Doliché, en Commagène, on note également la rareté des témoignages archéologiques locaux, F. CUMONT, *Études syriennes*, Paris, 1917, p. 185 sq., ID., Groupe de marbre du Zeus Dolichenos, *Syria*, I (1920), p. 183-89 ; S. PRZEWORSKI, Quelques nouveaux monuments de Marash, *Syria*, XVII (1963), p. 34-35.

4. TEXIER, *Description de l'Asie mineure faite par ordre du Gouvernement français de 1833 à 1837*, Paris, 1839-1849, p. 83-85, pl. 92. ID., *Asie mineure* (L'Univers), Paris, 1862, p. 557-58 ; reproduit dans N. THIERRY, Un problème de continuité, *op. cit.*, fig. 9.

5. N. THIERRY, *Matiane antique et chrétienne*, à paraître.

cirque qui lui fait face à l'ouest et un dixième à quelque distance au nord, sur la rive gauche de l'affluent du Kızıl Irmak, près de la route qui se dirige vers Avanos[1].

Le long de cette route, une série de cônes et rochers ont probablement abrité des tombeaux mais nous n'en avons pas fait l'exploration, identifiant cependant avec certitude un vaste tombeau inaccessible creusé dans le sommet du cône dit *Çavuşin kaya.* Il s'agit du promontoire d'une petite chaîne rocheuse qui s'avance vers le fleuve, à 3 km au sud d'Avanos, sur la rive ouest de l'affluent, face à la falaise de Çavuşin mais un peu plus au nord (fig. 5). La colonnade qui précédait l'entrée est détruite mais l'encadrement mouluré de la façade est conservé.

A 12 km environ à l'est d'Avanos, près de Sofular (bord extrême de notre carte, fig. 1), nous avons vu encore un tombeau, plus petit mais en bon état de conservation (fig. 8).

Jusqu'à présent, les tombeaux rupestres de Cappadoce n'avaient pas attiré l'attention alors que ceux des autres provinces d'Asie mineure ont donné lieu à de nombreuses publications[2]. Notre exploration, rapide cependant, nous permet d'avancer quelques conclusions intéressantes.

Du point de vue archéologique, il semble y avoir une certaine unité entre ces monuments funéraires de Cappadoce et ceux de Paphlagonie, les deux séries entrant dans la catégorie des *tombes asiatiques de type septentrional*[3]. Ces mausolées de datation délicate vont de l'époque grecque à la fin de l'Empire romain[4]. Ceux que caractérisent le fronton et, surtout, la colonnade dorique (fig. 7), sont attribuables à la période des Rois de Cappadoce (IIIe s. av. J.-C. - Ier après)[5]. Leur nombre à proximité de Vénasa-Avanos

1. N. Thierry, L'archéologie cappadocienne en 1978, *Cahiers de civilisation médiévale,* XXII, nº 1 (janv.-mars 1979), p. 3-22, fig. 7.

2. H. von Gall, *Die paphlagonischen Felsgräber, Istanbuler Mitteilungen,* Tübingen, 1966, p. 111-12 ; G. Jacopi, Esplorazioni e studi in Paflagonia e Cappadocia, *R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte,* Roma, 1937, p. 3-43 (p. 8-9, 16) ; E. Chantre, *Mission en Cappadoce, 1893-1894,* Paris, 1898, p. 121-123 ; N. Thierry, Un problème de continuité, *op. cit.* p. 124, p. 108-13. Le Père de Jerphanion avait négligé les tombeaux de Maçan décrits par Texier (cf. p. 125), Jerphanion, *op. cit.* p. 119, p. xxxv, 21, n. 2.

3. G. Perrot, Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'Antiquité,* V (1890), p. 213-15 ; pour la Phrygie, p. 196-215. Id., *ibid.,* IV (1887), pour la Ptérie, p. 686-90. Ce qui correspond également à la classification de H. von Gall, *op. cit.,* n. 2, p. 104, 112. Conclusions parallèles en onomastique, L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie mineure gréco-romaine,* I, Paris, 1963, p. 523 et suiv.

4. Le tombeau nº 10 de Maçan peut être attribué au IIIe-IVe s. ap. J.-C. (cf. note 1), de même pour les tombeaux d'Azugüzel (E. Chantre, *op. cit.,* n. 2 ; N. Thierry, *op. cit.,* n. 2, fig. 4).

5. Pour le monnayage, 332 av. J.-C., 17 après, cf. W. Wroth, *op. cit.* p. 120, n. 3, [illegible]

indique l'importance de la cité antique à l'époque gréco-romaine et le rôle de Maçan comme nécropole de Vénasa[1]. Reste à identifier les personnages qu'on y a inhumés. La qualité des monuments étant fonction du rang social du mort, on est autorisé à penser qu'une partie de ces tombeaux a abrité la dépouille des grands-prêtres de la ville sainte consacrée au *Zeus Ouranios.*

LES ÉTABLISSEMENTS CHRÉTIENS.

Notre inventaire des églises et chapelles creusées dans les falaises et ravins de la rive sud du Kızıl Irmak, en regard d'Avanos nous a permis de constater une extrême concentration des fondations et une très forte proportion d'établissements antérieurs à l'époque des raids arabes frontaliers, époque grossièrement superposable à celle de l'Iconoclasme, 726-843[2].

Les églises sont installées dans le cirque de Zelve, à 5 km au sud-est d'Avanos ; dans le massif de Çavuşin, à 4 km au sud et dans les vallons de Maçan-Avcılar, à 8 km au sud (cf. carte, fig. 1). Dans cet espace, nous avons dénombré une quarantaine d'églises et chapelles[3]. Quelques grandes églises comme les nos 2 et 4 de Zelve,

1. Sur l'interdiction d'inhumer *intra muros* dans l'Antiquité, cf. Les morts dans la ville, G. DAGRON, La christianisation de la ville byzantine, *DOP*, 31 (1977), p. 11-19.

2. Raids saisonniers renouvelés annuellement du début du VIIIe siècle jusqu'au-delà du milieu du IXe ; ils étaient destinés à assurer la subsistance des troupes de garnison arabe, cf. A. A. VASILIEV, éd. par H. GRÉGOIRE et M. CANARD, *La dynastie d'Amorium, 820-867. Byzance et les Arabes*, Paris, 1935, p. 1, 94-97. Documents sur le sujet dans N. THIERRY, Un problème de continuité, *op. cit.*, p. 124, p. 102-103; 142-44; note 143.

C'est dans cette région que nous avons trouvé 5 de nos 7 exemples de costume épiscopal du VIe-VIIIe s. (N. THIERRY, Les plus anciennes représentations cappadociennes du costume épiscopal byzantin, *Variorum reprints*, London, 1977, chap. III ; liste complétée par les cas de Zelve no 3 et Mavrucan no 3). Globalement, la répartition des églises conservées correspond à 15 % pour l'époque protobyzantine à l'Iconoclasme inclus, 30 à 35 % pour la seconde moitié du IXe s. et la première du Xe, 10 à 15 % pour la seconde moitié du Xe, 25 à 30 % pour les trois premiers quarts du XIe s., puis après un silence monumental poursuivi jusqu'à la fin du XIIe s., 10 % environ pour le XIIIe (cf. nos listes dans *Arts de Cappadoce*, Genève, 1971, p. 198-205). Cette répartition est très différente pour les trois centres considérés ici puisque la première catégorie correspond à plus de la moitié des cas.

3. N. THIERRY, *Monuments inédits ou peu connus des régions de Göreme et Mavrucan. Notion de centres ruraux et monastiques en Cappadoce rupestre*, Thèse du IIIe Cycle dactylographiée, Paris, 1969, p. 10-104 ; compléments dans ID., *Matiane antique et chrétienne*, à paraître. ID., Les peintures murales de six églises du haut moyen âge en Cappadoce, *CRAI*, 1971, p. 444-79. ID., *Les églises de la région de Çavuşin*, 2 tomes à paraître. La plupart de ces églises ont échappé au Père de Jerphanion et parmi celles qu'il décrit, beaucoup le sont d'après les seules notes du Père Grandsault qui ne valent que pour les relevés d'inscriptions, JERPHANION, *op. cit.*, p. 119, I, p. 498-595; sur ces pages, seules les études du Grand Pigeonnier de Çavuşin, ou Église de Nicéphore Phocas, et de l'ermitage de Siméon sont satisfaisantes (p. 520-50, 551-80).

la basilique Saint-Jean-Baptiste de Çavuşin, l'église dite Durmuş kilisesi et l'église sous les tombeaux, à Maçan, sont attribuables au VI^e siècle et au VII^e. Dans le massif de Çavuşin lui-même, le long des vallons et ravins dits Güllü dere, Kızıl Çukur et Zindanönü, nous avons répertorié neuf chapelles antérieures à l'Iconoclasme[1]. Ce massif infiniment complexe où se multiplient les ravins propices à la retraite et la méditation solitaire, semble avoir joué le rôle de *désert* pour la ville de Vénasa alors que le centre de Zelve correspond plutôt à une installation religieuse plus organisée avec une certaine participation de peuplement rural (et cela dès le V^e-VI^e s.), le centre de Maçan étant, lui, à vocation plus rurale et urbaine que monastique.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de l'histoire de ces trois centres, nous nous contenterons de reprendre ici quelques-unes de nos constatations développées ailleurs. Pour le centre de Zelve et les églises du massif de Çavuşin, on note deux périodes de développement, du V^e-VI^e siècle au début du VIII^e, puis de la deuxième moitié du IX^e siècle à la fin du X^e. Deux périodes de déclin leur répondent, l'un, relatif au VIII^e siècle et dans la première moitié du IX^e, l'autre, définitif, à partir de la fin du X^e siècle. Nous n'avons, en effet, pas trouvé de monument attribuable au XI^e ou au XIII^e. Pour le centre de Maçan, nous notons deux groupes d'établissements, le premier de l'époque protobyzantine jusqu'à l'Iconoclasme, le second de la fin du X^e siècle au début du XI^e. Pour ce site, les sources écrites sont parallèles, la *Passio Prior* de Hiéron étant contemporaine de la première série, une liste épiscopale qui mentionne Matiane comme siège à partir de 1022-1035, correspondant à la seconde[2]. Alors que Zelve et Çavuşin s'éteignaient, eux qui étaient les plus proches de Vénasa, Maçan prenait quelque essor, et plus encore Göreme, à 2 km au sud-est de Maçan.

Le centre monastique de Göreme, installé au fond d'un cirque retiré, se développa en effet de façon considérable tout au long du X^e et du XI^e siècle jusqu'à l'installation définitive des Turcs vers les années 1080. Antérieurement, le toponyme de *Korama* n'est connu que dans la Passion de Hiéron, pour situer le terrain d'un

1. Soit l'unique état du monument considéré, soit son premier état. Nombre d'entre eux, en effet, ont été modifiés lors de la période de renouveau qui marque la seconde moitié du IX^e siècle et la première du X^e. Ainsi, la basilique Saint-Jean-Baptiste de Çavuşin a été ramenée à de plus petites dimensions, les deux chapelles pré-iconoclastes de Saint-Jean de Güllü dere ont été repeintes entre 913 et 920, et, l'église dite Haçlı kilise, creusée à l'époque iconoclaste comme église-refuge a été peinte au début du X^e ; cf. N. THIERRY, *Les églises de la région de Çavuşin*, chap. III, VII, XI.

2. Cf. p. 123; JERPHANION, *op. cit.*, p. 119, p. LVII-LX (l'utilisation de ces listes comme critère de valeur absolue est actuellement critiquée par J. Darrouzès, étude en cours).

compagnon du héros[1] et nous n'y avons décelé que deux établissements attribuables au haut moyen âge sur un ensemble d'une bonne cinquantaine[2]. Göreme apparaît donc comme un avatar des centres nés antérieurement de Vénasa.

## Conclusions

Ainsi, sources archéologiques et littéraires ou historiques se complètent pour établir la continuité du peuplement antique et médiéval dans l'aire de Vénasa. La ville sacerdotale païenne a vécu sur sa lancée à l'époque protobyzantine, sa situation d'oasis fluviale lui conférant une prospérité encore accrue à cette époque[3]. Les centres religieux rupestres qui en dépendaient périclitèrent au cours du haut moyen âge, peu revigorés par la renaissance générale des xe et xie siècles, comme si le centre vital avait été définitivement éteint à l'époque des raids saisonniers arabes. Il est de fait, qu'avant les trouvailles archéologiques de ces dernières années, la petite ville turque actuelle d'Avanos semblait être sans passé.

Nicole Thierry.

1. *Op. cit.*, p. 123, p. 333 (paragraphe 11).

2. Chapelle 4 b de Göreme et l'état antérieur de l'Église ancienne de Tokalı, dont il ne reste qu'une niche, cf. liste p. 202-03 dans *Arts de Cappadoce, op. cit.*, p. 127, p. 202-03.

3. Sur la richesse de la Cappadoce, R. Teja, *Organización economica y social de Cappadocia en el siglo IV segun los padres cappadocios*, Salamanca, 1974. Plus tard, la XXXe Novelle de Justinien (*Corpus Iuris civilis*, III, Berolini, 1928, p. 223 et suiv. ; commentaires dans M. Kaplan, *Les propriétés de la Couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin*, ve-vie siècles, Paris, 1976, p. 51-55, 76-77).

# LES SOURCES DU TIGRE ORIENTAL SELON LA TRADITION HELLENISTIQUE

Le fleuve Tigre est formé par l'union de deux cours d'eau de longueur et de débit à peu près équivalents :

1° le Tigre Occidental, né lui-même de la jonction de l'Ergani çay[1] et du Debin çay (ou Dibene Su) qui, en amont, porte le nom de Bilkalen Su. Ce dernier naît du versant méridional du Taurus, là où la chaîne est la plus étroite, par trois sources (Üçgöl), traverse un tunnel naturel dont l'issue a été considérée comme la source du Tigre par les Assyriens[2], les géographes arabes et arméniens du Moyen Âge[3] et les géographes modernes[4]. Ainsi constitué le Tigre Occidental se dirige vers le sud, puis, au-delà de Diyarbakir, se coude à angle droit vers l'est et, après un trajet de plus de 150 km, reprend sa progression méridionale ;

2° le Tigre Oriental ou Bohtan Su (= Botan Su) né des yaylas (estivages) de Norduz, à 3300 m d'altitude. Il suit un trajet en S renversé (il porte là le nom de Norduz çay), passe à Çatak où il reçoit le Sortkin çay, se dirige ensuite à l'ouest et prend le nom de Çatak çay jusqu'à sa jonction avec le Müküs çay dont il empruntera le nom dans son cours d'aval[5] (fig. 1).

C'est ce Tigre Oriental que les géographes de l'Antiquité gréco-romaine ont estimé être le véritable Tigre à la suite d'Ératosthène

1. L'Ergani çay ou Argana Su est émissaire du lac Gölcük (ou Hazar Gölü). Cf. H. Saraçoglu, *Doğu Anadolu*, I, Istanbul, 1956, p. 57-62.

2. Ainsi qu'en témoignent textes et inscriptions *in situ* (C. F. Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und Jetzt*... Berlin-Leipzig, 1910-1931, II, I, p. 90).

3. J. Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen*..., Wien, 1930.

4. E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle, IX, L'Asie Antérieure*, p. 387-8.

5. Le Tigre Oriental reçoit encore deux affluents : le Ğindig Su et le Bitlis çay.

de Cyrène (276-196 a. C.). L'ouvrage de ce dernier, les *Études géographiques*, sont perdues, mais elles ont été rapportées, plus ou moins déformées par Strabon, Ptolémée et Pline l'Ancien, ainsi que par les auteurs byzantins du haut Moyen Âge.

Voyons maintenant comment ils ont décrit le cours supérieur du Tigre Oriental :

*a)* D'après Strabon, le Tigre naît du versant méridional des monts Niphatès (Νιφάτης) (*Géog.*, XI, 12, 4 ; XI, 14, 8), traverse rapidement, sans y mêler ses eaux, le lac Arséné ('Αρσηνή) ou Thopitis (Θωπῖτις) que sa composition nitreuse, si elle a des vertus détergentes, rend impropre à la consommation et à la vie de tout poisson à l'exception d'une seule espèce (XI, 14, 8 ; XVI, 1, 21). Après la traversée du lac, le Tigre s'engouffre sous terre et reparaît, après un trajet d'une longueur indéterminée, en Chalonitide (XI, 14, 8) ou en Gordyène (XVI, 1, 21). Cette description se retrouve dans Justin et dans Ammien Marcellin.

*b)* Ptolémée (*Géog.* V, 12, 3) a décrit plus rapidement le cours du Tigre. Le fleuve traverse le lac Thospitis (Θωσπῖτις) laissant à distance à l'est le lac d'Arsès ("Αρσησα), puis traverse le Taurus.

*c)* Selon Pline l'Ancien (VI, 31), qui donne la description la plus riche, le Tigre, né dans la plaine d'Elegosine, coule d'abord paresseusement sous le nom de Diglito, puis devient plus rapide et est alors nommé Tigre ; il traverse le lac Aretissa dont les eaux on des propriétés remarquables : même denses, les objets qu'on y jette flottent ; elles émettent des vapeurs nitreuses ; elles n'abritent qu'une seule espèce de poisson ; elles ne se mêlent pas aux eaux du fleuve. Ensuite le Tigre franchit à Zoroanda un court tunnel pour déboucher dans un autre lac nommé Thospites. Il s'enfonce ensuite en terre et réapparaît au Nymphaeum après un trajet de 22 milles.

Ces descriptions ont été considérées comme des fables sans fondement, mais depuis le début de notre siècle plusieurs chercheurs parmi lesquels il faut citer Markwart[1] et Dillemann[2], se sont efforcés de démêler le vrai du faux. Malheureusement, ces auteurs, plus philologues que géographes se sont surtout attachés à analyser les toponymes en négligeant l'étude sur le terrain des phénomènes hydro-géologiques[3].

1. Markwart, *op. cit.*, *passim*.

2. L. Dillemann, *Haute-Mésopotamie Orientale et Pays adjacents...*, Paris, 1962, p. 40-9.

3. On notera cependant l'intérêt des travaux de H. F. B. Lynch, *Armenia. Travels and Studies*, II, London, 1901, p. 39-53 et de F. R. Maunsell, *Military Report on Eastern Turkey in Asia*, London, 1903, II, 95 ; III, 128 b.

Leurs conclusions ne laissent pas d'être déroutantes. Certes, quelques toponymes sont clairs, mais la plupart d'interprétation sujette à caution :

1) Il est clair que les monts Niphatès ne sont autres que l'Ala dağ moderne. En effet cette montagne portait aussi naguère le nom arménien de Całkac'leaṙn qui était synonyme du nom plus ancien de Npat ou Npatakanleaṙn[1].

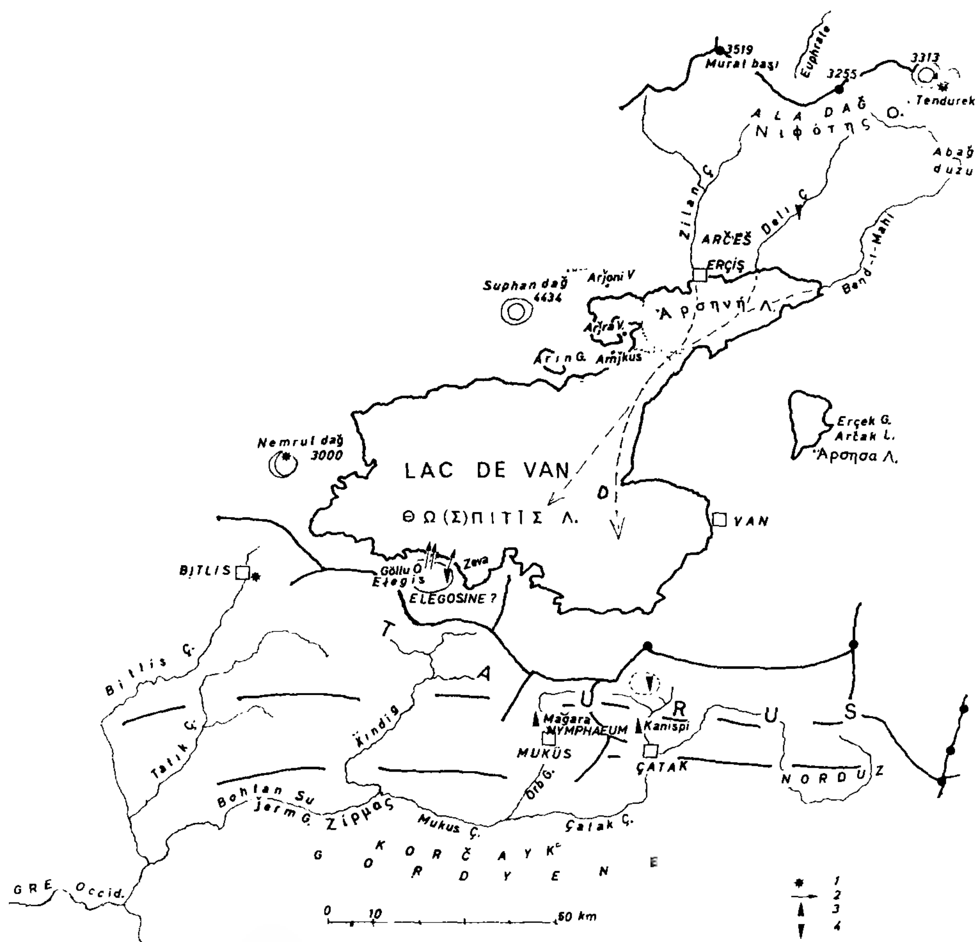



Fig. 2. – Bassins du Lac de Van et du Tigre Oriental.
1 sources chaudes 3 résurgences
2 tunnels 4 pertes

1. Cf. Ł. Inčičean, *Ancienne Arménie*, Venise, 1822, p. 403-4 (en arménien).

2) Bien que Markwart situe le lac Thospitis en Anzitène et l'identifie au lac Gölcük[1] il ne fait aucun doute qu'il faille y voir le lac de Van. Depuis l'époque ourartéenne jusqu'à la première guerre mondiale, le district de Van était appelé Tosp. Entre autres noms, les Arméniens appelaient parfois le lac, Tospay cov.

3) Le lac Arséné (l'Arses de Ptolémée, Aretissa de Pline), toponyme qui d'après Markwart trouverait son origine dans le nom de la petite ville d'Erçiş (en arménien, Arčēš) serait le lac de Van actuel[2]. Pour Dillemann, qui suit en cela Strabon, Arséné et Thospitis nomment la même étendue d'eau[3]. En fait le problème est loin d'être simple et le nom d'Arséné n'avait aucune raison d'être donné s'il ne correspondait pas à une réalité. L'hypothèse étymologique de Markwart n'est pas sans fondement encore que les termes phonétiquement voisins d'Arséné abondent dans la région bordière de la corne nord-est du lac de Van : outre Arčēš, on peut citer les toponymes d'Arǰonivank', d'Aṙen, d'Arǰrovank', d'Arnǰkers sur la rive nord, d'Aṙest, à l'embouchure du Bendimahi çay[4], d'Arčak (lac salé situé à l'est du lac de Van : Erçek en turc) sans compter le site d'Arcuaber au nord d'Erçis et la ville ourartéenne d'Arsuni-uni qui était voisine de l'actuelle Berkri[5].

4) Markwart place la plaine d'Elegosine au nord du lac de Van, dans la région de Malazgirt[6]. Étymologiquement il l'explique par le mot arménien Ełegn (= roseau) dont les dérivés Ełegnašēn ou Ełegnacin rappellent le nom latin. Dillemann, qui accepte l'hypothèse pense que la terminaison ine vient de l'araméen 'aina (= source) ; mais il place le site dans la plaine de Bermaz, au sud du lac de Gölcük, dans le bassin du Tigre Occidental[7]. Mais le nom d'Elegosine pourrait tout aussi bien être rapproché du mot arménien Ełēg ou Ełegi (= chicorée sauvage) ; or il se trouve sur la rive sud du lac de Van, séparé de lui par une petite crête, la plaine de Göllü ovasi, ancien cratère qui portait naguère le nom arménien d'Ełegis où, s'il n'y a pas de roseaux, les chicorées croissent en abondance.

5) Le tunnel de Zoroanda (ou Zoaranda) dont le nom a été longuement analysé par Markwart est situé par cet auteur sur le

1. Markwart, *op. cit.*, 32-3*.
2. *Ibid.*, p. 76-7.
3. Dillemann, *op. cit.*, p. 41.
4. Certaines sources syriaques parlent du lac d'Arestia. Cf. S. T. Eremyan, *L'Arménie, d'après la « Géographie »*, Erivan, 1963, p. 37 (en arménien).
5. Cf. N. Adontz, *Histoire d'Arménie*, Paris, p. 225.
6. Markwart, *op. cit.*, p. 61, 74, n. 2.
7. Dillemann, *op. cit.*, p. 45.

Tigre Occidental ; il l'identifie au tunnel de Bilkalen[1] comme Dillemann qui propose d'y voir un doublet de Zorbadon[2]. Toutefois aucun toponyme évoquant le mot de Zoroanda ne se trouve dans la région du Bilkalen Su, non plus d'ailleurs que dans celle de Van[3].

6) Markwart place le Nymphaeum de Pline au tunnel de Bilkalen Su ; il l'identifie au Nymphaeus aminis d'Ammien Marcellin (XVIII, 9) mais non au fleuve Nymphios de Procope (*Bel. Pers.*, I, 17, 5)[4]. Cependant Dillemann place avec beaucoup plus de vraisemblance le Nymphaeum sur le versant méridional du Taurus, dans la vallée du Müküs çay à la résurgence de Mağara qui, en effet, se trouve bien en Gordyène comme le veut Strabon et à 35 km à vol d'oiseau du lac de Van comme le dit Pline[5].

On voit combien il persiste encore aujourd'hui d'imprécisions, de difficultés, voire de contradictions dans l'interprétation proposée par la seule philologie et la description d'Ératosthène apparaît toujours aussi étrangère à la réalité et toujours aussi incohérente. Pourtant le géographe nous paraît avoir assez bien regroupé les curiosités hydro-géologiques de la région vanique (fig. 2). Nous allons en faire une rapide analyse :

*a)* Les résurgences vauclusiennes seraient assez nombreuses dans le Taurus kurde ; nous en connaissons deux importantes : la Kanî spî (= la fontaine blanche en kurde) qui, située à 5 km au nord de Çatak, paraît drainer les eaux d'un bassin fermé d'amont (le Pesandaşt düzü) et surtout la Mağara (= la grotte, en kurde ; nommée par les Turcs Büyük bulak ou Baş bulak) qui se trouve sur la rive droite du Müküs çay à 1900 m d'altitude (fig. 3). Elle apparaît dans une assez vaste grotte dont les parois semblent avoir été régularisées de main d'homme[6]. On ne voit pas nettement d'où les eaux proviennent car il n'y a en amont ni katavothre ni bassin fermé ; toutefois la surprenante absence de tout cours d'eau sur les pentes de l'Agerov dağ qui culmine à 3700 m donne à penser qu'il y a une infiltration importante dans ce vaste massif calcaire.

1. Markwart, *op. cit.*, p. 555-6, fait dériver le nom Zoroanda de l'adjectif iranien signifiant *vert* (couleur des eaux de la résurgence).

2. Dillemann, *op. cit.*, p. 44.

3. Les Kurdes riverains de la côte sud du lac de Van nomment la région où se déversent les tunnels décrits plus haut, Zeva ou Ziva, noms qui contractent avec celui de Zoroanda des rapports trop lointains pour être retenus.

4. Markwart, *op. cit.*, p. 23-6.

5. Dillemann, *op. cit.*, p. 44.

6. D'après la *Description du Monde* de Mustafa Efendi, Istanbul, 1732 (trad. dans F. Charmoy, *Cheref Nameh ou Fastes de la Nation kurde*, Saint-Pétersbourg, 1874, I, I, p. 212) on aurait façonné à l'intérieur de la grotte des sièges de pierre.

*b)* Les katavothres et tunnels se rencontrent comme les résurgences. Sur le Deli çay, petit fleuve côtier qui se jette dans le lac de Van près d'Erçiş, on a signalé plusieurs pertes avec résurgences près de l'embouchure. Il est de fait que, sur un long trajet, le cours d'eau est presque à sec, mais nous avons observé que, les paysans ayant en amont détourné pour l'irrigation une partie importante des eaux, le phénomène est maintenant imperceptible. Dans la Göllü ovasi (fig. 4), dont nous avons parlé plus haut, trois ruisseaux descendus des montagnes viennent buter sur la crête la séparant du lac de Van. Ils la traversent par deux katavothres et un tunnel pour se déverser dans le lac par des cascades de près de 30 m de hauteur. Ce phénomène est presque inexistant en été, au moment de l'étiage (fig. 5) ; par contre, il est à son maximum au printemp,s à la fonte des neiges. Alors katavothres et tunnel sont saturés et la plaine se transforme en un lac (Ekisa gol, en kurde) laissant après l'évaporation de l'été un limon d'une extraordinaire fertilité[1].

*c)* La concentration saline du lac de Van est considérable[2] ce qui entraîne deux conséquences principales :

D'abord, comme le signalait Pline, l'évaporation de l'eau s'accompagne d'une sublimation des sels dont l'odeur de « lessive » est caractéristique ; ce phénomène est nettement perceptible au lever du soleil sur les lagunes de la rive nord.

Ensuite le lac constitue un biotope très particulier et qui a fait l'objet de plusieurs études scientifiques[3] dont certaines contrastent avec nos observations. Il n'y a qu'une espèce de poisson pouvant vivre dans le lac ; il s'agit d'un cyprinidé, une sorte d'ablette nommée par les Arméniens Tar̄ex, par les Kurdes Derêx (*Alburnus Tarichi*, Pallas) (fig. 6). D'après Deyrolles, ce poisson ne serait présent dans le lac que pendant les mois d'avril et mai, lorsque la fonte des neiges grossit les fleuves côtiers et diminue la salure extrême des eaux du lac. Ensuite les poissons remonteraient tous les rivières et disparaîtraient complètement du lac. Nous avons pu constater que cette assertion était trop absolue : en plein été des paysans ont pêché sous nos yeux des tareks dans le lac et d'autre part (comme l'ont dit Strabon et Pline d'après les observations d'Ératosthène) on capture toute l'année des sortes de grosses truites

1. Le phénoméne était déjà noté par Anania de Širak au début du VII^e siècle (cf. *La Géographie de Moïse de Corène d'après Ptolémée*, trad. A. Soukry, Venise, 1881, p. 42). Pour les détails voir M. Thierry, « Monastères arméniens du Vaspurakan. VI », *Revue des Études Arméniennes*, nouvelle série, IX, p. 148-9.

2. Chlorure de Na : 9 ‰, carbonate de K : 7 ‰, sulfate de Na : 3 ‰.

3. Cf. en particulier T. Deyrolle, « Notice sur une espèce remarquable de poisson qui vit dans les eaux du lac de Van », *Revue et Magazin de Zoologie* (Paris), 2^e série, XXIII (1871-1872), p. 401-5.

assez loin au large, mais en regard de l'embouchure des fleuves les plus importants.

*d)* Les phénomènes de flottement dont a parlé Pline s'expliquent facilement. En effet, après les petites tempêtes qui secouent le lac chaque après-midi, on voit flotter sur une grande étendue des eaux des centaines de pierres ponces arrachées au rivage avant d'être rejetées à la côte.

*e)* Les courants ont été assez bien interprétés par les géographes classiques. En effet un puissant courant traverse dans sa plus grande longueur le lac de Van. Il est dû à la fusion de trois importants fleuves côtiers, le Zilan Su, le Deli çay et le Bendimahi çay. Il est parfaitement visible et discernable, même pendant l'étiage, grâce à la différence de couleurs des eaux (en particulier après les orages) comme le notait Pline. Toutefois dans sa progression du nord-est au sud-ouest le courant perd de sa force ; encore perceptible au droit du cap de Devebynu, il se dilue dans la masse des eaux pour disparaître au large de Reşadiye.

*f)* Il est étonnant que les modifications de niveau du lac n'aient pas retenu l'attention d'Ératosthène, sans doute par manque d'observation prolongée. Or ces modifications sont importantes et intéressantes ; elles sont de trois ordres :

d'abord un mouvement saisonnier lié à la fonte des neiges avec de basses eaux en novembre et un maximum en avril ; la différence est d'environ un mètre ;

ensuite un mouvement plus ample s'étalant sur plusieurs décennies oblige parfois les riverains à abandonner provisoirement les villages situés sur les berges du lac ;

enfin, d'une façon générale, le niveau s'élève comme le prouve l'immersion définitive de quelques très anciens couvents ainsi que de la ville d'Arčēš dont l'ancien établissement, en terre ferme au Moyen Âge a été progressivement transformé en presqu'île à la fin du siècle dernier et est maintenant réduit à un îlot marécageux d'où émergent quelques ruines.

C'est qu'en effet le lac de Van n'a pas encore atteint son niveau d'équilibre entre l'apport des eaux fluviales et l'évaporation. Il est de formation relativement récente ; c'est une coulée de lave venue du volcan Nemrut dağ qui a obstrué la vallée qui, auparavant, se continuait avec celle du Bitlis çay. Étendue d'eau sans déversoir, le lac de Van doit être géographiquement considéré comme une mer. C'est du reste ainsi qu'il était nommé par les Arméniens[1].

Cette élévation du niveau du lac autorise une hypothèse sur

1. Sur les variations du lac, cf. Lynch, *op. cit.*, p. 48.

l'interprétation de ses deux noms, Arséné et Thospitis. Le lac comporte un étranglement entre, au sud, l'éperon de l'Ererin dağ et, au nord, une coulée de lave émise par le volcan Süphan dağ. Il n'y a pas, à notre connaissance, de carte hypsométrique du lac de Van, mais il est aisé de constater du haut des montagnes bordières que ce détroit n'est pas très profond. Il est donc possible qu'aux temps pré- ou proto-historiques le lac de Van ait été séparé en deux parties par une barre volcanique percée d'un tunnel naturel ce qui éclairerait l'affirmation de Pline selon laquelle le Tigre traversait deux lacs.

Ainsi peut-on conclure qu'Ératosthène, loin d'être un simple colporteur de fables semble avoir voulu expliquer des phénomènes réels mais dont la cause lui échappait. La seule hypothèse logique était pour lui l'existence d'un exutoire souterrain, hypothèse que semblait confirmer la résurgence de Mağara. Le fait que l'eau de cette dernière soit douce n'était pas pour le géographe une objection valable puisqu'il affirmait que les eaux du Tigre ne se mêlaient pas à celles du lac ; il ne pouvait pas savoir évidemment que la résurgence de Mağara se trouve à plus de 200 m au-dessus du niveau du lac[1]. A partir de ce faux postulat, tout s'enchaîne logiquement et sans grosses erreurs. La différence entre Strabon et Pline au sujet de la source proprement dite est aisément explicable par le fait que les fleuves côtiers ont un cours et un débit assez voisins et peuvent être chacuns considérés comme l'origine du fleuve.

Jean-Michel Thierry.

1. Encore de nos jours les paysans kurdes de la région croient fermement que les eaux proviennent du lac de Van.

TABLE DES MATIÈRES



*Inscription d'un autel couché et enchâssé dans une muraille dans la maison d'un turc de Kemallhy village situé au pied du*

*Mont ida*

ΑΥΗΑΝΗΡΙΕΛΟΓΤΗΓΟΘΕΠ

ΗΥΑΝΕΣΗΕΕΝΙΑΥΨΝΙΗΘΗΤΡΑΓΕΝΑ

ΚΟΗΗΙΘΕRΡΑΓΚΥΡΗΝΝΥΗΛΘΚΥΛΙΚΑΓΗΤΟΥΙ

ΘΠΥΡΚΚΑΠΡΟΕΘΗΚΑΠΙΑΝΤΗΥΕΙΓΤΗΗΘΥ

ΤΑΥΗΑΗΠΕΛΟΓΗΕΥΡΙΓΚΟΗΕΝΗ

ΓΥΡΟΘΤΤΟΙΥΤΥΚΟΙΗΤΡΙΥΗ

ΤΑΤΟΠΟΡΟΦΟΡΙΩΝΑΕΝΑΡΘΝ

ΕΓΡΑΠΑΡΑΤΚΑΘΗΓΥΗΕΝΚΥ

ΡΥΑΓΑΘΩΝΙΕΡΟΑΚΠΑΝΤΕΥΡΙΓ

ΚΟΙΗΝΙΩΝΑΑΓΡΤΓΚΟΛΙΚΚΥΡΙΗΑΝΗΛ

ΛΟΥΚΑΚΘΗΝΝΤΓΑΥΡΑΙΙΤΓΣΧΗΚΠΑ

ΑΕΛΟΚΓΡΤΗΝΗΟΝΝΕΝΕΚΑΨΥΧΗΚΗΓ

ΓΩΤΙΡΙΕΝΚΗ Α Ω ΘΛ ΙΑ

*Cet autel a 34 pouces de haut et sur 22 pouces en quarré. il est un peu écorné par en haut et aux côtés, de sorte qu'il manque peut être une ou deux lettres au commencement de la première ligne, 4 à 5 à la fin, et deux à la fin de la seconde. le reste est bien entier, bien conservé, les lettres sont nettes. la copie est aussi très exacte, il n'y manque aucun accent.*

Fig. 1

Fig. 2

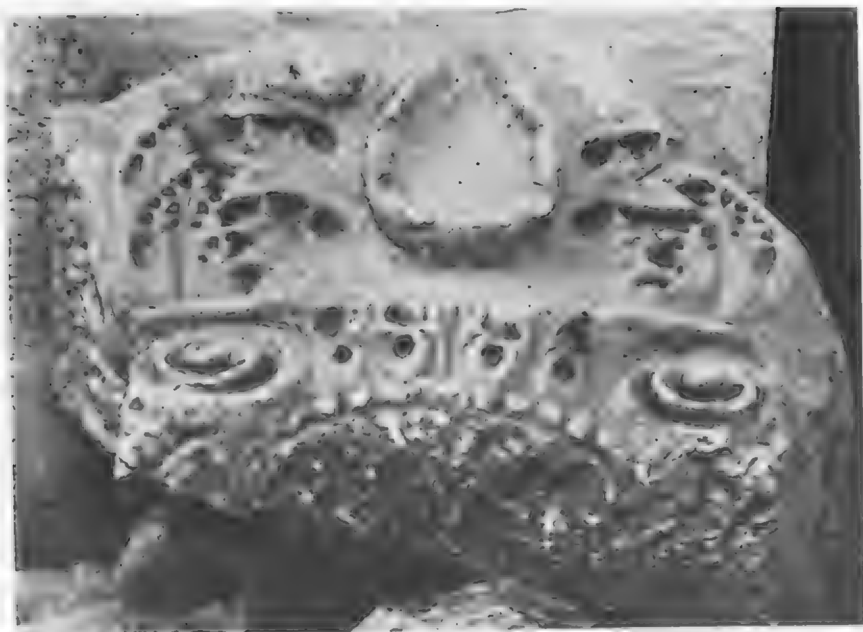


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5

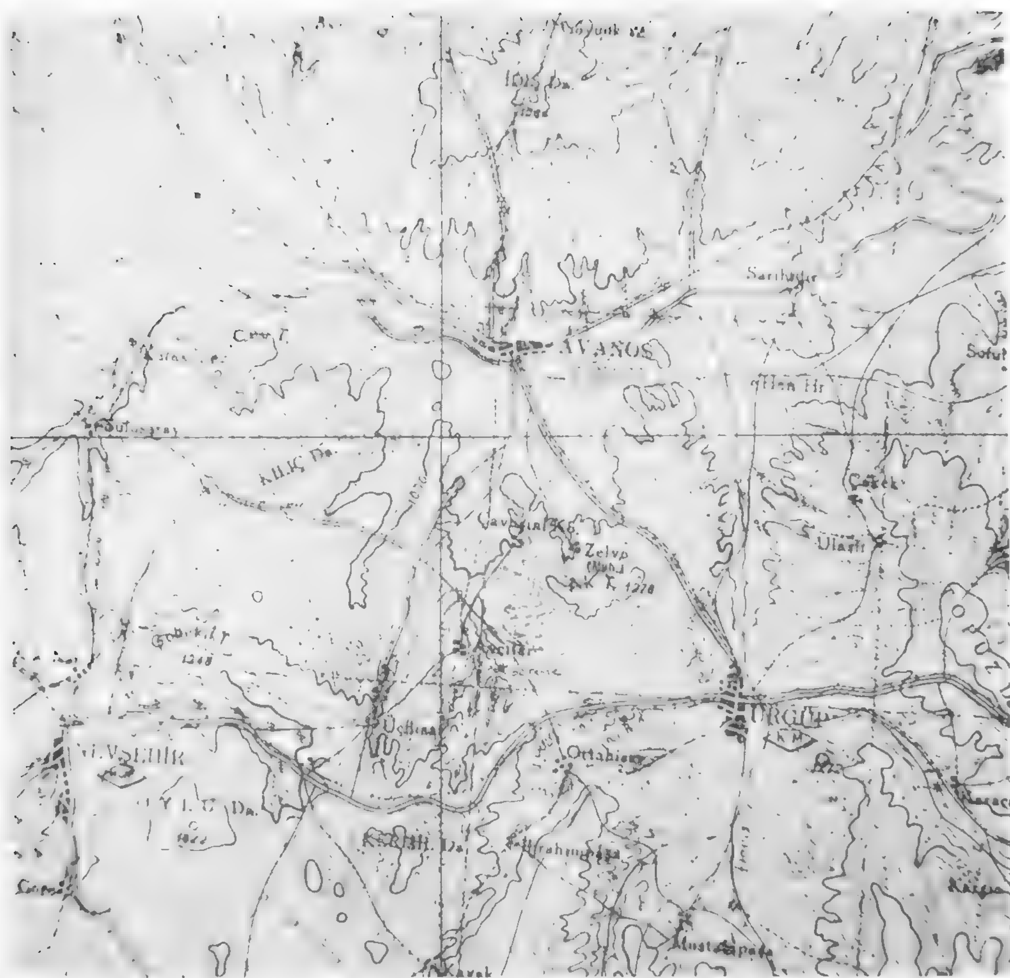



Fig. 1. — Carte de la région d'Avanos-Nevşehir, E VIII, au 200.000e.



Fig. 2. — Buste du Zeus Ouranos sur l'aigle solaire. Bague romaine (33 mm de haut).

Fig. 3. — L'aigle céleste sur l'Argée, ex-voto de bronze romain (49 mm de haut).



Fig. 1. — Vue panoramique du confluent de la vallée du Kizil Irmak et de celle de l'affluent sud. Au fond, à gauche, Avanos au pied de l'Idiş dag. A droite, l'extrémité nord du massif tabulaire de Çavuşin ; le village étant un peu à distance, au pied des pentes. Vue prise du plateau qui surplombe le quartier ouest de Maçan-Avcılar.



Fig. 5. — Vue de la vallée de l'affluent sud, vers Avanos au pied de l'Idis dag. Au centre de la photo, le cône de Çavuşin kaya, à 3 km au sud d'Avanos.



Fig. 6. Sarcophage *à guirlandes* trouvé à Avanos.



Fig. 7. — Maçan-Avcılar, tombeaux nos 6 et 7.

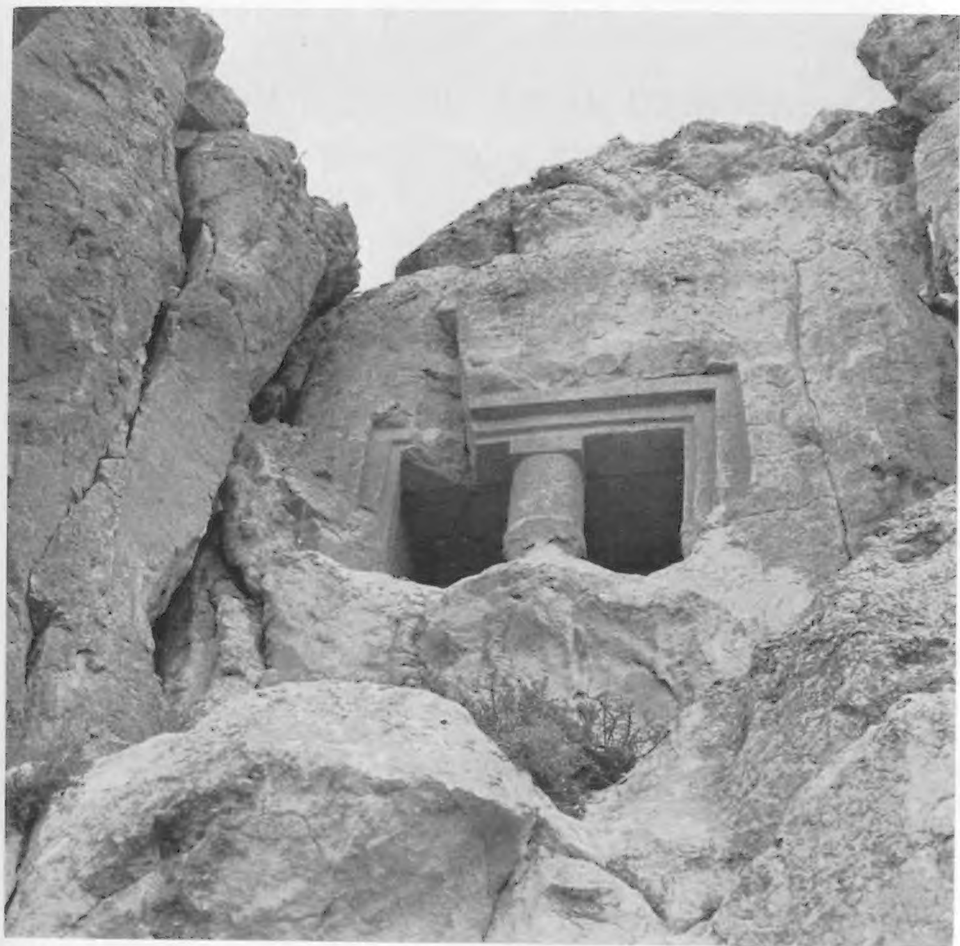


Fig. 8. — Tombeau près de Sofular.



Fig. 3. — La résurgence de Magara.



Fig. 4. — La plaine de Göllü (Plaine d'Elegosine ?).



Fig. 5. — Le débouché du tunnel de Göllü dans le lac de Van.

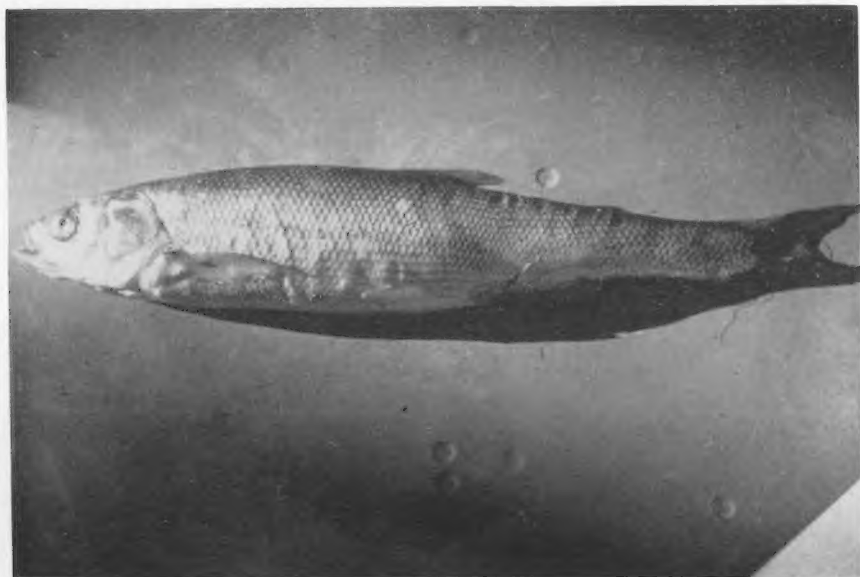


Fig. 6. — Tařex *(Alburnus Tarichi)*.